

Robert de Vienne

Sous-lieutenant de réserve au 6^{ème} régiment de chasseurs à cheval

Lettres de campagne

1914-1915



BLOUD & GAY Editeurs – 7 place Saint-Sulpice - PARIS – 1918

Réédité par l'Association Généalogie-Aisne – LAON – 2024

Texte numérisé, annoté et illustré par Jean-Hugues Chauchat

Robert de VIENNE

Sous-lieutenant de réserve au 6^{ème} régiment de chasseurs à cheval

Lettres de Campagne

1914-1915

*Lettres d'un jeune officier à sa famille,
éditées après sa mort en 1915 par son frère, Jacques de Vienne.*

**Edition originale : Lettres de campagne, 1914-1915, par Robert de Vienne.
Bloud et Gay éditeurs, Paris, 1915. Edition brochée de 180 pages + couverture.
Texte numérisé, annoté et illustré par Jean-Hugues Chauchat 2024-2025**

Sommaire

Préface de l'édition originelle (1915) par Jacques de Vienne	5
Notes de Campagne retrouvées sur un carnet	7
Lettres de Robert de Vienne à sa famille et à ses amis	12
Lettre du capitaine Paillon, chef de la compagnie de Robert	111
Lettre d'André T. de Poncheville, leur cousin, à Anne-Marie, petite sœur de Robert	113
Lettre du Colonel Tinel, commandant le 6 ^e Chasseurs à cheval, à la mère de Robert	115
La vie de Robert de Vienne avant la guerre	117
La famille de Robert de Vienne,	123

Remerciements

Merci à l'association « *Généalogie Aisne* » qui a accepté ma proposition d'une réédition illustrée et annotée de ces *Lettres de campagnes*, dont j'avais retrouvé un exemplaire broché dans un carton d'archives venant de mon grand-père, Pierre Joseph Henri de Vienne, cousin germain de Robert et, lui aussi, officier de cavalerie.

Mille mercis à Nathalie PRYJMAK « Natty », vice-Présidente de l'association « *Généalogie Aisne* », pour son beau travail de mise en page, compliqué par mes incessants ajouts d'illustrations et de notes en bas de page qui l'ont souvent obligée à reprendre son ouvrage.

Merci aux relectrices Annie MORIN, Jacqueline MARTIN et Marie-Agnès SCHIOPPA.

Nous avons pris le parti de conserver l'orthographe et la ponctuation du texte édité en 1915 ; seules des coquilles évidentes, probablement dues à la transcription des lettres manuscrites, ont été corrigées.

Jean-Hugues Chauchat, le 29 mai 2025

Préface

J'ai rassemblé une partie des lettres qu'a adressées à sa mère, à ses frères et sœurs pendant 12 mois de campagne mon cher frère Robert.

Elles sont telles que nous les avons reçues, mal écrites, au crayon ou à la plume, des tranchées ou du cantonnement, sur des bouts de papier de fortune. Je n'y ai pas changé une ligne. Elles n'étaient certes pas faites pour être publiées, mais j'ai voulu en les recueillant honorer la mémoire de Robert et laisser à ses proches et à ses amis le souvenir de sa belle âme et de la délicatesse de ses sentiments.

Ces lettres le dépeignent tel que nous l'avons connu, d'une tendresse affectueuse pour sa mère ¹ et pour les siens, d'un cœur généreux, d'un esprit vif, enjoué, d'un caractère charmant.

Il n'a cessé d'avoir une confiance absolue dans la victoire finale, et c'est avec entrain qu'il supportait les fatigues de la guerre et en souriant qu'il allait au danger.

Le lendemain du jour où se déclara la guerre la plus effroyable que le monde ait jamais vue, le 2 août 1914, il était parti à l'aube, à cheval, fier comme d'Artagnan rejoindre le régiment de Chasseurs à cheval où il était officier de réserve. Au revoir, nous disait-il, la paupière humide, mais le sourire aux lèvres, « j'ai pris mes gants blancs pour entrer dans Berlin ». Et cette confiance ne l'a jamais quitté. Hélas ! Il n'aura pas vu la victoire à laquelle nous croyons tous !

Il est tombé le 30 juillet, à l'âge de 29 ans, victime de son dévouement, en se portant au secours de trois hommes qu'il croyait en danger.

Les lettres de son cousin André T. de Poncheville ² et de son capitaine ³ racontent les détails de sa mort ; je les ai reproduites à la fin de ce recueil.

Il repose aujourd'hui dans le petit cimetière de Gueux⁴ où le 29 juillet il assistait à l'enterrement d'un homme de son régiment.

Sa fin fut celle d'un brave et combien il eût été fier de porter sur sa poitrine cette croix de guerre qui lui a été décernée après sa mort.

Cher petit Robert tant aimé et tant regretté, ton nom restera parmi les tiens comme un modèle d'affection filiale et nous garderons religieusement le souvenir de ta bonté, de ta charmante humeur, de ta vaillance, et la fierté de ta mort héroïque pour la France.

Jacques de Vienne ⁵

Paris, octobre 1915

¹ Robert a perdu son père à 5 ans et demi. Celui-ci, Edmond de Vienne 1840-1891, était magistrat, juge d'instruction à Dunkerque de 1878 jusqu'à son décès.

² André Thellier de Poncheville (1881-1937), cousin germain du côté maternel, était très lié à Robert de Vienne ; ils jouaient au tennis ensemble. André T. de Poncheville avait été sélectionné pour les Jeux Olympiques de 1900.

³ Lettre du 2 août 1915. Capitaine Antoine Peillon, (1878-1955), du 6^e Régiment de Chasseurs. En fin de document.

⁴ Gueux, département de la Marne, est à 8 kilomètres à l'ouest de Reims et 40 kilomètres au sud-est de Laon.

⁵ Jacques de Vienne (1875-1965), frère de Robert ; il a 11 ans de plus que lui. À cette époque, il dirige la « Sté J. de Vienne & Cie, commerce d'huiles minérales ». Il fut industriel, éleveur, président de la Société hippique française.

Le régiment se replie sur Bricot-la-Ville
et s'y regagne le lendemain d la Chalmelle.

Il reçoit de Miorl un détachement de 70
hommes et 70 chevaux commandés par
le lieutenant de réserve de Piolant et le
sous-lieutenant de réserve de Vienne.

7 Septembre

Reprise de l'offensive sur tous les fronts.

Départ à 5^h30. Le régiment va se placer en
réserv à l'est de la Dombaudière.

3 reconnaissances sont envoyées (lieutenants
Darnes - Barbotte - Vanheckhoet) dans les
mêmes directions que le 6.

À 12^h, le régiment reçoit l'ordre de se porter

Journal de marche. — Intercol.

en avant par Sere - Châtillon - Esternay sur
le plateau au N d'Esternay et doit s'envoyer
des reconnaissances pour rechercher la direction
suivie par l'ennemi en retraite.

Le régiment se porte dans la direction
Morsain - Montmirail (15^h). Par un de
grosses abîmes de toutes armes ont battu en
retraite dans le plus grand désordre (en
rendu compte à la reconnaissance Barbotte).
Il trouve en passant à Senze un bivouac
abandonné précipitamment ; des revolvers,
de nombreux abus, des effets de toute sorte
sont pillés sur le terrain.

JOURNAL DE MARCHÉ DU 6^e RGT DE CHASSEURS A CHEVAL - 6 SEPTEMBRE, A BRICOT-LA-VILLE, SUD-EST D'ESTERNAY, ARRIVÉE DU SS-LIEUTENANT
ROBERT DE VIENNE - 7 SEPTEMBRE, REPRISSE DE L'OFFENSIVE SUR TOUS LES FRONTS, DÉBUT DE LA BATAILLE DE LA MARNE.
www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/inventaires/ead_ir_consult.php?fam=3&ref=6&le_id=5217

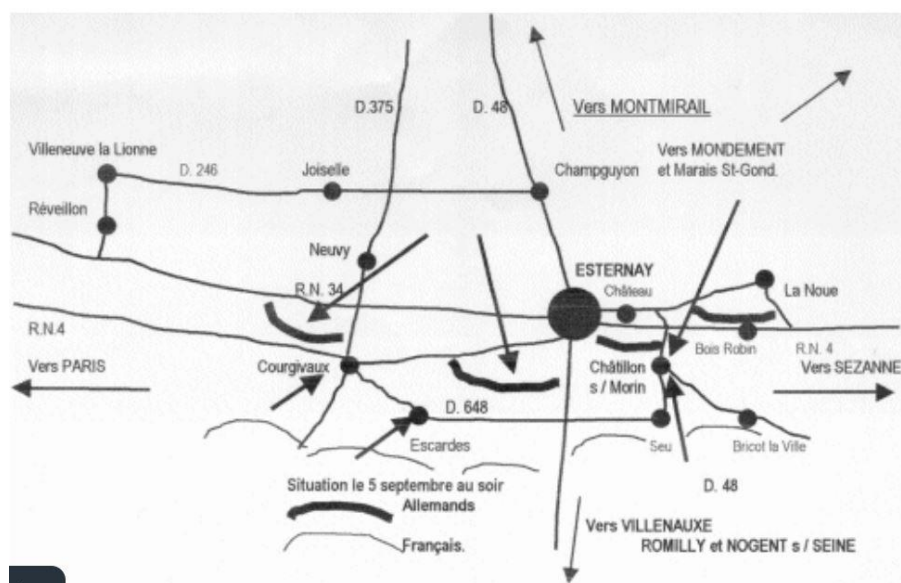
Notes de Campagne retrouvées sur un carnet.

5 septembre 1914 ⁶ — Nuit sous la canonnade ; l'arrivée dans un petit hameau à 11 heures du soir ; pas de lumière ; nuit épouvantablement noire.

J'entre dans une chaumière, j'allume une allumette ; cadavre d'une pauvre vieille ; dans la pièce à côté, celui d'un turco ⁷.

J'ai passé la nuit derrière ma jument.

ESTERNAY. La bataille de la Marne (6 septembre 1914)



1^{ERE} BATAILLE DE LA MARNE. SITUATION LE 5 SEPTEMBRE AU SOIR AUTOUR D'ESTERNAY
<https://mondement1914.asso.fr/tourisme>

Nous avons passé la Marne. Je pars en reconnaissance d'Esternay ⁸ pour reconnaître certains villages.

⁶ Le 5 septembre, les armées alliées cessent leur mouvement de repli et se préparent à un mouvement offensif pour le lendemain. La 5^e armée française est localisée sur une ligne de front formée par Courtacon, Esternay et Sézanne.

⁷ Les Turcos était le nom argotique donné aux Tirailleurs algériens, unité d'infanterie de l'Armée d'Afrique. Les Turcos algériens combattent en France dès 1914. L'Armée d'Afrique dépendait de l'armée française et était composée de plusieurs corps d'armée. Parmi les plus célèbres, il y a les Zouaves, les Spahis, les Tirailleurs algériens (Turcos) et marocains, la Légion étrangère, les Chasseurs d'Afrique ou encore les Goumiers marocains.

⁸ Esternay se trouve à l'ouest de la Marne et d'Épernay. En 1914, Esternay est sur la ligne de front de la première bataille de la Marne. Le 6 et 7 septembre 1914, l'infanterie française a repris le château occupé par les soldats du IX^e corps de la première armée allemande. Ils font au passage 500 prisonniers.



MAISON DETRuite A ESTERNAY EN SEPTEMBRE 1914

Dans l'un d'eux, nous sommes reçus à coups de fusil tirés des maisons, par des maraudeurs ou des retardataires.

Un Brigadier du 4^e Escadron,⁹ de chez nous, manque de me tuer en tirant trop vite sur un Allemand. La balle siffle à 1 millimètre de mon oreille ; je l'ai échappé belle.

Je traverse le village au galop pour me rendre compte et reviens ensuite sur la place. Pied à terre ; je laisse les chevaux avec 5 hommes et, suivi d'un autre, je me dirige à pied, revolver au poing, vers une maison où j'ai vu un boche rentrer. Je fonce la porte ; dans une chambre du 1^{er} étage, 3 Allemands blessés. À la cave, mon boche qui se rend ; je le fais prisonnier, je l'emmène.

D'une fenêtre mi-close, un homme m'appelle ; un paysan, le seul Français peut-être, resté dans ce village abandonné. Il est tremblant, hagard ; d'une voix creuse il me dit : « *Ils sont tous dans l'église, mon Lieutenant, allez-y* ». Je m'y dirige. J'ouvre ; elle contient 250 à 300 Allemands, couchés, assis ou appuyés aux murs, blessés ou feignant de l'être. Je demande le chef ; on me répond que les officiers sont dans le chœur. Je laisse mon homme à la porte la carabine haute et je traverse l'église sabre et revolver au poing. Plusieurs officiers y sont couchés, blessés. Je les interroge et leur dis qu'ils sont mes prisonniers ; je remarque que certains hommes sont très valides, mais pour paraître être infirmiers, ils se sont mis sur le bras avec une épingle des croix rouges découpées sur les papiers contenant le coton hydrophile.

À la sortie je retrouve mon paysan qui m'avait suivi ; il me touche les mains et me dit de l'air d'un fou : « *Mon Lieutenant, dites-moi que je ne me trompe pas, que vous êtes Français, officier français, que c'est vrai qu'ils sont partis !* »

J'envoie un homme à cheval prévenir une avant-garde d'infanterie qui venait dans la direction du village, je leur passe la consigne des prisonniers et continue ma reconnaissance.

À C..., vers le 10 ou 12 septembre, je suis chargé de tenir le pont de B... ; je pars à quatre heures du matin et rentre à onze heures du soir.

⁹ Environ 30 cavaliers forment un peloton commandé par un lieutenant ou un sous-lieutenant ; quatre pelotons composent un escadron de 120 à 135 chevaux sous les ordres d'un capitaine ; quatre escadrons sont regroupés en temps de paix au sein d'un régiment d'environ 500 cavaliers, commandé par un colonel ou un lieutenant-colonel.

En route, avec une autre reconnaissance, nous avons chargé une patrouille boche. Ceux qui en réchappent en s'enfuyant nous attirent dans une embuscade où une mitrailleuse tire sur nous à trois cents mètres ; un cheval tué, quatre qui se sauvent, un autre avec une balle dans le corps ; pas un homme de tué.

Pas moyen de passer par là. Je fais le tour derrière Romigny ¹⁰ et j'arrive enfin à E... à douze heures et demie. Les Allemands y étaient encore trois quarts d'heure avant ; je vois leur derrière à la jumelle ; sur les coteaux en face, les patrouilles de cavalerie ennemies continuent leur travail. Je tiens mon poste jusqu'à cinq heures et demie sous une pluie diluvienne. Je fais tirer quelques coups de fusils sur des patrouilles ennemies qui viennent m'embêter. À cinq heures trente, selon les ordres, je me mets en route pour retourner à mon cantonnement où je vais retrouver le régiment. Il fait déjà noir, le ciel est bas et roule de gros nuages, il pleut toujours à torrent ; c'est lugubre. Brou ! Brou ! ! ! Où es-tu ma bonne maison, mon bon fauteuil, ma bonne intimité familiale ! Je pense à vous, êtres qui m'êtes si chers et qui emplissez ma vie ! ...

On m'apprend en route que je dois aller à Venteuil, vingt kilomètres à faire dans des chemins défoncés, la nuit, sans carte, avec rien dans le ventre, des chevaux éreintés et en longeant les avant-gardes prussiennes.

À huit heures et demie, je suis à moitié route ; j'ai dû abandonner un cheval en route fourbu à trois kilomètres d'un village. C'est au coin d'un bois, mon cavalier attend là qu'une voiture que je réquisitionnerai plus loin vienne le chercher avec son paquetage et ses armes (Il réintégrera à une heure du matin).

Je continue mon chemin. Dans les villages, je fais lever des gens pour connaître ma route. Ces gens sont affolés ; ils me disent que je vais me faire prendre ; que les alboches sont là, à deux pas de moi, qu'ils en ont entendu passer dans l'obscurité et que, une demi-heure avant, il y en avait encore dans les rues du village...

Deux, trois villages, même jeu, mêmes craintes ; l'ennemi doit venir dans la nuit se ravitailler chez un boulanger qui a, en effet, préparé, sur ordres des Allemands, une grande quantité de pain et de farine.

J'hésite à continuer ma route. « Ne me suis-je pas trompé de nom en croyant devoir aller à Venteuil ¹¹ ? - N'est-ce pas Banteuil, Bouteuil, Venteuil ... » J'ai quelques dures minutes de doute et d'empoignement !...

« *Enfin, non, c'est sur la Marne, pas bien loin d'un patelin où nous étions la veille...* », direction Venteuil.

Il est neuf heures trente, je continue. À huit cents mètres d'un village, une ferme isolée avec lueur à une fenêtre. Je cogne. Deux gamins de 18 à 20 ans me disent : « Faites demi-tour — je vous assure, ils sont là... déjà des Français sont retournés sur leurs pas ».

Je n'ai plus qu'un bois à longer pour arriver à Venteuil qui est à quatre kilomètres. Sur ma demande, ils veulent bien me conduire, à travers bois par des sentiers à peine praticables, de l'autre côté du bois, d'où je pourrai gagner mon cantonnement seul.

Quelle traversée ! Trois quarts d'heure en pleine nuit dans le bois — arrêté à chaque instant par les branches d'arbres, ne voyant pas sa main — ni son cheval qu'on tient par la bride — rien et on marche dans la boue, dans les ornières — en tenant la queue du cheval devant soi pour ne pas se perdre.

On s'appelle toutes les vingt secondes. Moi, je tiens par l'épaule un de nos jeunes guides qui cherchent à découvrir le chemin.

Derrière moi, mon sous-officier me crie : « *Mon Lieutenant — Oui — Bon* » — et ainsi de suite.

¹⁰ Romigny est un village de 200 habitants, au sud-ouest de Reims et au nord-ouest d'Épernay, à 70 Km au nord de Bricot-la-Ville, lieu de départ du régiment le 7 septembre.

¹¹ Venteuil est un petit village de la vallée de la Marne, entre Épernay et Dormans.

Enfin, nous débouchons, on revoit un peu le ciel, quelques vagues étoiles. Nous atteignons le village —il est onze heures.

Je suis plusieurs fois chargé, les jours où la cavalerie se repose, de faire enlever les chevaux morts en route — sale corvée. J'en tue un qui était mourant.

25 septembre. — La bataille qui a lieu sur la ligne Fismes-Reims (au nord de cette ligne) se continue depuis dix jours. Nous sommes à quatre ou cinq kilomètres des premières lignes devant Craonne. Les Allemands se défendent énergiquement. Leurs avions nous lancent des bombes qui restent sans effet.

Au sujet de la Bataille de la Marne, une interview de von Kluck paraît indiquer avec netteté les causes profondes de l'échec allemand : « Si vous voulez savoir les raisons matérielles de l'échec, reportez-vous aux journaux du temps : ils vous parleront du manque de munitions, du ravitaillement défectueux. Tout ceci est exact. Mais il y a une raison qui prime toutes les autres, une raison qui, à mon avis, est entièrement décisive, car elle a permis aux autres de se manifester : eh bien là, c'est l'aptitude tout à fait particulière aux soldats français de (à) se ressaisir rapidement ».

Et :

« C'est là un fait qui se traduit difficilement en chiffres et qui, par conséquent, déroute le calcul le plus précis et le chef d'état-major le plus prévoyant. Que des hommes se fassent tuer sur place, c'est là une chose bien connue... Mais que des hommes ayant reculé pendant dix jours, que des hommes couchés par terre et à demi morts de fatigue puissent reprendre le fusil et attaquer au son du clairon, c'est là une chose avec laquelle nous n'avons jamais appris à compter : c'est là une possibilité dont il n'a jamais été question dans nos écoles de guerre... » (A. Millerand, Joffre, Revue hebdomadaire. 15 février 1919, p. 301.).

Combien de temps va durer cette guerre ? — En avons-nous encore pour deux mois ou pour six ?...

Je n'ai eu aucune nouvelle de mes quatre frères et beaux-frères sous les drapeaux depuis mon départ. — Où sont-ils et que font-ils ? Mystère. Que Dieu les garde !

10

En dehors des reconnaissances et des patrouilles, notre tâche consiste à être soutien d'artillerie. Nous avons passé certaines journées couchés aux pieds de nos chevaux, en plein champ de bataille - en réserve - (de six heures du matin à six heures du soir). Les hommes dorment, les chevaux broutent, les uns et les autres se reposent utilement.

La guerre forme les hommes. Ses cruautés, ses misères, ses scènes d'horreurs endurcissent le caractère, ses privations endurcissent le corps.

Quelles belles impressions j'ai éprouvées !!! Quelles scènes j'ai vues et j'ai vécues !!! Quels souvenirs à tout jamais gravés dans ma mémoire !!!

La mort ? je n'y ai pas encore pensé, si ce n'est en rigolant. Que m'importe ?... Ou je mourrai sur le champ de bataille, face à l'ennemi — ou je retrouverai les miens après la campagne. L'une et l'autre perspective est aussi belle.

Mourir au Champ d'Honneur, à 28 ans ! Quoi de plus beau pour un homme — pas marié, plein d'honneur et de fierté ?...

Triste, ma famille ne le sera pas, elle ne doit pas l'être ! Fièvre, oui — heureuse et glorieuse de mon sort si je viens à tomber en brave !

27 septembre. — Soir de bataille — (souvenir) — coucher de soleil. — Sur une grande route, isolée, passent quatre hommes portant un blessé ! Je suis assis sur le bord du chemin et je songe.

Le soleil rouge inonde les coteaux de ses rayons de sang. Pas un souffle, pas un bruit... si, le moribond gémit !!!



Fin du carnet de notes

Lettres



Mardi, 15 septembre 1914. — 10 h. matin.

(Lettre à sa sœur Nénette ¹²⁾)

Je ne te dis pas d'où je t'écis, ma chère, petite sœur, mais que ma lettre soit tout de même la bienvenue je n'en doute pas un instant.

C'est d'ailleurs en réponse à la tienne du 22 août, qui m'a été remise cette nuit même, que je peux t'écrire à Paris-Plage ¹³ où j'espère que la poste te fera parvenir mon mot.

Inutile de te dire que c'est du bivouac que je t'écis ; le canon tonne, non pas au loin comme dans la chanson, mais à cent mètres ; on entend boum, un sifflement aigu traverse l'air et un millième de seconde après, l'obus éclate. On se regarde ; on compte ou on ne compte pas les tombés suivant que l'obus a porté ou pas.

Les Allemands emploient des canons très puissants en partie, qui font beaucoup de bruit, mais ne sont pas terribles ; cependant, il tombe des éclats d'obus jusqu'à des distances de trois cents, trois cent cinquante mètres autour du point où est tombé l'obus lui-même.

En même temps que ta lettre, j'ai reçu celle de maman du même jour. Je suis heureux, ah ! bien heureux ! de recevoir vos bonnes nouvelles. Mais mon inquiétude à votre sujet n'est pas totalement calmée. Qu'est devenue ma pauvre maman à Valenciennes ? Y est-elle restée seule avec Jacques ? — J'espère qu'elle se sera décidée à te rejoindre au Touquet et que, groupées à l'abri des envahisseurs, vous attendez calmes, confiantes et courageuses l'issue favorable — c'est sûr — des événements.

Je pense, je ne veux pas y penser trop pour ne pas m'attendrir moi-même, au moment où il me faut toute mon énergie — et tu sais quelle dose j'en ai ! — je pense cependant souvent à Max, à ce beau petit Max que j'aimais tant, à vous tous aussi et mon cœur est tout prêt de vous.

Fais parvenir à tous, et d'abord à maman, mes bonnes nouvelles, mon âme solide et mes plus affectueuses tendresses.

Tu auras reçu, j'espère, des nouvelles d'Ado du « Chef de gare » ¹⁴.

Quelle fête le jour où, comme tu le dis, nous nous reverrons.

Dans notre vie monotone en somme jusqu'ici, que d'événements maintenant !

J'ai conservé ma gaîté, car en dehors de vos nouvelles si rares, je suis assez heureux. Nous sommes entre camarades, on dit des blagues, on mange plus souvent du pain dur que du Viennois, mais la santé est excellente quand même.

¹² Anne-Marie de Vienne, la sœur de Robert qui a un an de plus que lui, dite Nénette ou Nette, avait épousé Adolphe Desenfant (1874-1943), dit "Ado". En 1914, ils avaient deux enfants : Max (1912-1996) et Robert (1913-1974). Ado a été fait prisonnier le 9 septembre 1914, à la chute de Maubeuge. Il restera prisonnier jusqu'en décembre 1918.

¹³ Grand espace de landes du Pas de Calais, entre le village de Cucq et la mer, et lotis à partir de 1882, la station fut surnommée Paris-Plage, du fait de sa proximité avec la capitale. Elle fut officiellement nommée le Touquet-Paris-Plage en 1912. La famille y possédait une villa. Anne-Marie, la sœur de Robert, s'y est réfugiée à l'été 1914 avec ses enfants.

¹⁴ Ado, le mari de Nénette, était familièrement surnommé « le Chef de gare » parce que, âgé de 40 ans et père de deux enfants, il avait été mobilisé comme simple caporal de l'Infanterie territoriale, comme « gardes des voies de communication ».

Vous avez dû bien souffrir aussi, vous autres, de l'envahissement de Valenciennes ¹⁵. N'avez-vous pas été trop éprouvées ? maltraitées ?

Nous sommes à cheval de trois heures du matin jusqu'à huit heures, neuf heures, dix heures, onze heures du soir. — Il n'y a pas « d'heure » en temps de guerre et nos chevaux restent quelquefois huit jours sans être dessellés une minute. Il n'y a pas trop de déchets en chevaux, mais je t'assure qu'ils ont de l'ouvrage.

Nous nous sommes bien employés aux différentes batailles auxquelles nous avons assisté, et surtout à celles très importantes de ces derniers jours quand nous avons repris l'offensive. Les Allemands battent en retraite sur toute la ligne et la Victoire ouvre ses ailes au-dessus de nous. Je sens son souffle grisant entourer nos armées, et alors, oh ! alors ! quelle joie que la Victoire complète ! Quelle joie et quelle revanche sur ces maudits ennemis qui sèment la ruine et l'incendie derrière eux

J'ai vu André T. de Poncheville ¹⁶ — il va bien. Jojo ¹⁷ va bien aussi — pas vu, mais on me l'a dit.

Je vous embrasse tous grands et petits et vous dis à bientôt, au revoir.

Ton frère qui t'aime tendrement.

Bob.



Ce **16 septembre 1914**, mercredi.

Ma chère maman,

Combien j'ai été heureux de te savoir en sûreté à Brest ¹⁸, par la dépêche qui m'arrive à l'instant, et qui me rassure complètement sur ton sort et celui de Nette et des enfants ! !

Quelle bonne nouvelle pour moi qui, je te l'avoue, étais fort inquiet de n'avoir pas eu de renseignements à votre sujet, sauf les lettres du 22 août qui me sont parvenues hier.

Donc à Brest avec Madeleine, vous êtes toutes bien à l'abri, loin des ennemis, de la multitude militaire et des affres de la guerre.

Les hommes s'en tirent toujours avec leur volonté et leur énergie, mais vous autres, que j'aime tant et qui avez toujours été l'objet de mes plus chères pensées, qu'étiez-vous devenues ?...

Vous me raconterez cela plus tard, quand je vous raconterai, moi, non pas mes exploits, car je n'en ai pas encore de bien importants à mon actif, mais la campagne que j'aurai faite.

C'est en hâte que je t'écris ; nous n'avons, tu le comprends, guère le temps d'écrire sous la canonnade de l'ennemi et tu excuseras mon griffonnage.

Nous avons eu beaucoup de pluie ces jours-ci, mais n'en avons pas trop souffert, grâce aux bons manteaux que nous avons.

¹⁵ Robert de Vienne, sa mère et ses frères et sœurs habitaient à Valenciennes.

¹⁶ André T. de Poncheville, cousin de Robert. Voir la note 1, dans la Préface.

¹⁷ « Jojo », probablement Joseph Thellier de Poncheville, cousin germain de Robert de Vienne ; ils étaient tous les deux nés en 1885 à Valenciennes où ils ont vécu leur enfance et adolescence.

¹⁸ La mère de Robert est réfugiée à Brest à l'automne 1914 avec Madeleine (1876-1951), dont le mari Pierre DERVAUX (1871-1928) a été mobilisé à 43 ans comme sous-officier, Maréchal des Logis, puis « renvoyé dans ses foyers le 30 novembre 1914, comme père de 6 enfants. »

La santé est excellente, malgré ce travail assez dur. Nous ne dormons guère plus de trois ou quatre heures par nuit ; nos chevaux restent sellés tout le temps et depuis huit jours, après de très grandes et de très belles batailles que nous avons gagnées en Champagne, nous poursuivons l'ennemi vers le Nord, sans relâche et sans trêve.

J'ai, comme tout le monde, tué quelques Allemands, fait des prisonniers, trouvé, étant en reconnaissance avec cinq hommes, dans un village abandonné en hâte par l'ennemi, près de deux cents blessés, fuyards, maraudeurs, qui se sont rendus au premier geste de mon revolver.

J'ai une bonne troupe qui a confiance en moi. Moi j'ai confiance dans ma destinée, dans mon énergie, dans mes chefs ; et dans l'espoir que j'ai de vous revoir et le désir de nous retrouver réunis, je trouve une nouvelle force de courage et d'énergie.

Je vous aime, vous le savez, avec ce que mon cœur a de meilleur, je pense à vous tous et vous envoie, avec mes baisers les plus affectueux, mes plus grandes tendresses.

Je vous envoie ceci du bivouac ; le canon gronde à côté, on n'y fait plus attention.

Ma pensée s'envole tout là-bas, vers vous. Recevez-la, aimez-moi bien comme je vous aime et comme je sais que vous m'aimez.

Soyez énergiques, courageuses, ayez confiance.

Les pleurs sont inutiles et dépareraient notre joli rôle, notre devoir.

Tendres baisers.

Ton fils dévoué et respectueux.

Robert.



Ce samedi, **19 septembre 1914**. — 3 h. après-midi.

Ma chère Nénette,

Je profite d'un instant de calme relatif un peu plus prolongé qu'à l'habitude pour t'envoyer une lettre.

Cela me fait plaisir de t'écrire ; malgré nos petites disputes, c'est toi encore qui es toujours avec maman dans ma pensée ; toi qui fais partie de mes bons souvenirs et dont l'image vient souvent à mes yeux.

Et puis les gosses, Max ¹⁹ ; je pense, — pourquoi ? — souvent à lui ; je me sens l'aimer beaucoup ce cher petit gosse et je serai joliment content de l'embrasser après la guerre.

Vous êtes bien, toutes ensemble, à Brest, loin des bruits allemands et des horreurs de la guerre.

Oui, horreurs !...

Je te dirai plus tard ce que c'est que la guerre ; je te raconterai ce que j'ai vu, ce que j'ai — non pas souffert — mais éprouvé.

Je suis plein de force, d'énergie, de confiance ; je me ris de la mort si elle doit être glorieuse — et je suis persuadé que le temps n'est pas loin où j'irai vous embrasser bien tendrement, vous tous que j'aime.

¹⁹ Max, le fils aîné de Nénette (Anne-Marie) et d'Adolphe Desenfant, dit Ado, né le 12 avril 1912, a 2 ans et demi.

Tu ne me reconnaîtrais peut-être pas avec mon petit bouc et ma moustache, un peu bronzé, sale, boueux, pas lavé, sentant le rance.

Mais qu'un bon bain vienne là-dessus, tout cela aura disparu en une heure.

Nous sommes assez bien nourris ; on ne trouve plus un gramme de quoi que ce soit dans les villages, mais les ravitaillements militaires sont bien faits.

Néanmoins, comme on ne mange à peu près que des conserves, on s'en lasse un peu et on trouve le « singe » (viande de bœuf conservé) bien pénible à digérer.

Nous n'avons, en réalité, pas trop de misères à éprouver et la confiance dans nos chefs et dans la Victoire finale nous donne à tous un cœur léger et une âme d'airain.

Je ne peux te donner de détails sur les batailles elles-mêmes ; sache seulement — je te raconterai cela aussi plus tard — qu'en dehors des résultats il y a des tableaux, des paysages sublimes. Le réveil, le coucher du soleil sur le champ de bataille, un blessé porté sur une civière par deux brancardiers sur une interminable route, dans le lointain le rond rouge du soleil, un coup de canon isolé, un cheval abandonné ; Quel tableau superbe ! impressionnant ! Quel roman approche de cela ! — Quelle sensation infinie de grandeur, de vie, et de mort ; c'est sublime, te dis-je, sublime.

Ce n'est que détails, que riens que je te donne là ; il y en a d'autres, à l'infini, tableaux, actes d'héroïsme — calme — visions de France. — Souvenirs et pensées à sa famille au milieu de la fusillade, etc... etc...

Vous me direz, vous autres, vos angoisses et vos peines de quitter la maison, l'affolement des départs, les voyages de trois jours, etc... etc... !!!

Quel beau jour que celui où nous nous reverrons tous ensemble ! ! Embrasse bien les grandes filles de Madeleine et que les garçons s'aguerrissent pour plus tard ; qu'ils soient des hommes.

Je pense à vous tous et vous envoie toutes mes plus tendres affections.

Ton jeune frère,

Bob.



Ce mercredi, **23 septembre 1914**. — 6 h. matin.

Champ de bataille de X...

Ma bonne maman,

C'est toujours à toi que j'envoie de mes nouvelles, quoique je n'oublie pas mes sœurs et mes neveux et nièces, mais j'aime mieux que ma pensée soit d'abord pour toi.

J'ai fait quelques reconnaissances, patrouilles, etc... où l'ennemi a tiré tant qu'il a pu sur mes hommes et moi, mais sans m'atteindre. J'ai eu quelques hommes et quelques chevaux blessés ou tués, mais j'ai eu la veine de ne rien attraper.

J'ai de plus en plus confiance dans mon étoile et, sans une maudite entorse que j'ai attrapée l'autre jour tombant de cheval (qui avait eu peur d'un éclat d'obus tombé à quelques pas de moi), je serais très heureux.

D'ailleurs, cette entorse ne m'a pas empêché de continuer mon service. Je me sers d'un bâton pour marcher et pendant quelques jours on m'a hissé à cheval. Cela va beaucoup mieux maintenant et d'ici

quelques jours je serai tout à fait net. J'ai une bonne bande à la cheville et de la teinture d'iode que m'a appliquée le Major. J'ai pris aussi un bain de pied d'eau salée très chaude.

Nous sommes toujours en première ligne et depuis trois semaines nous n'arrêtons pas d'entendre canons, fusils, mitrailleuses, etc... ; on y est fait et on dort très bien tout de même, je t'assure.

Les nouvelles sont très bonnes au sujet des opérations militaires, et il est probable que d'ici quelque temps l'ennemi sera, ou tout à fait battu, ou hors de France.

C'est alors que nous pourrions songer à nous revoir et à nous embrasser.

Depuis deux jours il fait beau et le travail en est d'autant plus intéressant. Les batailles sont superbes et du plus haut intérêt. Comme nous sommes chargés de trouver l'ennemi, de savoir ses forces, ses situations, nous sommes tout à fait au courant de ce qui se passe devant nous.

J'ai été, avec la moitié de mon peloton, des premiers à entrer dans un village que l'ennemi avait abandonné en fuite et en déroute. J'ai été d'abord reçu à coups de fusils tirés par les derniers albosches de derrière les fenêtres des maisons. J'ai tiré et mes hommes aussi pour les faire sauver ; j'ai pu enfin pénétrer dans les maisons, mon revolver à la main, et j'en ai trouvé en tout au moins trois cents, dont presque tous étaient plus ou moins blessés. Mais ces brigands-là, blessés ou non, cherchent à vous tuer tout de même.

J'en vois un à vingt mètres de moi qui traverse la route et rentre dans une maison ; je mets pied à terre et m'avance ; j'entre derrière lui en faisant un énorme tintamarre, je tire devant moi un coup de pistolet, je pousse la porte d'une chambre et j'en trouve trois, mon homme fuyard et deux autres, allongés l'un auprès de l'autre, blessés ; je les fais prisonniers et les fais remettre à une patrouille de fantassins, que j'avais fait demander pour ces besoins.

J'ai trouvé, et j'aurais pu m'en munir comme souvenir, des tas d'armes, casques, revolvers, équipements, etc... Il y avait trois ou quatre officiers ennemis blessés, dont un à mort. J'ai tout laissé pour ne pas donner le mauvais exemple à mes hommes ; je me rattraperai plus tard. J'ai déjà une carabine allemande que j'ai mise en lieu sûr en route. Du village, tout était en ruines, pillé, saccagé, brûlé ; ils n'ont rien laissé, rien épargné, les s..... !

Voilà, ça devient banal ces histoires-là à force d'être répétées bien souvent ; nous avons traversé des régions où il ne restait rien de certains villages.

J'ai reçu de Jacques ²⁰ une carte de Bordeaux dans laquelle il m'annonce qu'il s'engage ; c'est beau de sa part et cela ne m'étonne pas de lui ; il a fait preuve d'une belle énergie et Renée aura eu besoin de courage pour le voir partir. Mais Nette n'a-t-elle pas vu partir ce brave Ado, et Madeleine, Pierre ? Avez-vous de leurs nouvelles ? Je les espère en bonne santé ainsi que Pierre dont tu m'as envoyé l'adresse. Je lui ai envoyé un mot hier.

Mais quel courrier !!! on ne reçoit des lettres que depuis trois ou quatre jours ; j'ai été un mois sans nouvelles de vous, ne sachant ce que vous étiez devenues. Ni comment vous alliez.

Soyez confiantes, courageuses, gaies comme je le suis et à bientôt, j'espère.

Je vous embrasse toutes de mes meilleurs baisers et je suis ton fils affectueux.

Robert.

²⁰ Jacques de Vienne (1874-1955), le 2^{ème} de la famille, qui a épousé Renée MIOT (1885-1959). En 1914, ils avaient deux enfants, Gérard et Jacqueline. Bien que réformé pour raison médicale, Jacques s'engage à 40 ans au moment de l'entrée en guerre et est affecté au Service Auxiliaire de la région de Bordeaux. Il sera détaché du corps le 16 décembre 1914, au titre de ses responsabilités de chef d'entreprise.



Ce vendredi, **25 septembre 1914.**

Ma chère Nette,

Voilà deux jours que nous avons repos complet, tout en restant sur le front des lignes et prêts à marcher en quelques minutes.

Comme il fait un soleil superbe, nous pourrons faire de bonnes heures tranquillement, chevaux sellés, tout armés.

La nourriture est peut-être ce qui fait le plus défaut ou du moins ce qui est le plus à déplorer. Nous avons bien de la viande en quantité et du pain à discrétion, mais je n'ai pas bu un verre de vin depuis dix jours et l'eau, l'eau elle-même, finit par devenir peu buvable ; il y a aussi le café ; mais à force d'en prendre trois fois par jour, cela vous donne des coliques et on s'en dégoûte aussi.

Enfin tout ça ce sont des détails ; le principal est d'exister et supporter - je parle pour vous - énergiquement les circonstances tragiques dans lesquelles nous vivons.

Combien je voudrais vous savoir tranquilles, heureuses autant qu'on peut l'être au milieu de ces cataclysmes ! et combien je voudrais apprendre que tous mes frères et beaux-frères sont aussi bien, aussi heureux, aussi bien portants et aussi tranquilles que moi ! — Quelle douce intimité doit vous réunir ! et combien souvent je pense le soir, en m'endormant dans les champs sur ma botte de paille, couché derrière mon cheval, à côté de mon ordonnance, ma calotte enfoncée jusqu'en dessous des oreilles, ma couverture à cheval remontée jusqu'au menton ! - combien je pense à toi, à maman, que je suis heureux et content de savoir avec toi — à Madeleine, aux petits, à ces chers petits que je sens aimer beaucoup !... Je pense et je m'endors, fatigué, plein d'espoir quand même dans l'avenir et j'ai, je t'assure, beaucoup de courage.

Embrasse bien tout le monde de ma part ; je profite pour vous écrire beaucoup parce que j'en ai le temps et que je ne suis plus si fatigué ni si occupé que jusqu'ici. On se lève moins tôt et on se couche moins tard. Pense que nos chevaux n'ont pas été dessellés pendant près de quinze jours, sauf quelques heures, de temps en temps. Les pauvres chevaux sont terriblement abîmés sur le dos. Quant à moi j'ai eu une fois un lit et voilà bien trois semaines que je n'ai pas retiré ma culotte !!!!!

Bons baisers et meilleur souvenir de ton petit frère qui t'aime bien.

Bob.

P. S. — Si possible veux-tu m'envoyer une bonne pipe courbe, si possible, naturellement.

Robert de Vienne est St Lieutenant au 3^e escadron, Capitaine Kiéner (tabl. de la composition du 6^e régiment de chasseurs à cheval, au 5 oct. 1914. Journal de marche du régiment, pages 20-21)

www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/inventaires/ead_ir_consult.php?fam=3&ref=6&le_id=5218

Du 19 septembre jusqu'au 11 octobre, le régiment est maintenu dans son cantonnement (dans le hameau de Bourgogne dans la commune de Ventelay, un peu au nord de la ligne Fismes-Reins) en réserve générale, prêt à monter à cheval en une heure après en avoir reçu l'ordre.



Ce lundi, **5 octobre 1914**.

Ma bien chère maman,

Chaque fois que je le peux, j'aime à t'écrire quelques lignes. Tu dois être si heureuse d'avoir de mes nouvelles, comme je suis si content d'en recevoir de toi !

Malheureusement, je n'ai guère grand'chose d'intéressant à te dire aujourd'hui ; nous ne bougeons pas encore ; tant que les fantassins n'auront pas quitté leurs tranchées, où ils sont blottis pour pouvoir tirer sur l'ennemi, à l'abri de l'artillerie allemande, nous resterons campés dans notre ferme.

Nous sommes chez de pauvres gens qui n'ont pas eu grand'chose à nous offrir. La plupart des chevaux sont restés dehors naturellement, et les cavaliers se sont ingénies à leur fabriquer des abris avec des troncs d'arbustes et de la paille ; cela protège toujours un peu du froid (car les nuits deviennent fort fraîches) — et de la pluie.

Quant aux officiers, à part le chef d'escadron qui a un lit, nous couchons sur la paille, et on est tellement habitué à ce sommaire matériel qu'on y dort très bien. J'ai, en somme, couché une fois dans un lit depuis le début de la campagne - c'était à Venteuil ²¹ sur la Marne — et j'avoue que je n'y ai pas bien reposé du tout ; j'ai transpiré toute la nuit. J'avais un peu mal aux reins ces matins derniers, mais cela va bien maintenant ; je crois que ma paille était un peu humide.

Il y a bien quelques moustiques, araignées, souris, rats, etc... qui se promènent à côté ou sur nous pendant le sommeil, mais ce n'est pas un militaire qui se dérange ou qui est même gêné par ces microbes-là ; il lui faut autre chose : un Allemand avec un fusil, par exemple, pour lui faire ouvrir l'œil.

J'ai vu hier Jojo qui va très bien ; il m'a fait un extrême plaisir en me donnant un pot de confitures et une demi-livre de gâteaux. J'ai pu aussi me procurer par lui un litre de pétrole qui nous a permis d'avoir une lampe le soir ; cela éclaire mieux que les bougies et ça égaie tout de suite une pièce — si pauvre soit-elle...

André T. de Poncheville ²² va bien aussi ; j'ai eu de ses nouvelles par Jojo ²³ qui l'avait vu la veille ainsi que René Peslin ²⁴.

Qu'Anne-Marie ne se démoralise surtout pas. Si Ado n'a pas pu éviter d'être prisonnier avec les vingt ou trente milliers d'autres à M., il doit être avec une nombreuse bande — peut-être très gaie — en train de faire des moissons en Allemagne. Edouard Rasson, Pierre Motte doivent être avec lui — s'il y est — ce que j'ignore naturellement totalement.

Vos nouvelles sont pour moi — malgré l'attendrissement qu'elles me procurent — le meilleur, le seul doux moment de la journée — quand j'en ai ! et comme je suis gai de voir que vous êtes si courageuses et que vous ne perdez pas la confiance, la grande confiance qui est le grand ressort de la vie.

Va, ma bonne maman, nous retrouverons cette chère maison, notre chaude intimité, nos bonnes soirées et je pense que je t'embrasserai encore, j'en suis sûr.

²¹ Venteuil, village de 800 habitants est, le long de la Marne, à 8 Km au nord-ouest d'Epernay

²² André Thellier de Poncheville, cousin de Robert. Voir la note 1, dans la Préface.

²³ « Jojo », cousin issu de germain de Robert. Voir note 15.

²⁴ René PESLIN (1876-1907), ingénieur des Arts et Manufactures, et donc officier de réserve, est l'époux de Germaine Adeleine Jenny Piérard, elle-même cousine issue de germain de Robert de Vienne, par la famille Lefebvre.

Sois comme moi ; gaie, contente que la guerre tourne bien au profit de la France, et je pense beaucoup à toi et à mes sœurs.

J'embrasse tout le monde, grands et petits.

Ton fils dévoué,

Robert.



Ce lundi, **12 octobre 1914**

Ma chère maman,

J'ai pu faire des frais de papier et d'encre, comme tu le vois, mais je n'en suis pas mieux installé du tout pour écrire, sois-en persuadée.

J'ai reçu vos bonnes lettres, celle de Nette comprise, et j'ai été content de voir que Nette avait eu des nouvelles au sujet d'Ado²⁵. Sans dire qu'il est à la fête comme prisonnier, je suis persuadé — d'après la façon dont les nôtres ici sont traités — (car tu sais qu'en réalité les Allemands n'ont pas, en général, moins bien traité leurs prisonniers français que nous nos prisonniers allemands, mais à ce sujet les journaux ont un peu exagéré), je suis persuadé qu'il mènera une existence matériellement pénible mais moralement moins pour ces deux raisons ; 1e qu'il sera entouré de mille camarades, gens du pays du Nord, gens connus, amis, etc... dans les mêmes positions, conditions, que lui, ayant comme lui femme aimée, enfants chéris, famille, etc... ; 2e qu'une fois prisonnier il n'aura plus qu'une chose à attendre avec la Victoire, la fin des hostilités et son rapatriement. J'ai vu ici plusieurs personnes ayant reçu des nouvelles de leurs amis, frères, parents quelconques prisonniers en Allemagne ; ils donnent de leurs bonnes nouvelles et c'est tout. J'embrasse bien Nette dans sa peine et ne peux m'empêcher de lui dire : « *Sois heureuse ; le Destin a protégé ton Ado et songe aux pauvres petites femmes mariées d'un an ou de six mois et qui perdent à tout jamais leurs maris !* »

Nous avons eu la messe en plein champ de bataille hier ; on entendait à quatre kilomètres, où étaient les fronts des deux parties, tonner le canon pendant que l'office se déroulait ; les troupes y étaient en assez grande quantité. Leur drapeau bleu, blanc, rouge au-dessus de l'Autel ; c'était beau ! Et quand la clochette a retenti sous le soleil levant qui nous cuisait un peu le crâne, au moment de l'élévation, j'ai pensé qu'à cette heure-là même, à huit heures, ma bonne maman priait pour moi comme j'ai prié Dieu de lui donner courage.

Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les autres.

Ton fils dévoué,

Robert.



²⁵ Adolphe Desenfant, le mari de Nénette. « Ado » a été fait prisonnier le 9 septembre 1914, comme tout son régiment, à la chute de Maubeuge. Il restera prisonnier jusqu'en décembre 1918. En 1914, ils avaient deux enfants : Max (1912-1996) et Robert (1913-1974).

DES

FX 749 3 FQ 311

F FF 105

DESENFANT Adolphe Louis Arsène

35^{me} Compagnie - 2^{me} Section (territ.)

Caporal 4^{me} territorial.

Fait prisonnier le 9 sept.

reddition de Maubeuge. Classe 1894

Rép. Mme A.M. Desenfant,

60 Bd Gambetta, Brest (Finis-

tère)

Précédemment garde des voies à Hautmont
près Maubeuge, puis à Louvroil près Maubeuge

N° 13. 949

et Mme Pageot - Berne

et à M. Desenfant 90 av. Niel

P. 7009. D. A. caporal Paris

garde des voies de communication

sans incorporation. Pris à Maubeuge

gef. Lag. Friedrichsdorf.

Communiqué famille 2.1.15

Pg 82

Trop ancien. Ne pas communiquer

Ce mercredi, **21 octobre 1914**

Ma bien chère maman,

Vos lettres sont pour moi, surtout maintenant où on a le temps de les lire à tête reposée, quelque chose de doux, de familial, de bon, et elles viennent toujours attendre « heureusement » mon cœur.

Par elles, je suis pendant un moment avec vous, au milieu de vous ; ma pensée se transporte dans votre intérieur ; je vous vois, par ces soirées déjà si longues sous une lampe, assises et anxieuses ; le silence règne dans la pièce, les regards sont vagues... tu penses à moi... Sois heureuse, ma bonne maman. Tu as su si bien nous inspirer l'amour de toi, tu nous as si bien éduqués ²⁶, tu as été si bonne pour nous que nous pouvons dire que nous t'aimons infiniment, que nous te devons cette affection profonde.

Mais tout cela, c'est bon pour pleurer, et je ris au contraire, car je suis gai, heureux de mon sort et j'espère que vous êtes courageuses. Ta longue expérience de la vie te donne sur Nette un avantage énorme : la patience. Elle en manque il me semble en ce moment ; et elle devrait, au contraire, s'en bourrer.

C'est tout pour le moment que d'avoir le courage d'attendre ; regarde au point de vue des armées, si les généraux n'étaient pas tranquilles, patients, comme ils le sont, confiants dans l'avenir, qu'advierait-il ?...

Il en est de même pour chaque individu, et ma chère petite sœur devrait maîtriser son cœur qui peine et souffre de son imagination.

Moi qui n'ai pas à souffrir comme vous de la guerre, puisque je ne manque de rien et qui, sauf ma famille, ne perdrais pas grand'chose — je me dis assez souvent : « *dans un temps donné, un mois, deux mois, ce sera tout, on se reverra, on s'embrassera et la bonne vie s'écoulera tranquillement dans une affection plus profonde encore qu'autrefois si possible* » ...

Comme il pleut depuis deux jours, je suis dans la boue jusqu'aux chevilles ; la paille est plus humide, le temps un peu long, mais on n'est vraiment pas malheureux.

Je suis revenu ce matin des avant-postes où j'avais été passer quatre jours ; cela s'est très bien passé.

En hâte je t'embrasse, voilà le vaguemestre.

Ton fils,

Robert.

Mes encouragements et mes affections à Madeleine et Nette.

Embrasse les gosses.

Bob.



.....
Journal de marche du 6^e régiment de Chasseurs à cheval, page 24.
Le 24 octobre 1914 : Par ordre du général commandant la V^e armée du 23 octobre, le régiment quitte le cantonnement de Bourgogne pour s'embarquer le 25 octobre à la gare de Fismes ... à destination de Calais par La Ferté, ??? Plaine St Denis, Creil, Amiens, Abbeville ... Le 3^e escadron débarque à Cassel. Le régiment va se cantonner à Oudezeele, 4 km nord de Cassel (Oudezeele est situé **entre Saint-Omer et Ypres**, à quelques Km de la frontière belge)
.....

²⁶ Son père étant mort quand Robert avait 5 ans, il a été élevé par sa mère veuve.



Ce mardi, **27 octobre 1914**.

Ma bien chère maman,

Auras-tu reçu les cartes postales que je t'ai envoyées en cours de route ? En tous cas, j'espère que cette lettre t'arrivera sans trop de retard.

Je suis revenu, après un long voyage du côté d'Ypres ²⁷, et je crois que nous ne tarderons plus à reprendre l'offensive activement.

Le repos de trois semaines que nous avons eu sur l'Aisne nous a remis tous d'aplomb, hommes et chevaux, et nous sommes bien prêts pour un mouvement énergique et confiant en avant.

Je regrette de ne pouvoir t'écrire des choses intéressantes ; Dieu sait pourtant si j'en ai à te dire, et il faudrait des volumes entiers pour te raconter les épisodes, les événements, tout ce qui se passe autour de moi depuis trois mois bientôt.

Cela sera pour nos soirées d'avenir, quand la guerre sera terminée et que, vainqueurs, nous n'aurons plus d'autre souci que d'oublier les mauvais jours dans une affection sans bornes.

Les régiments de cavalerie, dont je fais maintenant partie, sont aussi ici et il faudra à l'avenir que tu portes sur mes lettres « 2^e Division de Cavalerie », au lieu de « 1^e Corps d'Armée ». D'ailleurs en mettant Niort comme vous le faites, les lettres m'arrivent assez régulièrement (je suis toujours au 6^e chasseurs).

²⁷ La première bataille d'Ypres, avec la bataille de l'Yser, marque la fin de ce que l'on nomma la course à la mer. Les deux camps s'affairent ensuite à consolider leurs positions en aménageant un système de tranchées qui courront bientôt de la mer du Nord à la frontière suisse. Cette première bataille d'Ypres est un succès pour les Alliés, mais son coût est terrible. La Première Guerre mondiale ne dure que depuis six mois mais l'étendue des pertes humaines est sans précédent dans l'Histoire. Rien que sur le front occidental, les Français, les Belges et les Britanniques ont perdu plus d'un million d'hommes, dont une grande majorité de Français. Les Allemands comptent environ 675 000 soldats tués, blessés ou disparus au combat.

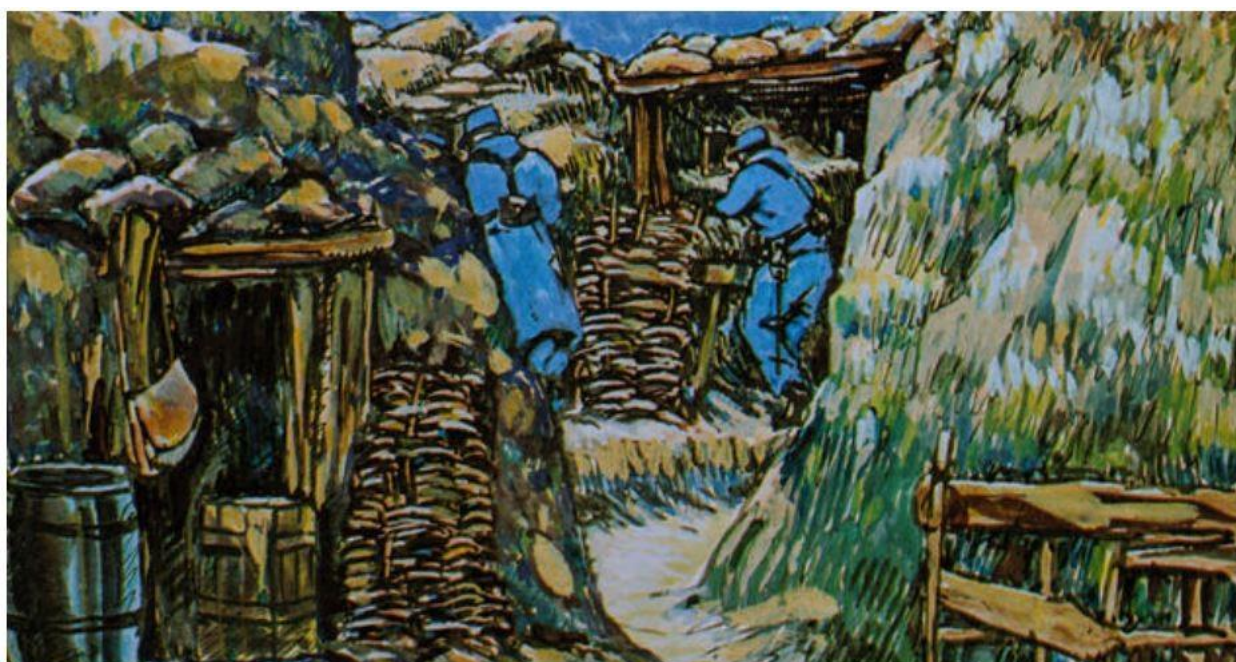
Tu me donnes trop peu de détails sur ta santé, ma bonne maman, sur celle de Nette, de Madeleine, des gosses ; non pas que tu ne m'en parles pas, mais j'aimerais que tu me dises que tu vas bien, que ton estomac ne te fait pas souffrir ; que tu es calme, confiante et gaie ; oui, il faut être, malgré les événements et les circonstances, heureux de voir la bonne tournure que prend la guerre et bien se dire « qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs », et que tout ce que nous avons ou pouvons avoir à souffrir ; intérêts et cœur, nous sera rendu au centuple par ces mots magiques ; la Victoire !

Embrasse encore bien affectueusement mes sœurs et mes neveux et nièces et reçois, ma chère maman, mes plus doux baisers.

Ton fils dévoué,

Robert

P. S. — Toujours en hâte, à cheval sur une table boiteuse, mais de tout cœur.



TRANCHEE, PEINTURE ALFRED BOISFLEURY

Ce samedi, **31 octobre 1914**. — Une h matin.

Mon cher James,

Comme tu le vois, il est tard pour un homme qui serait habitué à mener une vie normale ; pour nous, les heures, les jours, les nuits, le temps, enfin, n'existent pas et ce soir, comme hier, comme avant-hier et comme bien souvent, nous sommes arrivés au cantonnement — la Bataille momentanément interrompue — à dix heures et demie ; caser les chevaux dans l'obscurité la plus complète, avec une bougie — quand on en a ; s'occuper de la nourriture de tous, hommes, bêtes — en dehors de mes fonctions de « popotier » des officiers, à titre de plus jeune — demandent parfois des heures. On mange alors et on se repose, inutile d'ajouter tout habillé — deux heures, quatre heures, cela dépend de l'heure fixée pour le départ — qui est en ce moment pour trois heures et demie — quatre heures. Aussi, j'écris peu et mal car je suis fatigué et mes nouvelles vont, naturellement, à maman, pour qui je sais qu'elles sont une joie et qui vous les communique.

Ce soir, par hasard, je n'ai pas sommeil, quoique la vie que nous menons depuis dix jours soit des plus pénibles. Ainsi, ce matin nous sommes partis à quatre heures moins le quart, arrivés à six heures au « Rendez-vous » — laissons les chevaux à l'abri et partons à pied à trois kilomètres nous terrer dans les tranchées — tout comme les fantassins — nous faisons combat à pied, soit de jour, soit de nuit ; on n'est pas mal dans ces tranchées, mais la mitraille n'y cesse pas de vous empêcher de dormir. Un obus éclate ici — un autre là. « *Un tel est blessé* », crie une voix. — « *Qu'est-ce qu'il a ?* »... demande son chef. — « *Éclat à la cuisse* » ou « *Jambe cassée* » — etc... etc...

Ne t'imaginer pas qu'il y a des tas de blessés toute la journée ; il n'y en a eu que cinq pour le régiment aujourd'hui. Un, entre autres, a eu une bizarre blessure ; — couché sur le ventre, surveillant l'ennemi, un adjudant a reçu un morceau d'éclat de « marmite » (grosse pièce d'artillerie alboche) dans le derrière, mais tu sais... en plein dedans ; il l'a retiré d'ailleurs entre le pouce et l'index sans difficulté et tout le monde a rigolé ; — lui aussi (Retour des tranchées huit heures — à cheval — au bivouac à dix heures).

En revanche, un fantassin est passé derrière nous, cherchant sa route, la figure en sang et le pauvre bougre avait en guise de nez un trou ; ce n'était pas beau et on l'a plaint ; on l'a aiguillé sur l'ambulance, son nez pendant sur sa bouche.



Pour moi, je me sens très bien dans cette atmosphère et ma santé est excellente, l'appétit hors classe et le moral très à hauteur, tu peux m'en croire.

Je me fais bien plus de bile sur l'état de maman et de vous tous, que sur le mien ; mais j'ai trop de confiance dans mon, dans notre étoile, pour me décourager un seul instant.

Appartenant maintenant à une division de cavalerie (nouvelle adresse : 2^e corps de Cavalerie ²⁸ — 7^e Division ²⁹), j'ai changé de près de trois cents kilomètres mon centre d'action. Tu sauras plus tard d'où je t'écris.

J'ai fait tout à l'heure, la soupe une fois avalée, un bon nettoyage. Rasé, lavé, cela fait du bien. J'ai quitté mes bottes — fait sécher (détail horrible !) mes chaussettes. Tout cela n'avait pas été touché depuis longtemps. L'embêtant c'est la pluie, on ne se sèche pas. La jument va très bien, dis-le à Paul, quoique toussant

²⁸ 2^e corps de cavalerie [https://fr.wikipedia.org/wiki/2e_corps_de_cavalerie_\(France\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/2e_corps_de_cavalerie_(France))

²⁹ 7^e Division. Engagements successifs, les 22 et 23 août 1914 dans la bataille des Ardennes, du 6 au 12 septembre dans la bataille de Revigny, du 21 au 30 dans la bataille de Flirey, du 4 au 16 octobre dans les premières batailles d'Artois et des Flandres, et du 16 octobre au 17 novembre dans les batailles de l'Yser puis d'Ypres ; le 5 décembre, occupation d'un secteur dans la région de Dixmude jusqu'au 29 ; retrait, repos et mouvements ; intervention prévue dans les offensives des 9 mai et 16 juin 1915 (deuxième bataille d'Artois) ; en septembre, intervention prévue dans la deuxième bataille de Champagne.

un peu comme tous les autres. Les chevaux restent sellés jusqu'à huit jours sans arrêt, couchant dehors, à l'anneau ; nous aussi d'ailleurs. J'ai pu coucher deux fois dans un lit depuis deux mois. Ce soir je n'ai même pas de paille ; je disposerai tout à l'heure quatre chaises sur lesquelles je m'allongerai et mon manteau, encore humide, sera mon oreiller.



SOLDAT A LA PIPE, 1914-1918. DESSEIN JEAN LAUNOIS MUSEE DU PAYS DE SARREBOURG

Et tout cela ne nous occupe plus. On est très content, très heureux même, on fume une pipe et dans la fumée passe mon rêve de vous revoir tous et de vous embrasser.

Bien à toi, mon bon James, à Renée, à Gérard que j'embrasse, à la petite Jacqueline.

Je te serre bien fort la main.

Ton frère très attaché,

Bob.

P. S. — Pierre va bien d'après sa lettre de fin septembre. Ado ne doit pas être bien malheureux en Allemagne. J'espère que Nette est un peu remontée et qu'elle a reçu de ses nouvelles.

Bonsoir !



Ce lundi, **2 novembre 1914**. — 8 h. matin.

Ma bonne Nénette,

Voilà quinze jours que je n'ai pas de vos nouvelles, ou à peu près. C'est que, comme vous l'ont appris mes cartes postales — aussi vagues qu'elles soient, — j'ai changé de position. De l'Aisne où nous étions, près de Reims, nous avons passé en Belgique. Et nous revoilà au centre de l'action depuis deux semaines, en pleine canonnade, marchant de nuit, reposant le jour, allant tantôt dans les tranchées comme les fantassins, tantôt sur nos chevaux.



« LA COURSE A LA MER ». LES BATAILLES DE SEPTEMBRE A NOVEMBRE 1914

Vie un peu pénible, avec les intempéries qui commencent, mais active, qui intéresse et qui serait, à mon avis, pas désagréable du tout si la pensée de la famille absente et éprouvée par ces cruelles anxiétés diverses ne venait souvent attrister vos idées.

Bah ! ma bonne petite Nette, tout cela passera. Tu reverras, cela ne fait aucun doute, ton bon Ado ; et moi je reverrai ma chère petite sœur, ma bonne maman et tous les autres ! J'en suis sûr.

Ainsi quand le soleil, comme ce matin, se lève éblouissant, je suis plein d'espoir et gaiement je pense à l'avenir, à tout ce qu'il y aura de bon à se retrouver et d'intéressant à faire.

Mais parfois, je l'avoue, dans les longues marches dans l'obscurité, quand on est fatigué et qu'on dort à moitié au pas de son cheval, — je me laisse aller à des pensées d'ennui et d'isolement. Cela ne dure pas, d'ailleurs, car la plupart du temps le sommeil vous prend et interrompt la tristesse passagère.

Ado, dis-tu dans tes lettres, Ado, ton cher Ado ! peut-être as-tu déjà des nouvelles de lui que j'apprendrai par les lettres que j'attends — mais en tous cas n'est-il pas là-bas avec tant d'autres, au milieu des camarades, occupé à travailler certes, mais quoi ? pas plus malheureux que les autres et en tous cas sain et sauf.

J'ai vu dans un journal l'autre jour que l'Agence de Genève leur communiquait paquets, argent, objets recommandés, etc... etc... N'est-ce pas une preuve qu'il y a de l'ordre et qu'on sait où ils sont, ce qu'ils deviennent ? ...

Je recommande à ton raisonnement cette situation (pénible évidemment, mais pleine d'espérance comparée à celles de tant et tant d'infortunées qui sont bien sûres, elles, de ne plus revoir leurs maris — pauvres femmes, sans fortune aucune, mariées de six mois, avec un enfant en train — peut-être (assez militaire cela, hein ?)). Je connais des jeunes gens de Lille et Roubaix tués dans ces conditions.

Juge, compare, raisonne, et dis-moi si ce n'est pas juste.

Pierre Goffart ³⁰, lui, qui a été pris, sera sans doute plus malheureux même qu'Ado, car ce dernier, prisonnier soldat, recevra plus d'égards que les civils. On a vu passer à Reims des soldats français prisonniers des Allemands et qui — au dire des Français habitant la ville même — ne paraissaient pas maltraités du tout. On les autorisait à parler aux gens, à recevoir d'eux cigares, tabac, pain, chocolat, etc...

J'ai pour ma part la chance d'avoir toujours une bonne santé, résistant aux épreuves et d'être tout à fait rassuré sur l'avenir.

J'ai entendu mille coups de canons passer au-dessus de ma tête ; il y en a mille qui ont éclaté — des obus — autour de moi à plus ou moins grande distance, les balles ont sifflé à mes oreilles de leur petit sifflement strident, et cela ne m'a pas plus dérangé que quand, tranquillement assis dans mon fauteuil à la maison, je fumais ma pipe au coin du feu.

Et tout le monde est comme ça ; on compte les coups ; on appelle les obus les plus gros des « marmites », et on rit quand elles sont mal tirées, voilà tout. Le matin on attend le soir et le soir venu, mon Dieu, on attend le matin ! On ignore, comme Werther, les jours et les nuit les heures et les mois. Hier c'était la Toussaint, nous avions l'habitude d'aller prier sur la tombe de papa et de Gérard ³¹ tous ensemble... Cette pensée m'a ému ; mon âme était au milieu de vous et la figure de maman a passé doucement devant mes yeux.

Je vous embrasse tous et de tout mon cœur.

Comme Max aura grandi quand je le reverrai !

Ton frère,

Bob.



³⁰ Pierre Goffart est un cousin germain de Robert de Vienne ; leurs mères Sophie et Margueritte Lefebvre sont sœurs.

³¹ Gérard de Vienne (1881-1899), frère de Robert, mort à 18 ans, alors que Robert avait 5 ans.

Ce 6 novembre 1914.

Ma chère Madeleine,

Dis à Nette que j'ai reçu avec joie sa lettre du 24 m'annonçant qu'Ado était tranquillement en Westphalie. J'ai vu, par la copie de sa lettre, qu'il n'était pas trop mal. Avec le bon caractère que tu lui connais, il sera très bien et je suis sûr qu'il aura même, dans ces conditions, l'estime et l'amitié de ceux qui l'entourent (sans jeu de mots). En tous cas, deux mois, six mois, un an, mais il est là, et maintenant c'est, comme doit le penser Anne-Marie, presque un soulagement de le savoir à l'abri.

Je me joins à la joie qui a dû rayonner dans ta maison, — devenue la « pensée » de la famille depuis que maman y habite — lorsque vous avez reçu cette bonne nouvelle. Je vois d'ici les larmes d'Anne-Marie, le rayonnement et l'éclair sur tous les visages.

Soyez heureuses, confiantes, tranquilles. Notre étoile n'est pas si mauvaise que l'on pense et si nous avons eu des jours pénibles, dont tous ont souffert plus ou moins ouvertement, le cataclysme qui se déroule en ce moment doit en marquer le terme et ne laissera de place qu'à des jours meilleurs. Nous avons la qualité de nos défauts ; soyons tenaces dans l'espérance si nous sommes ambitieux.

Dis à Nette que je ne peux mieux comparer un prisonnier qu'à un bon serviteur ; c'est un homme qui est bien traité s'il répond toujours oui et montre de la bonne volonté. C'est le plus pénible des métiers que d'être prisonnier ; mais c'est le plus grand honneur que d'être otage pour son pays et de souffrir pour lui d'abord, pour sauvegarder son honneur personnel ensuite.

Je ne parle pas souvent dans mes cartes-lettres de tous tes enfants, grands et petits ! Qu'ils ne m'en veuillent pas ; si je n'écris pas tous les noms dans chaque lettre, sache, toi, leur mère, et Nette aussi, que leurs figures sont gravées, toutes, dans mon cœur et que bien souvent une minute d'émotion me les montre, quand je suis couché au bivouac, au clair de lune — gais et gentils, bien élevés, m'aimant bien et leur innocence remplit mon cœur d'émotion.

Embrasse-les tous et dis-leur dans l'oreille, tout bas, que leur oncle les aime beaucoup et pense bien à eux. Mon affection se tourne chaque jour vers vous, souvent, et dans mon cœur je confonds tout mon amour pour tous : maman, toi et Nette, mes frères, beaux-frères.

De grand cœur je t'embrasse encore ; bien des baisers à maman et à Nette, bon courage.

As-tu de bonnes nouvelles de Pierre ton mari ; je l'espère et te charge de mes amitiés pour lui.

Ton frère dévoué,

Bob.



Ce jour où j'ai mes 29 ans — dix heures du matin.

Ce mardi, 10 novembre 1914

Ma chère maman,

Voici cette fois la température qui baisse et je t'assure que les chevaux qui sont sous les arbres au bord du canal n'ont pas trop chaud. J'en ai déjà de malades et entre autres ma jument, qui a attrapé une angine, a dû être évacuée au convoi ; elle commence de la congestion et je ne sais si elle s'en tirera.

Donc nous autres, à part les jours où nous allons aux tranchées et où il y fait frais, nous sommes depuis deux jours dans une ferme à l'abri des balles, sinon des obus.

Tout va bien ; moral, santé et le reste, le grand reste qui est la guerre ; la confiance règne, l'espoir illumine l'avenir et je suis heureux, confiant dans le jour où nous nous reverrons, ma bonne maman.

Que je suis heureux pour Nette qu'Ado ait pu lui donner de ses bonnes nouvelles.

Je suppose que j'en aurai ces jours-ci de vous ; voilà assez bien de temps que je n'en ai eu — sauf la lettre de Nette du 24 et celle de Jacques du même jour.

Pas de nouvelles de Pierre, à qui j'ai écrit il y a quelque temps. Pas de nouvelles de Joseph T. de Poncheville, d'Etienne Billet (sauf par Nette), d'Henry de Vienne, etc... Tu me dis qu'on n'a plus de nouvelles de Louis Piérard ; n'a-t-il pas été pris à Maubeuge avec Ado ? Si tu peux me donner des nouvelles de Jacques Davaine quand tu en auras, tu pourras me faire plaisir. J'aime à savoir mes amis en bonne santé.

Ici nous n'avons pas eu beaucoup de dégâts — un officier blessé, peu d'hommes et pas beaucoup de chevaux.

Mais la guerre est bizarre maintenant, et ce n'est plus comme à l'ancien temps où on allait se coucher une fois la journée de bataille finie.

Nous sommes sur le champ de bataille de X... depuis quinze jours, et le front se déroule sur vingt-cinq ou trente kilomètres peut-être. Obus, bombes viennent nous trouver à trois ou quatre kilomètres des tranchées ; hier matin j'ai été tout épaté de trouver un de mes chevaux raide, boiteux ; un éclat d'obus lui était arrivé dans l'épaule, la nuit, alors que tout le monde dormait. Car on dort sous le canon ; forcément, autrement on ne dormirait plus.

Je t'embrasse, ma bonne, bonne maman de toute mon âme et de tout mon cœur.

Ton fils dévoué,

Robert.

P. S. — Mes pensées à tous.



Ce dimanche, **15 novembre 1914.**

Je te récris chaque fois que je le peux, ma bonne maman, car je sais le plaisir et la consolation que sont pour toi mes lettres, si mal écrites qu'elles soient. C'est dimanche, je l'ai su par une réflexion d'un homme qui, en voyant passer des campagnardes endimanchées et se rendant à l'église voisine, l'a deviné. Nous l'ignorions totalement ; dans la boue, la neige, la crotte jusqu'aux chevilles, temps sombre, triste ; trempé, on est gai tout de même et si je n'avais pas un peu mal aux reins le matin en me levant, je ne verrais pas trop de différence avec ma vie habituelle. Je dois coucher dans un fauteuil ou sur une chaise depuis quatre jours parce que la paille est humide et qu'elle me donne des rhumatismes³². La santé, l'appétit, tout est en excellent état. J'ai deux chemises sur moi, ce qui me tient très chaud ; les pieds sont toujours à l'humidité, c'est ce qu'il y a de plus ennuyeux.

³² Les quatre escadrons actifs occupent des rudiments de tranchées constitués surtout par des fossés remplis d'eau et de boue. *Histoire du 6^e régiment de chasseurs à cheval pendant la guerre de 1914-1919*
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6263116g/texteBrut>

Nos pauvres chevaux sont sous des abris de fortune, mais pas très protégés, je t'assure. Le vent, la pluie, tombent sur eux et les pauvres bêtes sont bien à plaindre. Mais, a-t-on le temps de s'apitoyer sur les animaux quand les hommes eux-mêmes sont constamment exposés aux souffrances physiques ? Je pense, je t'assure, bien à Pierre, à Ado, et aussi à Pierre Dervaux, qui n'ont pas la chance que j'ai d'avoir un grade qui me permet un certain confort

Tout cela n'est d'ailleurs rien et n'existe pas. Dans la vie, il ne faut voir que les effets des causes ; si nous sommes tous réunis après la guerre, nous serons heureux complètement ; si malheureusement l'un manque — ce qui n'arrivera pas — on se consolera en pensant à la mort glorieuse qu'il aura eue et nous serons tous fiers de lui.

Mais ne parlons pas de cela quand tout va aussi bien. Si tu as de bonnes nouvelles de mes chers frères et beaux-frères ; si vous allez toutes bien là-bas, Renée aussi et mes gentils neveux et nièces ; il peut pleuvoir ici, tomber de la mitraille dont je me moque, je suis heureux.

Il faut que dans tes lettres je voie votre sourire à toutes.

Nous n'avons pas fait grand'chose de très intéressant depuis trois jours. Nous avons passé dans les tranchées des heures pénibles pour aider les fantassins et leur venir en aide. Nous avons été dans l'eau, la boue, le froid ; personne ne s'est plaint, personne n'a murmuré. Tous ont souri à la misère et au mauvais sort. La guerre rend bien philosophe.

Pauvre Jean Davaine ! Sans doute mort héroïquement pour la France ! Comme je plains ses parents ! Jublons-nous donc heureux d'avoir jusqu'ici échappé à ces malheurs.

Je n'ai absolument besoin de rien, sauf ce que je te disais dans mes dernières lettres, et que je ne te répète que pour le cas où tu n'aurais pas reçu ces lettres.

Toujours à toi, ma bonne maman, et de tout cœur à tous.

J'embrasse tout le monde.

Ton fils dévoué pour la vie,

Robert.



Ce lundi, **16 novembre 1914.**

Mon cher Jacques,

Je voudrais t'écrire plus souvent, vous envoyer à tous mes affections et des nouvelles intéressantes, mais le « trop intéressant » doit rester ignoré et écrire est souvent ou impossible ou pris sur un court repos bien gagné.

J'ai reçu ta lettre dactylographiée du 24 et j'en ai été bien content. Sois tranquille pour la question « maladie », ma santé est excellente ; il n'y a aucune épidémie, l'état de tous est très bon ; évidemment, le temps pluvieux que nous avons n'est pas sain, mais on s'en tire.

Mon bon vieux Jacques, avec mon excellent moral, ma confiance dans l'avenir et dans la Victoire, mon cœur n'en est pas moins souvent bien gros, je t'assure, d'être si isolé, si loin de toute ma famille, d'apprendre que tous nos chers souvenirs, tout ce qui était notre vie a été pris, saccagé sans doute, foulé aux pieds par l'ennemi ! Et pensant aux miens, je suis parfois bien triste.

Mais cela n'est que passager. Je ne veux pas me laisser aller aux faiblesses de mes sentiments au moment où on a le plus besoin de se sentir et de se montrer un homme et de faire honneur et à son nom et à ceux qui le portent.

Tu es d'ailleurs tranquille là-dessus. En somme, à part les torts matériels que nous aura faits la guerre jusqu'ici nous avons eu assez de chance dans la famille, et il serait bien extraordinaire qu'elle ne continue pas à nous protéger. Ado, d'après les nouvelles que je reçois de Brest, n'est pas trop maltraité dans sa captivité qui doit surtout être moralement fort pénible et H. de Vienne et moi avons échappé aux mauvais coups. Espérons que cela continuera et je n'aurai eu, pour ma part, d'autre embêtement physique qu'une entorse, lorsque mon cheval s'est renversé sous un éclat d'obus il y a deux mois.

En Belgique, où nous sommes en ce moment, nous avons mené une vie assez pénible, qui s'est améliorée peu à peu. Nous avons, comme les fantassins, été dans les tranchées et bien « arrosés » par les obus et les balles dont les sifflements stridents au-dessus de la tête empêchaient de s'endormir. Le plus embêtant dans la tranchée, c'est l'eau qui, quand il pleut une heure ou plus, commence à filtrer, qui y coule, puis enfin vous met les pieds jusqu'aux chevilles dans vingt-cinq centimètres de boue, collante, sale, qui essuie tous les vêtements. Quand on sort de là, gelé et fourbu, on est méconnaissable ; les lourds vêtements militaires ne sèchent pas et ils sont crottés jusqu'au col — les nuits paraissent interminables ; dans l'obscurité, on voit des ombres marchant partout, on entend des pas ou des voix et c'est le vent, c'est un arbre, c'est une bête quelconque, vache, cochon, mouton ou autre abandonnée — laissée en vie par hasard, venant d'une ferme incendiée — qui vous occasionne ces émotions.

Triste tableau, crois-m'en, que le champ de bataille ! Ruines, Ruines ! Mort ! Désolation, rien ne tient plus debout ; les cadavres d'animaux sur le flanc, chevaux ou bestiaux, forment un fond tragique ; je ne parle pas des braves gens qui gisent par terre et qu'on ne peut pas toujours relever avant quelques jours. Il y a des endroits où j'ai vu des tas de morts ennemis et des nôtres entre deux tranchées — c'était dans l'Aisne — qui séjournaient là depuis plus de quinze jours !



Le mauvais temps que nous avons depuis huit jours a rendu le bivouac où nous sommes un véritable cloaque où on enfonce jusqu'au-dessus de la bottine ; et c'est bien dur pour les hommes — moins pour nous — et pour les pauvres chevaux. On a installé comme on a pu des abris au-dessus des chevaux qui sont à la corde dans une prairie, mais le vent a eu vite détruit ce que l'on avait fait à la hâte.

Une lettre de maman me dit que tu dois quitter Bordeaux bientôt ; je t'y écris quand même.

En ce moment où je t'écris, des « Boum - Boum » font trembler toute la ferme, les fenêtres claquent, il est tard et je vais m'allonger sur des chaises, car je ne peux plus coucher sur la paille sans y souffrir assez bien des reins.

Mon cher Jacques, dis bien à Renée que je lui envoie mes meilleures affections ; embrasse bien Gérard qui aura grandi et la petite Jacqueline.

Pour toi, je te serre la main et dans mon shake-hand, je mets toute la fraternelle affection que j'ai pour toi.

Ton frère,
Bob.

P. S. — Que je suis content que Nette ait reçu de bonnes nouvelles d'Ado !

P. S. — Oui, oui, tu es et tu resteras le soutien moral — et peut-être matériel — de maman et qui sait, d'autres encore ! La famille a plus besoin de toi que de moi, et ton travail sera sans doute le garant de l'avenir.

Ton devoir, vu les circonstances de l'envahissement de Valenciennes, est là, et si par hasard je venais à ne pas vous revoir, je serais content, en m'en allant, de penser que tu es là, toi, mon bon Jacques.



Ce jeudi, **19 novembre 1914.**

Ma chère maman,

Un mot du Nord ; je ne suis plus en Belgique.

Après une étape assez longue, nous sommes arrivés dans un village des Flandres, pas loin de la ville aux Moulins où nous passions chaque année en chemin de fer quand j'étais petit !

On nous envoie au repos pour une quinzaine : hommes et chevaux en avaient besoin ! Nous avons eu la vie dure depuis la fin du mois dernier, je t'assure, et nous nous figurons maintenant être dans un pays de Cognac ; lait, beurre, quelques œufs, parfois ; on est heureux ! Je n'ai jamais trouvé si bon une tartine de beurre frais trempée dans un bouillon bien chaud.

Il était temps qu'on nous mette un peu au repos ; les chevaux dépérissaient de fatigue et des intempéries, et les hommes étaient fatigués de cette vie ardente, constamment en éveil, soit dans les tranchées, soit à cheval sous les obus.

Nous allons bien nous remettre ici ; et nous allons, tout en nous remettant de nos fatigues, rafistoler notre équipement qui en a le plus grand besoin ; les culottes n'ont plus guère de fond et les bottes prennent l'eau. Je parle des hommes, car pour nous c'est différent ; on est sale, poussiéreux, mais les étoffes encore en bon état ou à peu près. La boue dans laquelle nous avons dû séjourner autour d'Ypres s'est collée partout et, en séchant, a esquinté les vêtements et les chaussures.

Malgré ces légers ennuis, on n'en est pas moins gai en général. Ah ! quand un rayon de soleil paraît et vient nous caresser le nez, je te prie de croire qu'on ne se figurerait jamais en guerre, ni près du danger. Mais quand il pleut, quand le méchant vent d'hiver vient vers la nuit tombante faire baisser les fronts dans la marche, chacun reste silencieux, préoccupé et malgré soi un peu désolé.

Cela ne dure pas, d'ailleurs. La journée est remplie d'incidents ; marches à cheval, marches à pied — aller aux tranchées, en revenir ; un aéroplane passe ; les canons — qu'on n'écoute plus — font leur vacarme — terrible au début, mais auquel on s'accoutume très vite — et mille petits autres faits dans une journée

viennent nous divertir. Aujourd'hui il a neigé pour la première fois, mais comme nous sommes à l'abri, cela ne nous préoccupe pas.

Ma santé est prospère. Mon matériel en bon état et mon cœur toujours auprès de ma bonne maman chérie.

Robert.

J'embrasse tout le monde deux fois et j'attends de Nette une bonne et courageuse lettre.

Reçu la tienne du 11 — le plus grand plaisir. — Reçu une de Jacques, deux de Pierre, une de Nette de différentes dates ; un vrai courrier qui m'a donné une heure de douces émotions. Merci.



Ce dimanche, **22 novembre 1914.**

Ma chère maman,

C'est par un temps superbe que je t'écris ; il fait sec depuis trois jours et il gèle même assez fort la nuit. Dans la journée, chaudement couvert, on n'est pas malheureux du tout, car il fait propre et on n'a plus cette horrible pluie que nous devons subir depuis près de trois semaines.

Rien n'abat physiquement et moralement comme cette eau qui tombe, toujours, nuit et jour, pénètre partout, nous rend lourds et mal à l'aise !... Enfin ! — c'est fini, il fait beau, nous sommes au repos ; j'ai pu faire un bon nettoyage avec un demi-litre d'eau de Cologne. J'ai eu hier de vos nouvelles ; je suis content, gai, tout va bien et plus je déroule la vie émotionnante actuelle, plus j'attends avec tranquillité la fin des hostilités.

Ici à Arnèke, près de Cassel, nous avons installé nos chevaux comme nous avons pu car il y a des dizaines et des dizaines de régiments ! et Michel de Wareghien ³³ ne doit pas être à plus de six kilomètres de moi ; si je le peux, j'irai lui dire bonjour.

Il a fait très froid avant-hier, subitement, à la suite d'une abondante chute de neige.

Je passe ici mon temps — en dehors de mon service journalier et de mes fonctions de « popotier » — à dormir tant que je peux et à me rôtir auprès du feu du café où nous prenons nos repas.

Le popotier est celui, — le plus jeune — qui est chargé de la table des officiers, ses camarades. J'ai donc à nourrir cinq officiers, moi compris ; un Commandant, un Capitaine et les deux Lieutenants qui font partie de mon escadron.

Nous n'avons pas trop souffert de l'ennemi pendant que nous étions en Belgique, et on en finissait par craindre, ou détester si tu veux, davantage la pluie et la boue que les obus et les balles. Un de nos camarades — Lieutenant — a été assez grièvement blessé à la cuisse ; un autre à l'épaule et c'est tout comme officiers ; parmi la troupe, une dizaine d'hommes hors de combat.

³³ Michel de WARENGHIEN, capitaine au 8^e régiment de cuirassiers, mort pour la France le 30 mai 1918 à Chavigny (Aisne), à l'âge de 41 ans, laissant 2 enfants. Époux de Marie Pierard, cousine de Robert de Vienne.

Les nouvelles de Pierre m'ont fait plaisir ; il m'a envoyé deux cartes postales qui me donnent de ses bonnes nouvelles.

Jacques m'a écrit aussi ; tout cela nous fait la plus grande joie.

J'attends toujours des lettres avec impatience, et des nouvelles d'Ado.

Je t'embrasse très affectueusement et suis, ma bonne maman, ton fils respectueux et dévoué.

Robert.



Ce **25 novembre 1914**.

Mon cher James,

Vos lettres à tous, à toi, à maman, à Nette, sont pour moi, depuis le début de la guerre, la seule douceur, le seul espoir qui me réconforte au milieu des difficultés de toutes sortes où j'ai pu me trouver.

Depuis quelques jours, on nous a portés, en deux étapes, du cœur de la bataille en seconde ligne, où nous jouissons d'un repos nécessaire.

Nous avons pris part, avec le corps de Cavalerie auquel j'appartiens, à la bataille de l'Yser qui se poursuit d'ailleurs et à notre avantage.

Je crois t'avoir dit ce que nous y faisons : les fantassins, tout bonnement, en laissant les chevaux à quelques kilomètres en arrière. Nous avons été « bombardés » et les obus marquaient, non pas les heures, ni les minutes, mais les secondes, et je puis dire que pendant les trois ou quatre semaines que nous avons passées sur le front, j'ai entendu plus de cent mille coups de canon partis, ou arrivés, ou tombés à plus ou moins grande distance de moi. Le plus près qu'une « marmite » soit tombée de moi est à moins de dix mètres.



TIR D'OBUS AU-DESSUS D'UNE TRANCHEE. DESSIN DE GABARD DANS LE CARNET DE ROGER MARIE-JOSEPH LE MOING, A LA DATE DU 28 JANVIER 1917. ARCHIVES NATIONALES [HTTP://GRANDE-COLLECTE-14-18-ARCHIVES-NATIONALES.ANYBUG.FR/TOPIC/DES_HOMMES_EN_ACTION/1/SLIDER](http://GRANDE-COLLECTE-14-18-ARCHIVES-NATIONALES.ANYBUG.FR/TOPIC/DES_HOMMES_EN_ACTION/1/SLIDER)

On est arrosé de terre, d'eau, de boue, mais sans mal ; à côté de cela, j'ai eu un cheval blessé d'un éclat à plus de cent-cinquante mètres ; tu vois que c'est une question de chance. Dans mon escadron, nous avons eu un officier blessé et quelques hommes, mais ni les uns ni les autres ne sont, je crois, en danger. On n'a jamais de leurs nouvelles et nous n'en aurons pas avant un mois au moins.

Ici, le temps s'écoule agréablement pour nous ; quoiqu'un peu désœuvré, je trouve le repos assez utile ; cela remet les nerfs, les estomacs surtout — on manquait de tout là-bas — et les chevaux ; les pauvres bêtes ont vécu misérablement dans la boue, et l'eau est tombée sur eux presque sans arrêter pendant les trois semaines. Nous autres, officiers, avons l'avantage d'avoir une ferme où nous mettre à l'abri, mais nous étions serrés les uns sur les autres dans une seule pièce où l'atmosphère, pour être chaude, n'en était pas moins infecte. Boire, manger, coucher dans une pièce à trente-cinq n'est pas si agréable que cela, même quand il pleut dehors.

De service tous les deux jours, nous allions passer les nuits et jours dans les tranchées, soutien des fantassins et des chasseurs à pied. Là, on est à l'abri des balles et il y a des « pare-éclats » contre les obus, si bien qu'on est tout à fait tranquille. Il n'y a dangers que pour y aller et en revenir ; une fois qu'on est dedans, il ne faut pas passer la tête parce qu'immédiatement une balle siffle ; on est repéré.

État général excellent ; moral et santé continuent d'être tout à fait normaux.

Je vis d'espoir et de confiance et j'attends avec autant d'impatience que vous le moment de nous trouver réunis.

Excuse l'écriture, je commence à avoir un peu d'onglée quoique près d'un bon feu. Il fait très froid dehors. Je couche dans une petite chambre proprette mais froide, c'est une mansarde où l'air passe trop facilement ; c'est plus sain et je t'assure que j'y dors richement bien.

Mes sincères affections, mon bon frère, et mes tendres amitiés à Renée.

Je te serre la main.

Bob.



Ce samedi, **28 novembre 1914**

Mon cher James,

Notre départ est remis à demain dans la nuit — formé dehors à minuit, départ à une heure, embarquement à vingt kilomètres d'ici à quatre heures quarante-cinq, et départ successif du régiment — cela te donnera une idée de départ.

Pour combien de temps de chemin de fer ? — Pour où ? — Mystère pour nous-mêmes.

Nous sommes habitués à tout cela ; — on embarque de jour ou de nuit, on débarque de même sans y penser, alors que je me souviens qu'au régiment, autrefois — c'était une affaire ! on en parlait huit jours d'avance.

Par ordre du Général en chef du			
28 Novembre, le régiment quitte son			
cantonnement et s'embarque le 29			
et 30 Novembre à la gare d'Esquelbecq.			
EM. 2	Escadron	-	9 ^h
1	-	-	15 ^h
EM. 4	-	-	21 ^h
30 Novembre	EM. 3	-	3 ^h
à l'effet chef de			
officiers		33	
troupe		614	
chevaux		634	
à destination de Reims par Hazebrouck.			

En ce qui te concerne, cherche plutôt à aller dans les ravitaillements que de venir dans un régiment d'active où, à ton âge, comme cavalier ou sous-officier, et par ces intempéries, tu aurais énormément à souffrir. Il y a un service très dur et des obligations des plus pénibles ; j'en suis bon juge, crois-m'en.

Il est d'ailleurs, je pense, peu probable qu'on t'envoie à 40 ans avec nous ; les réservistes les plus âgés comme cavaliers ne dépassent guère les 35 ans — gradés compris.

Quant au dépôt du 6^e, comme il est à Niort et qu'il y restera sans doute longtemps encore, puisque Lille est toujours entre les mains de l'ennemi, tu t'y ennuierais. Je crois que le 5^e Dragons rentrera plus tôt à Compiègne que notre dépôt à Lille.

J'ai vu hier Michel de Warenguien ³⁴ qui est cantonné près d'ici ; en excellente santé ; a aussi échappé jusqu'ici aux embêtements de la campagne. Il est venu fort gentiment me dire au revoir aujourd'hui, sachant que nous quitions demain.

On dit... — mais que ne dit-on pas ? — que nous allons marcher ferme. Qui vivra verra.

Quant à ce que tu me dis au sujet de l'active, j'y avais déjà pensé, mais, quoique bien décidé à ne rien faire qu'à l'issue de la campagne et d'après la tournure plus ou moins favorable de ma fortune, je suis fort hésitant et si je n'ai pas la veine d'être poussé par les événements et la chance, je crois bien que je resterai « civil » comme par-devant. Cela n'en sera pas plus mal, et pas plus à l'heure actuelle qu'autrefois je ne doute de mon sort, et en tous cas j'ai l'âme assez forte pour résister aux mauvais coups.

Si tu savais, mon vieux James, comme on se demande peu ce que l'avenir nous réserve quand on est constamment dans le danger, quand on voit ses camarades tomber à ses côtés, quand on sait sa famille désolée, lointaine, sans ressources, malheureuse ou du moins terriblement inquiète et forcément restreinte dans ses moyens ! Quand on voit les charniers, les ruines et les désolations de la guerre !

Après la guerre ? Mais est-ce que cela existe ? Après la guerre ? Est-ce qu'on se tire d'une si inextricable situation ?

Mais si on en revient, si on revoit les siens, si on retrouve la vie, la bonne vie, avec un lit, avec un toit, avec de la tranquillité autour de soi, mais on fera tout, n'importe quoi ! Si j'ai mes deux jambes et mes deux bras ? Mais je serai tellement favorisé que la plus lourde peine me semblera légère et la bonne vie du bureau avec M. D. — s'il vit encore — en face de moi, un rêve

Vois-tu, mon cher et bon James, c'est pour tout cela que je te disais l'autre jour que tu étais indispensable à la maison pour toutes celles qui restent et dont il faut assurer, malgré ce qui peut arriver, l'avenir tran-

³⁴ Michel Marie Paul de WARENGHIEN, capitaine au 8^{ème} régiment de cuirassiers, mort pour la France le 30 mai 1918. Époux de Marie Pierard, cousine de Robert de Vienne.

quille, sinon heureux ; aussi, je te le conseille encore — fais en sorte d'éviter d'aller aussi dans un dépôt où je crois qu'on renvoie pas mal de gens inutiles en réalité.

Chacun a son devoir et puisque je suis là, moi, pour donner avec joie ma vie pour mon pays, s'il le faut, il est nécessaire que quelqu'un soit là, après la campagne !

Que de discours ! — Je relis ma lettre, j'aurais pu en supprimer les trois quarts, mais que veux-tu, cela m'a fait du bien de t'écrire, à toi mon frère, et je suis un peu seul et un peu désolé ce soir. Ce ne sera rien ; je t'écirai, dès que je le pourrai, et tu tâcheras de comprendre entre les lignes où je serai.

Je t'embrasse et te charge de toutes mes amitiés pour Renée.

Ton jeune frère,

Bob.

P.-S.— Je reçois de bonnes nouvelles de Brest. Ado a écrit à Nette ; cela va rendre à notre sœur sa santé, sa gaîté ; j'en suis fort content. Amitiés aux Delgrange et aux Mestreit.



Ce dimanche matin, **29 novembre 1914**

Ma bonne maman,

Avant de partir, je t'envoie — recommandé — un paquet de lettres que tu voudras bien garder. Elles sont dans mes poches depuis trois mois ; elles me sont trop chères pour que je m'en défasse et d'un autre côté elles commençaient à gonfler et à alourdir beaucoup mes poches.

J'ai trouvé ce moyen de les conserver à l'abri.

Tu voudras bien les mettre de côté ; à mon retour de la guerre, je les relirai avec émotion ; ne sont-elles pas le journal douloureux de cette campagne ? journal de la famille ? avec les angoisses de Nette, tes craintes et tes espoirs ?

J'espère qu'elles arriveront intactes et tu voudras bien me dire quand tu les auras reçues.

Ma nouvelle adresse :

R. de Vienne, Sous-Lieutenant 6^e Chasseurs, 3^e Escadron, Bureau Central Militaire, Paris.

Je t'envoie mes affectueuses pensées et j'espère que ta santé est tout à fait bonne.

Dis-moi, quand tu seras à Paris, ton adresse.

Ton fils respectueusement dévoué,

Robert



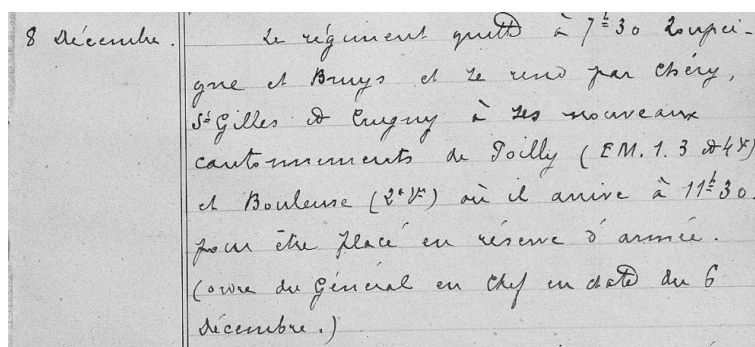
Ce dimanche, 6 décembre 1914

Ma bien chère maman,

J'ai dû terminer en hâte ma dernière lettre, aussi je t'envoie, aujourd'hui que j'ai un peu de temps, d'autres nouvelles.

De toi, de vous, je n'ai rien reçu depuis le samedi de la semaine dernière, c'est-à-dire il y a huit jours. C'est dû tout simplement à notre départ des rives du Nord, et je compte que d'ici trois ou quatre jours nous les recevrons.

Nous allons de nouveau changer mardi ou mercredi prochain. Nous ne quitterons pas l'Aisne, je crois. Nous allons seulement nous déplacer un peu.



8 décembre. Le régiment quitte à 7^h30 Loupei-
gne et Bruys et se rend par Chézy,
St-Gilles et Cugny à ses nouveaux
cantonnements de Poilly (E.M. 1.3 & 4)
et Bouleuse (8^e V) où il arrive à 11^h30:
pour être placé en réserve d'armée.
(ordre du Général en chef en date du 6
décembre.)

BOULEUSE ET POILLY SONT DEUX COMMUNES DU DEPARTEMENT DE LA MARNE, A L'EST DE REIMS ET DE GUEUX ET AU SUD-EST DE FISMES, A UNE TRENTAINE DE KM DE LOUPEIGNE ET BRUYS (DANS L' AISNE).

Tu auras vu dans les journaux que notre rôle, dans les parages d'Ypres, a été des plus efficaces et notre division de cavalerie a été félicitée par le Général Commandant en chef de détachement de Belgique. Notre régiment a été particulièrement cité à l'ordre du jour pour sa bonne conduite et son énergique persévérance. Nous faisons alors partie du corps de Cavalerie du Général de Mitry dont on parle dans l'Écho de Paris d'aujourd'hui (ou plutôt de samedi 5, septembre) — dernière page « La situation ».

Nous avons beaucoup souffert de la pluie, un peu du froid et pas beaucoup de l'ennemi, à qui nous avons laissé très peu des nôtres.

Tu me donneras, j'espère, de bonnes nouvelles de tous et de toutes et surtout d'Ado dont Nette aura reçu, sans doute, des lettres depuis quinze jours.

Tu me parles de lui écrire, mais je lui ai déjà envoyé de mes nouvelles il y a un mois et je suppose qu'elles lui seront parvenues. Que Nette, en tous cas, lui fasse bien mes amitiés et lui dise combien je lui souhaite de bonne humeur et d'énergique espérance.

Je te quitte, ma bonne mère, en t'embrassant le plus tendrement que je le peux et comme je t'aime.

Ton fils dévoué,

Robert

J'embrasse, comme toujours, tout le monde.



Ce vendredi, **11 décembre 1914**, dans la Marne.

Ma bien chère Nette,

Il est huit heures, depuis vingt minutes notre repas du soir est fini ; il y a un bon feu auprès duquel je suis assis. Dehors il fait mauvais ; pas froid, mais de la pluie. Je suis bien aise de t'écrire un peu, après avoir reçu ce soir à six heures la lettre de maman du 6.

Dis-lui, à ma chère maman, que j'ai reçu hier soir les crayons d'Odette et que j'attends le paquet de lainages dont elle me parle. J'ai tout ce qu'il me faut, mais vous savez beaucoup de gré de votre gentillesse. Nous sommes actuellement très bien approvisionnés en tout ; laines, vêtements chauds, nourriture, rien ne laisse à désirer. Veux-tu savoir notre menu de ce soir ; « soupe au bœuf », « rôti », « pommes purée », « fromage », pommes, café, cognac. Nous avons, tu le vois, une bonne table — et c'est moi qui en suis chargé.

Pour le cas où je l'oublierais, voilà ma nouvelle adresse ; « Nom, Régiment, Secteur postal ne 151 ». En ce moment je crois que nous allons rester quelques jours à nous renforcer et à remettre en état ce que l'on n'avait pu terminer dans le petit village du Nord où nous avons séjourné.

Il est probable que je vous annoncerai mon départ dans le courant de la semaine prochaine.

As-tu des nouvelles d'Ado ? à l'heure où je t'écris une de ses lettres aura peut-être pu te parvenir. Je crois, en effet, qu'on écrit tellement aux prisonniers, qu'on en est arrivé, pour que le service se fasse normalement, à réduire ce qu'ils envoient et ce qu'ils reçoivent ; cela n'est pas, en somme, une mauvaise mesure, puisque cela permettra d'assurer un courrier bien fait.

Je n'ai reçu aucune photo de toi et, puisque tu me l'annonces, je l'attends. J'en ai reçu une de Pierre où il n'est pas mal du tout et a assez bonne mine. Tu verras sur la mienne que j'ai aussi bon air et bonnes joues.

J'ai vu hier Jojo qui a été légèrement blessé et est tout à fait remis maintenant ; il a reçu des éclats d'une grenade pendant un essai ; il a assez de chance de n'avoir pas été plus atteint que cela ! La situation générale paraît excellente ; il faut toujours conserver intacts la confiance et l'espoir.

Pour moi, j'ai la bonne tranquillité, la gaieté et l'amour de ma tâche qui m'aident dans les longues périodes d'absence et d'isolement.

J'espère que votre vie matérielle est pour longtemps assurée et que vous ne manquez de rien à ce point de vue. Il faut compter que la guerre durera encore assez longtemps, six mois, peut-être ; aurez-vous assez pour vivre jusqu'à l'été prochain. Dites-le-moi, cela me navrerait de penser que vous pourriez avoir de tels soucis au milieu de vos peines morales.

D'ailleurs, pourquoi ; « peines ». — Il n'y a pas à en avoir puisque je te répète encore que tout va bien... à tous points de vue, et que le jour viendra où nous nous reverrons fous de joie !

Je t'embrasse le plus affectueusement, toi et maman, ainsi que Madeleine et les enfants.

Ton frère,

Bob.



Ce mercredi, **16 décembre 1914.**

Ma chère Nénette,

Notre départ a été remis au dernier moment à demain. Nous n'en savons pas encore l'heure... ni la direction, naturellement. En tous cas, nous embarquons de nouveau, sans doute à une vingtaine de kilomètres d'ici.

C'est le cas de le dire, c'est la guerre ; on ignore où l'on va, même quelquefois une fois clans le train.

J'ai écrit très précipitamment ces jours-ci ayant beaucoup à faire pour mon peloton ; nous avons reçu de nouveaux chevaux et de nouveaux hommes pour remplacer ceux disparus ou évacués. J'ai maintenant un bon effectif derrière moi, exactement, si tu veux le savoir ; trente-six hommes et autant de chevaux.

L'hiver qui va commencer n'a pas encore fait de dégâts ; seule la pluie nous gêne et rend les routes difficiles dans certaines parties, surtout là où elles sont encombrées comme dans la Belgique.

Si je savais quelque chose de nouveau, susceptible de vous intéresser, je m'empresserais de vous faire ce plaisir-là en échange des bons paquets et des bonnes lettres que vous m'adressez avec tant de cœur et d'affection, maman et toi ; mais, que sais-je ici ? Que puis-je savoir ? Loin de tout, dans un patelin de cent cinquante habitants, à quarante kilomètres d'une ville quelconque ?...

Les journées se terminent à cinq heures avec la nuit montante et ma pensée, surtout à cette heure-là, s'en va vers vous !

Pour rester dans le domaine des réalités, je suis enchanté des semelles en papier que maman m'a envoyées par lettre, et elle pourrait m'en adresser quatre ou cinq paires, car je crois que cela ne va qu'une fois on deux au maximum.

Je n'ai absolument besoin de rien d'autre.

Je t'embrasse de tout mon cœur et te charge de toutes mes affections pour maman, Madeleine et les siens.

Ton frère le plus affectueux,

Robert.

P.-S. — Il y a ici où je loge des petits enfants charmants qui me font penser à mes chers petits neveux ; je joue avec eux comme je jouais avec Max... ce sont de douces émotions au milieu de cette vie brutale et rugueuse que nous menons.



18 Décembre.

Le Régiment quitte Danvers à 18^h 30
pour aller cantonner à Eaux-sur-Marne
Itinéraire : Cumieres, Dizy-Magenta, Aij,
Meaux-sur-Aij, Bisseuil et Eaux-sur-Marne.
Arrivée : 20^h 45. — Etape de 21^{km} environ.

20 Décembre — Le Régiment quitte Eaux-sur-Marne à 8^h 20 et va
à Livry-sur-Vecle pour y attendre de nouvelles ordres.
(Ordre de la V^e armée) Affam à la disposition de la IV^e armée
Itinéraire : Coude-sur-Marne, Lise, Vandernange,
Livry-sur-Vecle. Arrivée 10^h 45. — Etape 17^{km} environ.

Ce vendredi, 18 décembre 1914.

Ma chère maman,

Je t'ai envoyé ce matin en hâte une carte postale retrouvée dans le fond de ma sacoche pour te donner de mes bonnes nouvelles, en espérant que le courrier te l'amènera vite.

Nous avons fait une étape hier dans d'excellentes conditions. Il ne faisait pas froid et il y avait un ciel assez clair — car tu n'ignores pas que nous « voyageons » toujours de nuit. Nous allons repartir ce soir à six heures et quart pour une destination inconnue, mais toujours par la route.

Nous sommes aujourd'hui sur la Marne, dans un petit village où il y avait beaucoup de ressources en épicerie, logements et ravitaillement de toute nature. Donc sur mon compte, avec ma bonne santé, sois tout à fait rassurée et parlons des autres.

A-t-on des nouvelles d'Ado ?

Comme je ne reçois pas de courrier très régulièrement en ce moment, j'ignore encore si vous avez des nouvelles de lui et comment il va. De Pierre et de Jacques³⁵, j'ai eu des nouvelles il y a une huitaine et ils allaient bien.

Quant à vous, ma bonne maman, j'espère que vous allez tous bien, physiquement et moralement, et que votre confiance dans l'avenir, dans un avenir heureux et proche, ne se départit pas d'un pouce. C'est plus que jamais l'occasion de rester philosophe au milieu de ces longues et émouvantes inquiétudes au sujet du

³⁵ Pierre et Jacques de Vienne, les deux frères aînés de Robert

pays et des siens, et j'espère que ma chère Nénette trouve dans ses enfants, avec un grand espoir pour plus tard, une douce consolation pour le présent.

Je ne vous écris que feuilles légères et peu remplies d'intérêt ; mais les récits seront pour le coin du feu où nous nous reverrons, et je sais que maintenant ma bonne maman est satisfaite quand elle a de bonnes nouvelles de tous les siens.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils,

Robert.

Je crois pouvoir te dire, sans trahir aucun secret d'états, que chaque jour nous rapproche de la Victoire, de la Grande Victoire, et que l'offensive que nous prenons tous ces temps-ci va sans doute faire bien fléchir l'ennemi.



Ce dimanche, **20 décembre 1914**,

Ma bien chère Nette,

Je t'envoie, aussitôt que je l'ai eu lue et relue, la bonne carte d'Ado. Tu m'as demandé de te faire ce plaisir ; j'ai été si content de lire ces quelques lignes qui viennent de si loin et dans de si cruelles circonstances !

Cette carte, datée du 2 et 3 décembre, me laisse penser, par son « esprit », sa tournure, qu'en réalité, malgré toutes ses désillusions et ses soucis, mon cher beau-frère et ami a encore, bien ancré au fond du cœur, l'espoir, la foi, la confiance dans un avenir tranquille.

Tu verras par les noms qu'il cite qu'il se trouve avec des gens du pays qui, sans être peut-être des amis intimes, sont tout de même un appui, une consolation, une énorme ressource dans de telles conditions d'isolement et de malheur. Ah ! oui, j'ai été bien content de lire l'écriture de ce bon Ado !

Mais, te l'avouerai-je ? le courrier me réservait des émotions plus douces encore, puisque j'y ai trouvé d'abord ta photo avec les enfants que j'ai regardée longtemps, longtemps !... Puis celle de maman !

Il y a quatre mois à peine que nous nous sommes quittés et pour la dernière fois le 2 août à trois heures ou quatre heures du matin, du coin que forment les deux boulevards en bas du cirque, je vous ai vus, en me retournant ! Vous agitez, dans un adieu qui pouvait être éternel, votre mouchoir ! Max lui-même était dans tes bras à la fenêtre, ce cher petit !... Tant de choses ont passé sur nous depuis ce jour. Tant de douleurs, de peines, ont bouleversé tour à tour nos cœurs et nos têtes que, en revoyant tout à l'heure ta photo et ensuite celle de maman, mes yeux se sont, malgré moi, remplis de larmes !

Puis-je me fier pour ta bonne mine au cliché du « Delsart » ³⁶de l'endroit ? Vraiment tu as tout à fait l'air d'être en excellente santé ; l'œil est bon, la pose tranquille, l'ensemble est calme et du plus charmant effet

³⁶ Jules Delsart (1844-1913) ; photographe professionnel ; il participa en 1893 à la fondation de la société de photographie de Valenciennes (ville où habitait la mère de Robert de Vienne) et il remporta de nombreux prix.

et les petits sont délicieux. Le plus jeune — Robert — a changé depuis que je ne l'ai vu — considérablement.

Celle de maman est très bien aussi ; son air doux, sa bonté tranquille, c'est bien elle ; dis-lui que c'est mon meilleur cadeau de Noël, son portrait, et que je l'en remercie les larmes aux yeux. On voit qu'elle a souffert encore de son estomac ; ces émotions cruelles de la guerre, tout a dû contribuer à lui donner davantage de douleurs et ses traits s'en ressentent. Qu'elle rétablisse au plus vite sa santé pour être tout à fait bien lorsque je reviendrai « au pays ».

Vous avez du plus mauvais temps que nous ; en somme il ne pleut pas encore trop pour la saison et il ne fait pas froid — pas du tout même. Nous sommes en avant en ce moment, ou plutôt en réserve ; ce que j'appelle en avant signifiant « sur le front extrême ». Ce soir, dans une demi-heure (il est dix heures trois quarts) je me coucherai là, devant la table, par terre sur une bonne botte de paille recouverte d'un matelas et d'une chaude couverture ; il y a du feu dans la pièce, je dormirai comme un loir, bien au chaud. Naturellement, je garde pour plusieurs jours encore, peut-être, mes vêtements ; c'est normal et on s'y habitue très bien.

Pour ma photographie, écris à l'adresse suivante : M. le bijoutier-photographe, qui habite dans la rue qui va à l'église, ou rue de l'Église, que je suis bête ! à Arnèke, près Cassel (Nord).

Les plus affectueux baisers de ton frère dévoué,

Robert.



Ce jeudi, **24 décembre 1914**

Ma chère maman,

Ce sera donc des bords de la Marne, ou plutôt du Nord de la Marne, que je t'enverrai mes vœux de nouvelle année.

Il y aurait trop de choses à dire et trop d'émotionnantes pensées si l'on voulait approfondir son sujet. Souhaitons seulement — et ce sera déjà un beau résultat — de nous trouver tous à la Noël prochaine avec tous nos membres et en bonne santé !

Ne faisons pas trop de rêves sur ce que l'avenir nous réservera ; que je retrouve ma bonne mère, mes frères, mes sœurs, mes chers petits neveux et nièces, et je rendrai à jamais grâce au bon Dieu de sa bonté !

L'avenir ? — et qu'est-ce que l'avenir si j'ai autour de moi ceux que j'aime et qui m'aiment ; si je sais les miens heureux ? De penser à tout cela, ma tranquillité ma gaîté redevient bruyante, vibrante et ma confiance dépassant les bornes de mon être s'épanouit sur ma grosse figure.

Allons ! les plus mauvais jours sont passés ; la vie a été secouée par ces premiers mois de guerre et de batailles auxquels nous n'étions pas habitués ni les uns ni les autres. On a été surpris. On vivait tranquillement, se faisant un monde d'une mouche sur le front ou d'une engelure au pied. On était douillet de cœur et de corps, et la guerre a changé cela en quelque temps. Maintenant, c'est tout ; on y est fait, on est habitué, exercé, entraîné à la dure, à la vie en plein champ, le ventre creux, ou à coucher entre les pattes de son cheval la nuit venue, sous un malheureux abri fait de quatre troncs d'arbres réunis par une ficelle et recouverts d'une toile de tente ; on est au vent, à la gelée ; on a la peau sèche, brunie, on est sale et cras-

seux. Mais on s'y est fait ; on est d'acier maintenant, on est content, on trouve tellement son sort préférable à ceux des malheureux fantassins passant des quinze ou vingt jours de suite dans les tranchées !!!!

Donc, ma bonne maman, et pour revenir au sujet de ma lettre ; mes bons, mes plus sincères vœux que j'aie jamais formés, s'en vont vers vous, loin, là-bas, au fond de la Bretagne³⁷ qui vous héberge ; mon cœur plus que jamais se tourne vers toi, vers tout mon passé qui est rempli de ta bonté et de ta douce image ; vers Nette que j'aime tant aussi, vers Madeleine, la forte Madeleine courageuse, énergique, et vers tous ces enfants, petits ou grands qui ont passé, tous plus ou moins, tant de jours avec moi !

Que de fois j'ai pensé à eux, à tous !! Que de soupirs se sont échappés, malgré que je sois devenu fort rude et grossier — c'est un peu forcé ! — de mon cœur en pensant à tous !...

Va ! les jours seront encore beaux et le soleil fera bien de briller haut dans l'horizon quand je vous reverrai !

Je vous embrasse plus tendrement que jamais.

Ton fils dévoué,

Robert.



Ce **24 décembre 1914**.

Mon bon petit Gérard³⁸,

J'ai reçu ta carte postale qui m'a prouvé que tu n'oubliais pas tes oncles, même quand ils sont loin, loin ! Je pense te faire plaisir, à mon tour, en t'envoyant, ainsi qu'à ton papa et à ta maman, mes vœux de bonne année, d'heureuse année même, puisqu'il faut espérer que cette triste guerre se terminera bientôt.

Quand tu seras encore plus grand que tu l'es, tu liras dans l'histoire, ou tu apprendras par la bouche d'un de tes oncles l'horrible chose qu'est la guerre, les souffrances qu'éprouvent les soldats, les ruines qu'elle fait sur son passage, les vilaines actions que les ennemis commettent en son nom et les douleurs profondes qu'elle crée aux mamans et aux parents de tous ceux qui ont vingt ans !

Pour le moment, tu dois être un enfant si sage et si obéissant qu'il est inutile de te rappeler de l'être, j'en suis sûr. Tu dois être bien portant aussi ; je te souhaite de te porter toujours aussi bien que moi, car, malgré la plus ou moins bonne nourriture, malgré la paille tant soit peu humide sur laquelle je couche chaque jour, je suis dans un excellent état. D'ailleurs, il ne fait pas encore froid ; il ne neige même pas, et c'est presque dommage ; c'est si beau la messe de minuit par la neige !

Triste Noël pour les Français ! — et triste surtout pour les pauvres fantassins qui sont dans les tranchées, sous les balles des ennemis, exposés à la pluie comme au vent et difficilement ravitaillés !

Mais comme c'est bon, mon cher petit Gérard, de sentir qu'on fait bien son devoir ; de savoir qu'on est là, au milieu des peines et des soucis, pour défendre le drapeau de sa patrie, l'honneur de la France qui est notre honneur à tous !

Tu verras plus tard, quand tu seras soldat à ton tour, comme on est heureux et fier quand on a rempli une mission qu'on vous a confiée, et qu'on revient dire à son chef : *Vous m'avez donné l'ordre d'aller à tel en-*

³⁷ La mère de Robert de Vienne est réfugiée à Brest avec sa fille Anne-Marie (Madame Adolphe Desenfant), dite Nette, et ses enfants.

³⁸ Gérard de Vienne, le fils aîné de Jacques, frère de Robert, a 7 ans en décembre 1914.

droit... faire ceci... « C'est fait ».

Je te quitte ; je te raconterai des histoires dans quelques mois, quand les vilains Allemands auront quitté le Pays. En attendant je t'embrasse et je te répète mes bons vœux.

Embrasse tes parents de ma part, ainsi que Jacqueline, et crois-moi ton oncle très affectueux.

Robert.



Ce **27 décembre 1914**, Dimanche.

Mon bien cher Jacques,

J'ai fait mes vœux pour vous tous dans une petite lettre à Gérard ; je les renouvelle encore aujourd'hui, jour de repos pour le régiment.

Cela ne fait pas de mal de rester tout un jour au calme, car le froid se fait sentir depuis quelques jours et on est mieux au coin du premier feu de bois venu qu'à cheval.

Nous sommes aujourd'hui dans un petit village, revenus où nous avons déjà passé ces temps-ci. Nous sommes actuellement en réserve et n'allons pas au feu. Nous sommes en attente, ce qui est quelquefois bien long parce que nous allons à quelques kilomètres en arrière des lignes — pied à terre dès huit heures du matin — retour à cinq heures et ainsi de suite.

En rentrant les chevaux dans les hangars, les hommes dans des granges, et moi je vais, après la soupe, retrouver ma cuisine abandonnée où mon ordonnance m'a installé un lit de paille des plus confortables. Je couche là avec deux de mes camarades, sous-lieutenants comme moi.

Lever à six heures et demie et départ à sept heures un quart. L'état des chevaux et hommes n'est pas mauvais. J'ai (sur trente-six hommes aujourd'hui) un malade. — Sur trente-six chevaux, cinq indisponibles — quelques angines et des coups de pied. Comme nous n'allons pas au feu, nous n'avons pas eu de blessés depuis un mois, depuis l'Yser.

On passe le temps, dans ces longues attentes de la journée, à manger, fumer, roupiller si on le peut, battre la semelle, passer des inspections, etc... etc... mais c'est long.

J'ai toussé un peu ces jours derniers ; un petit rhume qui n'a rien été du tout et qui a passé en quatre jours.

Tes nouvelles me font le plus grand plaisir et l'annonce de ton paquet ne m'a pas surpris, car j'ai été forcé de répondre trop tard à ta lettre.

J'ai froid aux doigts quoiqu'il y ait un bon feu dans la pièce. Mes idées sont un peu décousues, comme mon style, mais mon cœur te reste fermement attaché à toi et à Renée.

Mes bons baisers du premier de l'an pour vous et toujours... — A bientôt !

Ton frère,

Bob.

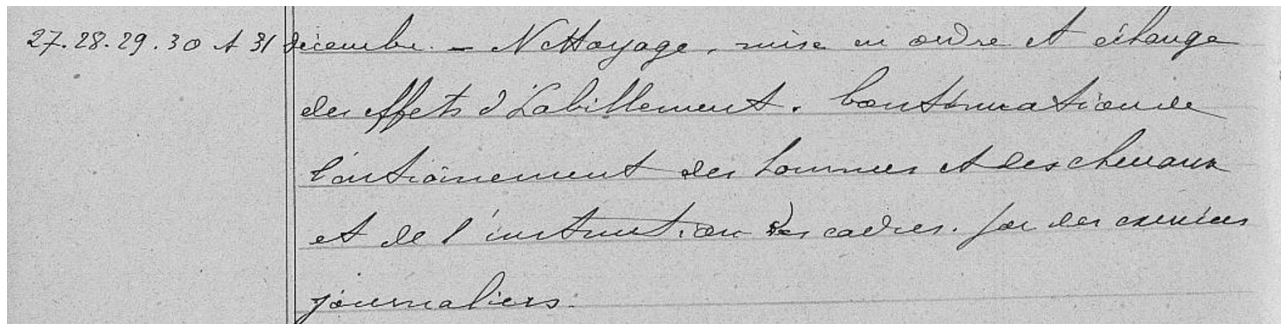
Ta lettre du 21 décembre m'est parvenue le 26 — c'est extraordinaire !



Ce 2 janvier 1915.

Ma bien chère maman,

J'aurais pu t'écrire hier, le premier jour de l'an, si je n'avais passé une partie de mon temps libre — nous en avons assez en ce moment — à fêter la nouvelle année avec mes camarades.



27.28.29.30 et 31 décembre. — Nettoyage, mise en ordre et rangement des effets d'habillement. Boutonnage soigné l'entretien des hommes et des chevaux et de l'instruction des cadres. Ici des causeries journalières.

JOURNAL DE MARCHÉ DU 6^e CHASSEUR. LE REGIMENT EST EN CANTONNEMENT, EN RESERVE, A VAUDEMANGE, ENTRE REIMS ET CHALONS-EN-CHAMPAGNE

Il y a eu champagne sur toute la ligne, poulets rôtis, etc...etc... On a sablé assez tard dans la nuit à la Victoire, à la bonne chance de chacun d'entre nous, à nos familles, et on en a profité largement pour déboucher bouteilles sur bouteilles.

Après l'inspection et les vœux du Colonel, j'ai moi-même réuni mes hommes et leur ai fait mes souhaits, auxquels ils ont répondu par les leurs.

Je ne te parle jamais ou bien rarement du service cela ne t'intéresserait guère, surtout qu'en somme le tout est formé de détails peu intéressants.

La première pensée de ma journée a été pour toi et pour les autres que j'aime, et je suis entré un instant dans une chapelle où j'ai prié Dieu de nous protéger, toi surtout, ma bonne maman, et de te donner la joie de revoir tous tes enfants sous peu de temps

Je n'ai rien reçu de vous depuis plusieurs jours, trois, je crois. Peut-être aurai-je aujourd'hui une lettre me disant qu'Ado³⁹ a fait parvenir de ses nouvelles à Nette ; je serais content de la savoir calme, résolue et courageuse dans sa confiance en l'avenir !

Nouvelles d'aujourd'hui ? ... pas grand-chose de neuf. L'état est excellent, les bruits de Victoire Russe⁴⁰ sont venus jusqu'à nous. Nos troupes marchent très bien et j'attends toujours sans aucun doute l'issue de cette guerre.

Je te quitte en t'embrassant de tout mon cœur et en embrassant tout le monde.

Mes bonnes amitiés à Pierre Dervaux⁴¹.

Ton fils dévoué,

Robert.

³⁹ Adolphe DESENFANT « Ado », le mari d'Anne-Marie « Nette », sœur de Robert de Vienne, est en captivité en Allemagne depuis la chute de Maubeuge en septembre 1914.

⁴⁰ En décembre 1914, l'armée russe gagne des batailles contre l'armée austro-hongroise en Galicie dans les Carpates, entre Lemberg (aujourd'hui Lviv, en Ukraine) et Cracovie.

⁴¹ Pierre DERVAUX (1871-1928), époux de Madeleine de Vienne est l'autre beau-frère de Robert.



Ce dimanche, 3 janvier 1915.

Mon cher James⁴²,

Rien à faire ces jours-ci en réserve pour combien de temps ?...

Il fait mauvais temps ; vent, pluie ; journées pas fatigantes ; travail du régiment de une heure à trois ; le reste du temps travaux de détails ; revues, soins, remises en état. Ensemble pas bien difficile, ni dangereux, comme tu le vois.

Le temps semble long tout de même, et nous aimerions mieux marcher de l'avant que d'attendre ici, dans un cantonnement misérable, dépourvu de tout, le moment de repartir.

J'ai régulièrement des nouvelles de chacun de vous. Comme nous sommes toujours avec nos convois en ce moment, nous attrapons le courrier, ce qui a été rare pendant longtemps au début de la campagne et même en Belgique⁴³.

Je n'ai jamais été souffrant réellement pendant ces cinq mois de la campagne ; une entorse, et une indisposition de trois jours dans les débuts au moment de la poursuite, quand nous n'avions à manger que le « singe », ou viande conservée de réserve, et alors qu'on ne dessellait pas les chevaux quelquefois de huit jours.

Au bout de quarante-huit heures de cette poursuite par la chaleur, la poussière, la fatigue (c'était en septembre) — on était abruti, esquiné les idées lourdes, la flemme de penser à rien d'autre qu'à dormir, et j'ai souvent supprimé — ayant très faim, — ce qu'on appelait le dîner — vers dix ou onze heures du soir — pour aller tomber sur un tas de foin ou de paille et m'y endormir, assommé ; — immédiatement on retirait les sabres aux chevaux qui pouvaient ainsi se coucher tout harnachés ; eux aussi étaient prêts à dormir et surtout à boire. — Mais quelle eau ! Mon Dieu ! de la boue noire, sale, ce qu'on trouvait péniblement sans se préoccuper de savoir si l'ennemi n'y avait jeté aucun poison.

Et cependant tout le monde était si heureux, si content de sentir Paris débloqué, de refouler les masses allemandes, que les misères que l'on éprouvait semblaient légères puisque c'était la délivrance du pays qui le voulait.

— D'ailleurs, vous autres qui avez dû fuir aussi devant l'envahissement, que de souffrances n'avez-vous pas eues à endurer ? — Quel voyage a dû être celui de Valenciennes à Brest pour maman ?...

J'ai reçu sa photo et celle de Nette ; cela m'a fait le plus grand plaisir.

Je te serre cordialement la main.

Bien à toi et à Renée.

Bob



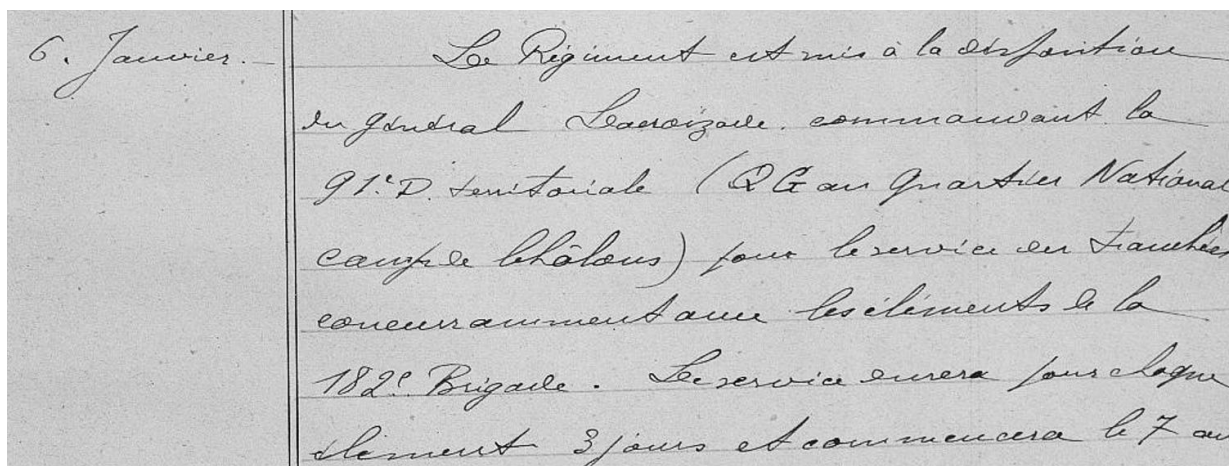
⁴² James est le surnom de Jacques de Vienne, le grand frère de Robert, qui éditera ses lettres quelques mois après sa mort au front.

⁴³ Le régiment de Robert a participé aux très durs combats en Belgique du 10 au 26 août 1914, lors de la « bataille des frontières du nord ».

Ce 6 janvier 1915.

Mon cher James,

Je ne vois pas grand-chose de neuf depuis ma dernière lettre, sinon que nous allons retourner aux tranchées — à pied — par équipes et pour trois jours.



DEBUT JANVIER 1915, LE 6^E CHASSEURS EST CANTONNE A VAUDEMANGE, ENTRE REIMS ET CHALONS EN CHAMPAGNE, LE LONG DU CANAL DE L'AISE A LA MARNE. IL VA COMBATTRE AUX TRANCHÉES, PAR ROULEMENT DE SECTION DE 200 HOMMES, POUR DES PERIODES DE 3 JOURS.

Je ne marche que dans huit jours ; j'ai encore de bonnes nuits à faire avant d'aller, comme, sur l'Yser, voir de près les Boches.

Je te donnerai, quand j'y aurai été, les détails de la manœuvre qui ne pourront manquer d'un certain intérêt vu qu'à certains points de nos lignes — celles qui nous sont affectées — nous sommes à cent et même à cinquante mètres des tranchées ennemies.

J'aurai l'œil, sois tranquille. D'ailleurs, nous ne sommes pas dans une partie qui « chauffe » énormément et quoique nous ayons tous maintenant des baïonnettes⁴⁴, je ne crois pas que nous ayons à nous en servir.

⁴⁴ Les Chasseurs à cheval sont partis en 1914 avec des sabres, des lances de longueur de 2,90 mètres et des carabines (c'est-à-dire à l'époque un fusil au canon raccourci), remplacées par des revolvers pour les officiers et les sous-officiers. Les lances ont rapidement été abandonnées dans des fossés au début de la guerre. À partir d'octobre 1914, les cavaliers ont été progressivement équipés de fusils à baïonnettes, comme les fantassins (la différence entre les deux est la présence d'une fixation pour la baïonnette). La baïonnette a été conçue pour des attaques au corps à corps mais, dans les tranchées, son efficacité a diminué au fil du conflit. Les combats se faisaient souvent à distance, rendant les charges à la baïonnette moins fréquentes et plus risquées en raison des mitrailleuses ennemies.

La baïonnette est devenue un symbole de l'horreur et de la cruauté des combats de la Grande Guerre, représentant à la fois la bravoure et la tragédie des soldats. Elle a joué un rôle significatif dans la guerre de 1914-1918, tant sur le plan militaire que symbolique, incarnant les défis et les réalités du combat de cette époque.



CHARGE A LA BAÏONNETTE 1914, TABLEAU D'EUGENE CHAPERON

J'ai de bonnes nouvelles, et cela me fait toujours le plus grand plaisir, de tout le monde au courrier de ce soir. Je suppose que Nette, — à part le nouvel ennui que peut lui procurer la coqueluche de Robert — a maintenant repris courage et calme ; elle n'a pas à s'inquiéter outre mesure de la situation d'Ado, qui n'est certainement pas plus malheureux en Allemagne que les Allemands prisonniers chez nous. On raconte des tas d'histoires qui sont pertinemment fausses sur les mauvais traitements qu'on fait subir aux Français ; sans que leur sort soit enviable — loin de là, et je plains assez ce brave Ado ! — il faut bien se dire qu'on reverra tous les prisonniers, beaucoup plus sûrement que ceux qui, bien portant aujourd'hui, peuvent attraper à chaque instant une balle dans le ventre.

Tu me parles d'un journal ! J'en avais un à peu près au jour le jour, avec les dates, faits, souvenirs, etc... Il a disparu, perdu avec un tas de choses il n'y a pas un mois. On perd énormément d'affaires, soit au cantonnement, soit en route à cheval — soit qu'une sacoche s'ouvre ; soit qu'au convoi votre caisse soit éventrée quand la voiture verse — enfin je ne sais pas si, à part ma bague et mon portefeuille, je rapporterai après la guerre quelque chose que j'avais en partant !

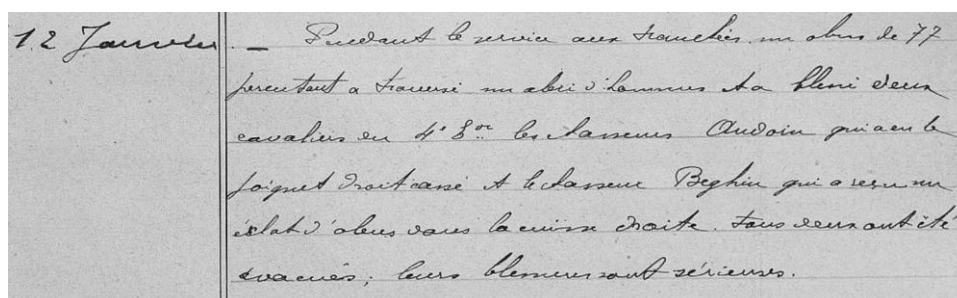
Mais rien n'est oublié ; et la vie que j'ai menée depuis cinq mois a été trop fortement forgée dans ma tête pour que j'en oublie quelque chose — même les détails.

Bien affectueusement à toi.

Ton frère.

Bob.

— Inutile de dire à maman que je vais aux tranchées.



JOURNAL DE MARCHÉ DU 6^e REGIMENT DE CHASSEURS. DEUX HOMMES BLESSÉS PAR UN OBUS ALLEMAND DANS UNE TRANCHEE.



Ce samedi, 16 janvier 1915.

Ma chère maman,

La lettre de Nette, du 12, me disant qu'elle avait de bonnes nouvelles d'Ado, m'a fait bien plaisir. J'ai jugé, par son style, que cela avait remonté tout à fait ma sœur. L'occupation qu'Ado a su se créer lui fera passer le temps, lui donnera— si léger qu'il soit — un peu d'ascendant moral sur ses compatriotes et le fera voir comme un bon esprit » et un « homme sûr » par ses gardiens. Bien vu de tout le monde, accommodant, raisonnant clairement, il doit être, parmi les prisonniers, dans les plus heureux — si le mot n'est pas trop fort.

Nous avons eu ici hier — Vendredi — matin une belle cérémonie.

Par une éclaircie, avec un peu de soleil même, le Colonel a décoré un de nos Commandants devant le front du régiment à pied.



REMISE DE DECORATION SUR LE FRONT. LICENCE CREATIVECOMMONS

Ce qu'il nous reste de trompettes a joué ; les hommes étaient brillants, quoique leurs effets soient usés, et les quelques civils qui restent dans le village sont venus nous voir défiler.

Au loin, le canon tonnait bien ; l'impression était superbe !

J'ai reçu aussi aujourd'hui de bonnes nouvelles de Paris de Jacques.

À Vaudemange où nous sommes, le courrier vient assez régulièrement comme tu peux t'en assurer.

Néanmoins, j'ai reçu, il y a deux jours, une lettre de toi du 20 novembre et hier une du 13 décembre ; elles étaient allées dans le Nord avant de m'atteindre.

Santé et moral toujours excellents ; cela devient banal de le dire, mais ça te fait plaisir de le lire, j'en suis sûr.

Pierre aussi m'a écrit ; je lui avais adressé mes bons vœux et il me répond une carte du 5 janvier me donnant de ses très bonnes nouvelles.

Je t'embrasse bien tendrement, ma bonne maman ; surtout ne m'envoie pas de paquet, d'abord parce que je n'ai besoin de rien, et ensuite parce qu'ils s'égarent facilement ou m'arrivent endommagés.

Mes plus affectueux baisers.

Ton fils dévoué,

Robert.

J'embrasse Madeleine et Nette et tous les enfants que je suis heureux de savoir bien portants.



Près du Camp de Chalons, ce 23 janvier 1915.

Mon cher James,

Je t'écris en hâte avant le départ du courrier. Je suis rentré cette nuit des tranchées où j'ai passé trois jours intéressants. Le temps n'a pas été mauvais, une journée de pluie et deux sèches. Je n'ai guère de détails à te donner ; autrement il faudrait reprendre la campagne au début. En somme, ces tranchées-ci sont meilleures que celles de l'Yser où nous n'étions pas à l'abri des intempéries.

Ici, au contraire, nous avons des « gourbis ». Il pleut bien un peu dedans, mais on est très bien protégé du froid : d'ailleurs, ils sont à deux mètres sous terre.

Je n'ai guère dormi ; à sept ou huit cents mètres des Boches en première ligne ce n'est pas le moment de se reposer et je suis resté sur le qui « vive » pendant les trois jours et trois nuits. En plus de cela, nous avons une « pointe » qui s'avance sur les lignes ennemies ; du poste avancé qui se trouve à l'extrémité de cette sorte de flèche nos sentinelles sont, de jour, à environ cent mètres et de nuit (car la nuit elles s'avancent davantage) à un peu près soixante mètres.

Il ne faut ni faire de bruit, ni montrer sa tête, car on est immédiatement puni sévèrement ! — Zim ! — une balle ; et il est inutile de le recommander aux hommes ; si personne n'a le trac, personne ne tient à se faire tuer bêtement dans les tranchées. Attendons l'attaque !

Canonnades intermittentes ; des obus arrosent constamment les tranchées des deux parties. Un 77 allemand est venu tomber à quatre mètres de moi ; j'ai été couvert de poussière de terre ; pas un éclat ne m'a touché ; un de mes hommes a été blessé à la rotule ; je ne sais pas encore ce que cela sera ; on l'a emmené immédiatement au poste de secours à travers les boyaux.

Bien à toi.

Bob.

Nous faisons tranchées pour cinq jours de relève à partir d'hier.



Ce mardi, 26 janvier 1915.

Ma chère Nette,

Je suis resté debout une partie de la nuit pour soigner un de mes chevaux qui avait de fortes coliques. L'intervention du vétérinaire a pu le sauver ; je l'avais cru mort, mais à l'heure actuelle je suis peut-être plus fatigué que lui ! Notre vie journalière est assez banale ; ce qui l'est moins, c'est le nombre de pipes que l'on arrive à fumer. La mienne est souvent à mon bec à cinq heures du matin et elle l'est encore parfois à cinq heures du soir. Dans les tranchées, c'est bien pis, si on a une ronde à minuit, deux heures — n'importe — allez ; pipe, et en route dans la nuit sombre, à travers les boyaux vers les sentinelles.

Ma vie est très enviable ; combien de malheureux n'ont pas le quart de satisfaction que j'ai ici ? et pourtant, sincèrement, il y a assez à faire et du pénible. Même quand on « relève » ; les hommes, eux, ont beaucoup d'ouvrage. Leur nourriture heureusement est bonne ; ils ont du vin, du café, de l'alcool à volonté ou presque.

Je suis content que vous ayez reçu de bonnes nouvelles de Pierre ; j'en attends de lui.

Il m'a écrit une lettre l'autre jour où, pour un brave vieux de son âge⁴⁵, il fait preuve de beaucoup de courage et d'endurance. C'est là qu'est le mot, le secret, de la Victoire Nationale et ... particulière : aux confiants, aux énergiques, aux endurants, à ceux qui ne se laissent pas aller à de vagues rêveries, au désespoir, aux apitoiements, à ceux-là le grand jour, où l'on aura le Pays libre, et où l'on retrouvera tous les siens — morts ou vivants — tous vivants dans l'histoire de la famille, chacun ayant fait son devoir ! — à ceux-là le jour bienfaisant du repos ne paraît pas trop éloigné ; ils l'attendent, ils le souhaitent, mais l'œil vif et l'arme au pied.

Voilà une longue phrase, d'un seul coup de plume ; elle intéresse tout le monde, car tout le monde a un devoir, la femme comme le soldat, la mère⁴⁶ comme l'enfant, et ce n'est pas toujours celui qui affronte bénévolement et sans peur le danger qui est le moins sensible aux souffrances de la famille.

Mais on est en guerre ; on se bat contre les ennemis ; il faut se battre d'abord contre soi-même, qui que l'on soit, pour conserver toute sa force, toute sa persévérance.

Je t'embrasse sur cette diatribe, et suis ton frère affectueux et dévoué,

Robert.



⁴⁵ Pierre, le frère aîné de Robert, est né le 18 avril 1873. Il a été mobilisé à 41 ans comme brigadier (équivalent de caporal), militaire du rang.

⁴⁶ Robert ne peut s'empêcher de prêcher la morale à sa sœur Elizabeth (Nette), femme et mère. Son mari « Ado » est prisonnier en Allemagne et elle élève ses deux enfants nés avant-guerre : Max et Robert, nés en 1913 et 1914.



DANS LA BOUE DES TRANCHEES

Ce jeudi soir, 28 janvier 1915.

Mon cher James,

Voilà les froids ; il gèle fort depuis deux jours, cela a un avantage, c'est qu'on salit moins ses effets que dans la boue ; mais dans les tranchées, il ne doit pas faire bon ! (Autre avantage ; cela tue peut-être les poux dont certains sont assez fournis), détail peu ragoûtant, mais détail tout de même. On a beau se couvrir, dans la tranchée on y a toujours froid ; sais-tu ce que je mets sur moi en ce moment pour y aller ; en commençant par le bas ;

Une paire chaussettes fil.

Une paire papier. Une paire laine... etc... etc...



Un « poilu » qui a endossé tous ses cadeaux de Noël.

CARICATURE PARUE DANS LE JOURNAL ANGLAIS « PUNCH », REPRODUITE DANS LE QUOTIDIEN *L'EXCELSIOR* DU 24 JANVIER 1915. SOURCE GALICA.BNF.FR / BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

Et j'ai à peu près huit kilomètres à faire, comme cela, à cheval et six à pied ! — il faut bien pourtant partir extrêmement couvert à cause de l'humidité des tranchées quand il vient à pleuvoir ; et une fois là, on est complètement isolé du reste du monde. On en sort et n'y rentre que la nuit et... sans clair de lune, encore, car les batteries ennemies ne ménagent pas leurs cartouches quand elles aperçoivent quelque chose, surtout la nuit ; car elles craignent les rassemblements de forces et les attaques.

J'ai eu ce soir la visite de ce bon Jojo⁴⁷ qui est venu me voir en auto ; j'ai été bien content de passer quelques moments avec lui. — Il m'a donné de bonnes nouvelles d'André⁴⁸.

Joseph et Louis⁴⁹ sont à Châlons-sur-Marne aussi dans les autos. L'Abbé⁵⁰ est dans le P.L.M. Train ne 19 bis, Service infirmier, 1^e section — Noisy-le-Sec — Secteur 29.



UN ZEPPELIN

On est très confiant et très tranquille sur l'issue de la guerre, dans ma sphère ; on ne croit pas beaucoup aux succès des raids de Zeppelins qui arriveront à être signalés à temps en franchissant, même de nuit, les lignes.

On a enregistré le succès naval anglais et dans le Nord une victorieuse contre-attaque des mêmes. Attendons que la Roumanie se mette de la partie entraînant à sa suite l'Italie.

Il y aurait des photos curieuses et intéressantes à prendre ; dommage que Bécourt ne puisse prêter un de ses appareils !

Bien amicalement et fraternellement à toi,

Bob.



Ce mercredi, 27 janvier 1915,

Ma chère maman,

Je me faisais couper les cheveux — bien ras — dans une étable — quand ta bonne lettre du 25 m'est parvenue.

Elle m'a fait le plus grand plaisir car elle me donnait de bonnes nouvelles d'Ado — nouvelles qui auront dû contenter Nette, et la rassurer.

Pierre m'a aussi écrit et on s'est battu terriblement à Soissons, mais les Boches ont plus souffert que nous, comme toujours. C'est fantastique ce qu'ils ont de pertes ; sur l'Yser, en novembre, on a vu des régiments

⁴⁷ Jojo (Joseph Thellier de Poncheville) né en 1885 comme Robert de Vienne ; ils sont cousins germains par leurs mères Mathilde (1842-1908) et Marguerite Lefebvre (1851- ?)

⁴⁸ André Thellier de Poncheville (1881-1937), frère de Joseph.

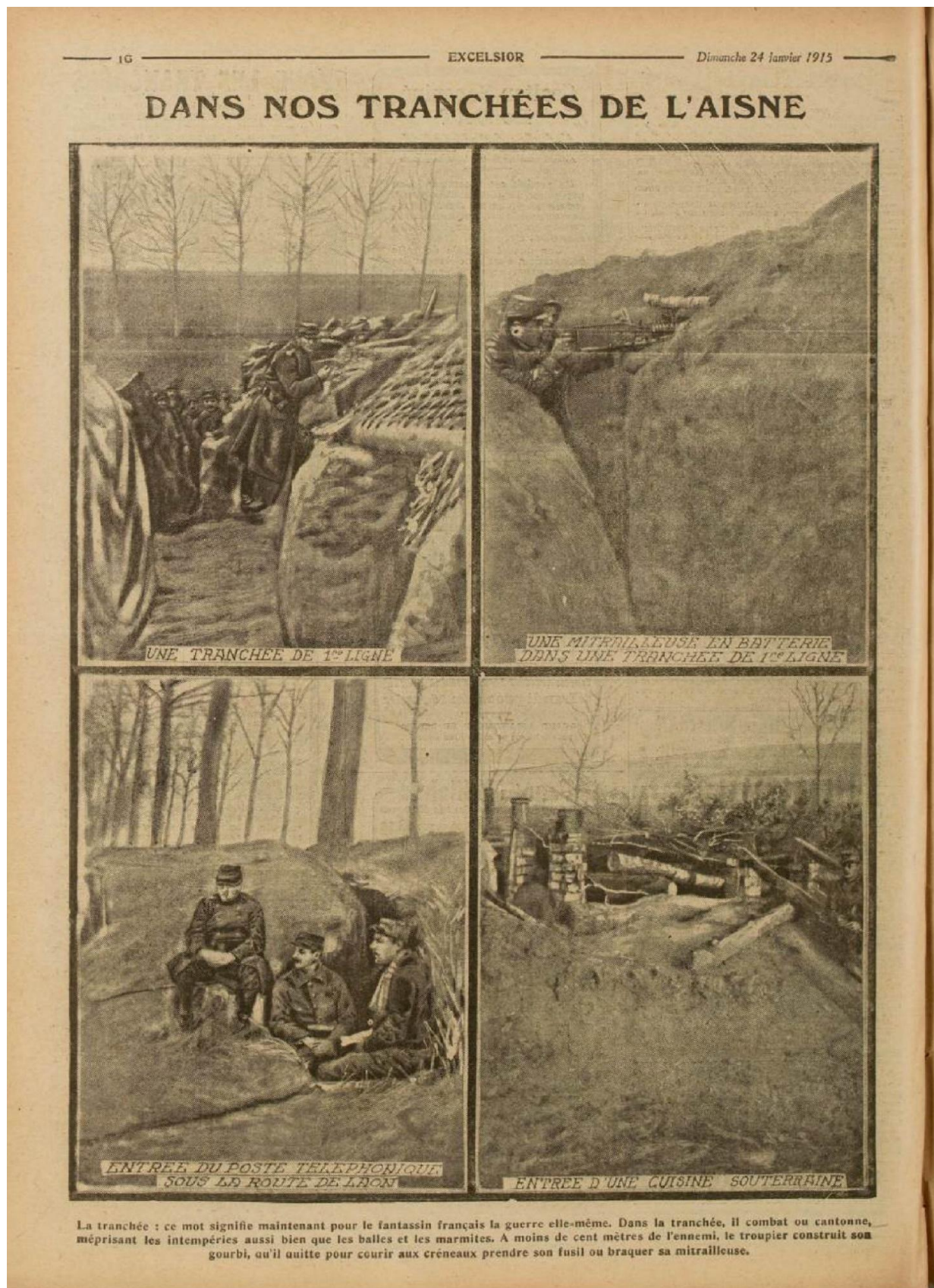
⁴⁹ Louis Thellier de Poncheville (1883-1966), frère de Joseph.

⁵⁰ Charles Thellier de Poncheville (1875-1958), prêtre, aumônier militaire durant la guerre, prédicateur, écrivain, frère de Joseph.

entiers arrivant en ligne par quatre, décimés complètement par nos 75 ; au fur et à mesure qu'une unité (un régiment) disparaissait, un autre se présentait derrière et subissait le même sort.

Je n'ai jamais (et je n'y arriverais d'ailleurs pas) écrit ce que j'ai vu ; à quoi bon ? D'abord il vaut mieux garder le silence à ces points de vue-là, c'est interdit ; et ensuite par les journaux vous pouvez savoir exactement ce qui se passe, la vie qu'on mène, les détails enfin de la vie du soldat sur le front.

Excelsior, que nous avons de temps en temps, donne des photos des tranchées qui sont des plus exactes.



La vie n'y est pas pénible⁵¹ et pas monotone ; on a toujours quelque chose à faire, une ronde, une patrouille, etc...; je la trouve même très intéressante ; on y reçoit régulièrement ses ravitaillements (la nuit, naturellement, tout se fait la nuit ; travaux, pose de fils de fer, grillages, creusement des tranchées, arrangement des « gourbis », ravitaillements, etc...). On y souffre du froid et de la pluie. On y est d'ailleurs parfaitement tranquille et depuis bientôt un mois que le régiment y envoie en permanence deux cents hommes, nous n'avons eu que quatre blessés et presque pas. Nous allons là nous autres en riant, comme distraction — et quand on rentre — après cinq jours — pour se reposer (on y dort peu à huit cents mètres des Boches ; nos « écoutes » à cent mètres), on rit de se voir si sale, boueux, crasseux, la moustache (car j'en ai maintenant un bon bout !) tombant dans la bouche ! — On part à trois heures de l'après-midi pour arriver aux tranchées à huit heures du soir — et on part vers six heures du soir pour rentrer ici à dix heures et demie — onze heures — voyages dans la nuit, comme toujours ; nous devenons des « taupes » à marcher toujours de nuit dans les boyaux.

On m'appelle à la soupe. Je te quitte et t'embrasse — en te remerciant au nom de mes camarades pour les reliques-porte-bonheur que tu m'as envoyées. J'avais encore la mienne. Ils me chargent de te remercier ; c'est fait.

Doux baisers de ton fils affectueux,

Robert.

P.S. — La coupe des cheveux se fait avec des ciseaux de pansage. C'est une opération délicate ; dans l'escadron, c'est un dessinateur qui nous « soigne la tête ». C'est plus ou moins réussi !

La gelée revient depuis ces deux derniers jours.

A tous ; Bons baisers de ...

Bob.



Ce dimanche, 31 janvier 1915,

Ma chère maman.

Je t'écris sans doute pour la dernière fois à Brest. Tu vas sans doute m'apprendre, dans une prochaine lettre, ton départ pour Paris en compagnie de Nette.

Madeleine et les enfants regretteront votre départ ; tout le monde t'aime tant que, au milieu de ces événements tragiques, cette séparation sera un petit « drame » !

Tu auras été contente d'avoir trouvé à Brest un asile sûr et un repos que les circonstances dans lesquelles tu as dû quitter Valenciennes nécessitaient.

Tu ne m'as jamais dit — ou bien je n'ai pas reçu la lettre — comment tu étais partie de la maison ni dans quelles conditions tu avais voyagé. Ce que je sais, c'est que tu as dû fuir en voiture — la carriole d'un boulanger, je crois — et que tu es passée, avec bien des difficultés, par Amiens et Rouen. Mais comment !

⁵¹ Quand il écrit à sa mère, Robert cherche toujours à la rassurer.

après quel mal et quelle fatigue ! — Maintenant que la vie commence à reprendre une façon apparemment normale, cela m'intéresse au plus haut point.

Aujourd'hui, nous avons une bonne couche de neige ; le ciel est encore lourd ; il pourrait en tomber de nouveau. Jusqu'ici cela ne nous dérange pas ; au contraire, cela donne du ton au village ; les routes sont jolies et pour aller à l'église, le chemin, qui n'est pas long, m'a paru délicieux.

Nous avons eu une messe, un sermon et des vêpres par l'aumônier du Corps d'Armée, qui est un fort brave homme et dont la bonne parole fait beaucoup de bien dans les régiments.

Nous avons après-demain une messe pour un de nos camarades qui a été tué accidentellement ces temps-ci. Toutes ces cérémonies sont imposantes et pleines de poésie par la grandeur des événements et la simplicité des cadres où elles ont lieu. Un pauvre prêtre dit une messe, chante, sermonne, dit les prières, le De Profundis, quête, fait signe d'avancer, de parler moins haut, tout cela en remplissant le service sacré — un cavalier lui sert la messe, un autre tient l'harmonium ; on est plus ou moins peigné, figures dures, sentant le tabac et l'alcool, yeux battus par les veilles des tranchées, et dans son catafalque, ou plutôt reposant sur deux planches, un soldat au milieu de l'église dort déjà du grand sommeil !

Je t'assure, c'est beau, et moi je trouve des sensations sublimes et rares presque chaque jour.

L'autre jour, par ce temps froid et sombre, j'entendais un chant lointain venir du bout d'une grange ; m'étant arrêté instinctivement, j'entendis un homme qui, d'une voix fort bien timbrée, chantait la romance de Mignon ; « *C'est là que je voudrais vivre ! Aimer ! et mourir !* » — etc., — avec un accent convaincu... pour se réchauffer un peu, je crois. Le pauvre bougre, qui n'a pas eu de lit depuis le 2 août, endormait son malheur dans un rêve.

Je te quitte ; je vais bien — tout à fait bien, et t'embrasse tendrement.

Ton fils,

Robert.



Ce samedi, 27 février 1915.

Ma bien chère maman,

Je réponds à ta bonne lettre ; tu as déjà dû avoir par Jacques de mes nouvelles de cette semaine, et tu sais maintenant que la petite « crise » que j'ai eue est tout à fait passée. Ma confiance et ma fermeté un moment hésitantes, sont revenues, plus grandes que jamais par les bonnes et affectueuses lettres que j'ai reçues de vous tous.

Je t'écris de ma chambre à coucher qui est en temps normal une cuisine ou arrière-cuisine à ton choix ; dans un coin, une paillasse énorme où repose un de mes amis qui, rentré des tranchées avant-hier, en profite pour dormir dès qu'il a une heure à perdre ; dans le milieu de la pièce — un peu au courant d'air — (il y a quatre portes et deux fenêtres), une autre bien gonflée de paille aussi ; c'est la mienne. Je couche là-dessus depuis deux mois et j'y dors tout à fait bien ; généralement de huit heures ou huit heures et demie à six ou sept heures du lendemain.

Chaque matin, mon ordonnance m'apporte un seau d'eau tiède et je fais les ablutions nécessaires sans crainte d'abîmer le carrelage. Froid, diras-tu, cet intérieur ?... Pas trop, il y a une cuisinière ancienne qu'on

allume régulièrement tous les soirs, mais qui ne marche pas aussi régulièrement... elle est capricieuse et ne tire qu'avec le vent du Nord.

Justement, il fait frais ces jours-ci — une petite gelée tous les matins beau temps, d'ailleurs, soleil, sécheresse ; on ne se crotte pas et on respire facilement.

Les nuits sont éclairées par la lune ; j'en profiterai pour aller aux tranchées après-demain. La route est moins monotone quand il fait clair de lune ; c'est, dans notre service, ce qu'il y a de plus ennuyeux ; l'aller et le retour des tranchées ; il faut à peu près quatre heures pour l'un et autant pour l'autre, en pleine nuit, en silence, et dans la boue, généralement.

Mais fait-on encore attention à cela quand on a passé l'hiver et quand on sent le printemps proche, que le courrier vous apporte de bonnes lettres de ceux qu'on aime, et avec qui on ne cesse de vivre, par la pensée ?...

J'ai sur moi ton portrait, celui de Nette, de Max et de Robert ; je voudrais aussi t'envoyer le mien, mais à Châlons, l'autre jour, je ne suis arrivé qu'à quatre heures et j'en repartais à neuf heures. L'autre fois à Épernay, je n'avais pas pensé à me faire prendre. Je ne manquerai pas la première occasion qui s'offrira à moi.

Je t'embrasse, ma bonne maman. Il me semble, avec les beaux jours qui viennent, qui augmentent, que je me rapproche de toi et que bientôt je t'embrasserai réellement.

Bons baisers à tous.

Ton fils dévoué,

Robert.



Ce lundi, 1er mars 1915.

Mon cher Jacques,

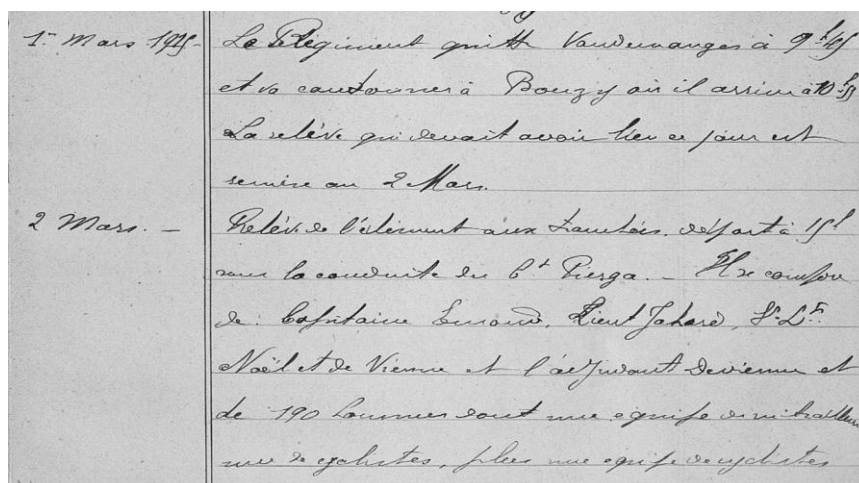
Je ne pensais pas t'écrire aujourd'hui, vu que je devais m'en aller aux tranchées, mais les hasards de la guerre changent souvent vos projets.

Nous dormions tranquillement cette nuit quand vint, tout à coup, l'ordre de partir.

Réveil pénible ; formation, départ dans l'obscurité, après un séjour de soixante-dix jours — dans le même cantonnement. Branle-bas phénoménal pour quiconque n'a pas l'habitude de ces départs intempestifs.

Il faisait avec cela de ces temps de mars ; giboulées, neige, pluie, vent extrêmement violent, on n'y voyait pas à quatre pas. Chevaux de mains en quantité, vu que la moitié du régiment est en première ligne.

Ce sont des choses impossibles à décrire.



Enfin, tout cela pour venir cantonner à huit kilomètres plus loin et parce que le village où nous étions va maintenant, doit déjà même, servir de parc de ravitaillement à bestiaux en raison de l'avance sensible de nos troupes.

Tu auras vu dans les journaux qui donnent les comptes rendus officiels, qu'au nord du Camp de Châlons on avait fait du très bon ouvrage ces temps-ci. Le Régiment n'a pas positivement pris part aux exploits des corps d'armée, mais il a tenu brillamment sa place en empêchant les Boches d'étendre leurs contre-attaques. Nous n'avons eu qu'un homme blessé malgré un bombardement ininterrompu de nos lignes.

La relève n'a pu avoir lieu aujourd'hui — elle se fait demain et il est probable que je partirai avant ma lettre. Nous allons, à cause de l'éloignement, rester à partir de maintenant six ou huit jours là-bas. Ça n'est pas encore fixé. L'étape à faire pour y aller s'allonge de huit kilomètres, ce qui fait à peu près vingt-cinq kilomètres pour aller et vingt-cinq pour revenir, plus un stationnement de cinq heures à peu près, en plein champ, en plein vent et pluie pour les chevaux et les hommes qui les tiennent ; cela va être dur, et les pauvres chevaux n'y engraisseront pas.

Nous conservons le même secteur, mais je crois que c'est pour peu de temps et que, sous peu, nous marcherons en avant. Tout dénote dans notre région et même dans notre entourage une activité fébrile ; des masses de troupes très importantes sont ici et elles ne sont pas venues pour y rien faire.

Tout cela m'a privé de vos nouvelles depuis vendredi.

Bonsoir, il est tard, il fait un temps de gueux et je suis fatigué.

Je vous embrasse tous et suis avec vous de tout cœur.

Ton frère,

Bob.



Ce jeudi, 4 mars 1915.

— 11 h 1/2 du soir, en face de M ... dans la tranchée.

Mon cher Jacques,

Un de mes amis resté au cantonnement m'envoie un mot pour me dire qu'il y a un mandat pour moi c'est le tien, je t'en remercie et t'en avise tout de suite.

Je t'écris dans mon gourbi à trois mètres sous terre à l'abri des obus. Mes hommes sont à leur place aux avant-postes — à cinquante mètres à peu près d'ici — et je viens de terminer une patrouille suivie d'une ronde.

Les rondes sont assez vite faites ; il faut compter une heure pour qu'elles soient exécutées consciencieusement ; il s'agit de s'assurer que chacun est à son poste, que tout le monde de garde veille et qu'on épie le moindre bruit, la plus petite ombre ennemie qui est en avant du secteur.

La patrouille est plus impressionnante au début ; on part avec un, deux, quatre, six hommes, quelquefois plus et on va chercher à surprendre une patrouille ou une sentinelle ennemie.

Hier nous avons des ordres pour faire en sorte de ramener un prisonnier. Il faisait clair de lune, mais heureusement un peu voilé par des nuages. C'est moi qui devais y aller. J'ai pris trois hommes, un maréchal des logis, et nous partons, eux la carabine chargée baïonnette au canon, la bretelle autour du cou (pour pouvoir ramper) et moi le revolver dans « le corsage », c'est-à-dire enfoncé dans ma tunique et à portée immédiate de ma main.

Nous sommes sortis de nos tranchées à dix heures un quart. À cent cinquante mètres de là, il a fallu commencer à ramper ; la lune devenait trop brillante ; alors nous avons été comme cela sur le ventre pendant à peu près trois quarts d'heure, faisant environ quatre cents mètres ; on arrête pour écouter et voir, à peu près tous les sept ou huit mètres, nous étions environ à quatre cents mètres des tranchées ennemies, mais à peine à cinquante mètres de ses sentinelles avancées dans un abri « d'abatis » d'arbres. Nous avons entendu distinctement parler les sentinelles boches entre elles, moucher, tousser, et c'est celle-là, justement, postée au coin du petit bois, que j'aurais voulu choper ; j'avais préparé mon coup avant le départ. Malheureusement, vers minuit un quart, la lune se découvrit complètement ; il faisait clair comme en plein jour ; je voyais l'heure, j'aurais pu lire une lettre à bout de bras, on y voyait à un kilomètre ; un de ces clairs de lune magnifiques, mais pas bons pour ces sortes d'entreprises. Ne pouvant avancer davantage sans être immédiatement canardé, j'ai attendu dans l'espoir qu'une patrouille ennemie viendrait à passer de mon côté. Je n'ai pas eu cette chance et comme nous commencions, mes hommes et moi, à avoir des crampes dans le dos, aux genoux et froid au ventre sur la terre gelée, nous sommes rentrés, toujours à plat ventre, sur le coup d'une heure.

On a beau avoir le cœur solide, avoir passé des heures et des journées sous les boulets, on ne peut — ou du moins pour ma part — réprimer dans les premiers moments un mouvement d'hésitation et on sent son cœur battre plus vivement dans sa poitrine !

La chose n'ayant pas réussi, on a tenté de nouveau, ce soir, la même embuscade. On a commencé plus tôt ; c'était le tour d'un de mes camarades à marcher ; jusqu'ici les différentes patrouilles qui, elles, ont commencé à six heures un quart, à la tombée du jour, n'ont rien ramené. Réussira-t-on ?

Quand on s'en va comme cela, on n'a absolument que ses armes, on laisse ses affaires de poche ici pour ne pas faire de bruit ; pas un souffle, pas un geste inutile, c'est le silence extrême. Quelquefois, on s'arrête un quart d'heure en arrêt sur quelque chose qu'on voit à droite, à gauche ou en avant ; enfin, voyant que ça ne bouge pas et qu'on n'entend rien, on s'approche et c'est... un cadavre qui est là. Il y en a des tas par ici et pas plus tard que tout à l'heure, en faisant ma ronde en avant des avant-postes, j'ai buté sur un tertre que je n'avais pas pu voir dans la nuit ; c'était une pelletée de terre sur un Français. Beaucoup n'ont rien du tout.



© MUSEE DE L'ARMEE

Enfin, pour en revenir à ce soir, nous avons fait une blague aux Boches en allant accrocher à un poteau « Chasse gardée », qui est à mi-distance entre eux et nous, d'un côté un pain et de l'autre des journaux. Dans une lettre en allemand, on les invite à venir nous voir, leur disant qu'ils seraient bien reçus. Ils ne sont d'ailleurs pas très vindicatifs ; ils tirent quelques balles de temps en temps, mais n'ont encore fait aucun mal depuis le début de la relève.

Ce qu'il y a de tout à fait beau, c'est le tir du 75 sur leurs tranchées qui volent en éclats sous nos obus à la mélinite.

Tu penses que nous sommes aux premières loges pour voir ce spectacle qui est vraiment de toute beauté ! La nuit, on entend l'obus passer en sifflant au-dessus de sa tête et tout de suite un éclair dans l'air, un déchirement sec et infernal, une fumée épaisse et sombre et des bouts de bois, des poteaux, piquets qui s'envolent à cent mètres, sans compter la terre qui jaillit dans un immense rayon et les éclats d'obus qui déchirent l'air d'un ronronnement sinistre et bizarre (naturellement, la nuit on ne voit que l'éclair).

Voilà des impressions de tranchées ; il y en a beaucoup d'autres. Les gourbis des hommes — qui sont visités par les poux en assez belle quantité — et les nôtres, sont curieux à voir. En tout j'ai bien passé près de deux mois sous terre, en comptant l'Yser où nous avons fait aussi les fantassins ; je n'ai jamais eu un aussi bon gourbi qu'ici ; d'ailleurs, pour six jours, cela vaut la peine. Un lit fait d'un morceau de grillage sur lequel il y a de la paille, un feu dans le mur où on brûle du charbon de bois amené à dos d'homme de quatre kilomètres (tout est amené à dos d'homme et de nuit). Dans la journée, si on regarde aux quatre points cardinaux en passant sa tête au-dessus d'un talus, on ne voit pas une âme et cela jamais, mais par contre immédiatement on entend une balle siffler ; on a été vu et un excellent tireur (ils en ont beaucoup de très bons) vous a décoché sa flèche ; seulement à sept cents ou huit cents mètres on n'atteint pas son but comme au tir aux pigeons. Une table en bois, un petit banc, c'est tout, mais c'est confortable tout de même. La nuit on ne dort pas beaucoup ; deux rondes, un rapport à fournir à trois heures, les corvées qui viennent annoncer leur départ ou leur retour, voir si les ordres sont bien exécutés ; il ne faut pas, enfin, compter dormir plus de quatre heures par bribes ; on se rattrape de jour. Ainsi, dans une heure, j'aurai encore une ronde à faire, ça m'amènera à trois heures (il est déjà à peu près minuit et demi) — la corvée de café, rapport, des bois de boiserie à aller chercher, etc... En somme (coup de 75 passe au-dessus du gourbi pour aller détruire les boches) trois coups, un autre encore — toutes (encore un) les nuits ils font comme cela un tir ou deux (encore). En somme, c'est surtout la nuit, à cause des surprises, qu'il faut se méfier ; de jour, c'est moins à craindre. J'ai profité de ce que je t'écrivais pour retirer mes bottines que j'avais aux pieds depuis avant-hier matin. Cela repose et puis il y a toujours de la terre qui rentre dans les

chaussettes. Ça n'est rien de coucher habillé, mais c'est pénible de ne pas se déchausser et c'est impossible, il faut toujours être sur le qui-vive en cas d'attaque.

On ne circule que dans des « boyaux » d'un mètre cinquante de profondeur ou plus, même, et de soixante centimètres de largeur ; ils tournent, zigzaguent et on s'y perd facilement quand on arrive les premières fois.

Nous avons eu un accident avant-hier ; en débouchant (pour en prendre l'aluminium pour s'en faire des bagues) une fusée allemande, deux hommes ont été tués ; ils ont reçu la décharge l'un en pleine poitrine, l'autre dans l'œil et le cerveau.

J'arrête, j'en ai déjà raconté beaucoup et il n'y a plus d'encre dans mon porte-plume.

Je te serre affectueusement la main. Embrasse maman et Nette pour moi ; je n'ai pas eu de nouvelles de vous depuis huit jours.

Affectueusement,

Ton frère,

Bob.

Vendredi matin. Nous sommes ici jusqu'à lundi soir. On n'a pas eu la chance de « ramasser » un boche, ça viendra peut-être.

Amitiés et affections là-bas.

En rentrant, je demanderai à aller à Épernay le dimanche 14 ; si j'ai l'autorisation je t'écirai et pense pouvoir te télégraphier même. J'arriverai à Épernay le samedi 13 au soir vers six heures jusqu'au lendemain à la même heure.



6 mars 1915. — Samedi après-midi,

des tranchées devant M.

Ma chère maman,

Le secteur que j'ai sous ma responsabilité n'est pas grand — cent cinquante mètres environ — mais enfin c'est moi qui le commande et j'en ai la garde pour six jours. En voilà déjà à peu près quatre de passés sans alerte et il est fort probable que cela se terminera de même.

J'ai donc ma troupe à mon côté, dans les tranchées, et avec elle je tiens un minuscule morceau de la frontière française actuelle, frontière qui ne peut tarder à être reportée en avant.

— Commencée hier samedi, j'ai repris ce matin ma lettre — interrompue hier par un ordre du capitaine qui me demandait à son gourbi avec mes sous-officiers ; il s'agissait de prendre des dispositions en vue d'une attaque française tout à fait à notre droite. Le régiment qui nous touche à droite est contigu à mon escadron, car je suis à l'extrémité du secteur de notre régiment — et il fallait prévoir les cas possibles

d'attaques ou de contre-attaques de notre part. Cela n'a, d'ailleurs, rien changé pour nous, vu que l'attaque du régiment à notre côté consistait simplement à enlever un poste avancé des Boches.

J'en ignore encore le résultat.

Nous assistons en ce moment à un bombardement énorme des tranchées allemandes par notre artillerie ; c'est merveilleux et terrible à la fois. Nos obus arrivent avec une précision mathématique et leur effet est formidable ! Justement le soleil — après s'être caché deux jours et avoir fait place à la pluie — se montre un peu. On en est bien aise ; on a déjà suffisamment d'humidité et de fraîcheur et un rayon chaud fait bien plaisir.

Avant-hier j'ai refait — c'était la troisième — une patrouille ; mais malgré que j'avais pris douze hommes avec moi et que nous soyons restés deux heures en embuscade, nous sommes revenus bredouilles. Notre départ de retour a été un moment inquiétant. Au moment où je commandais (par le geste naturellement) au premier de mes hommes de se lever pour que nous rentrions (la nuit était bien noire, on n'était pas obligé de ramper), une fusée boche est lancée juste dans notre direction et se met à éclairer la plaine comme en plein jour ! — En moins d'une demi-seconde tout le monde était allongé par terre, chacun retenait son souffle et ne bougeait pas plus qu'un mort, je t'assure. Les fusées durent de trente à cinquante secondes — temps tout à fait suffisant pour qu'on vous repère et qu'on vous canarde. Mais il n'en a rien été et quoique nous ne fussions pas à plus de deux cents mètres des Allemands, ils n'ont pas tiré ! Et pourtant je m'attendais à être joliment arrosé !

J'ai dû passer la soirée d'avant-hier et la journée d'hier sans chaussettes dans mes bottines, les miennes tenant trop de place : mes pieds étaient gonflés par la marche ou la fatigue, je suppose, et mes énormes chaussettes me gênaient ; j'ai été pieds nus dans mes bottines vingt-quatre heures, c'est la première fois de ma vie ; cela n'est pas désagréable, mais froid. Hier soir mon ordonnance⁵² m'a donné ses chaussettes qu'il avait lavées le matin et le pauvre bougre, sans rien m'en dire, s'était dévoué pour moi. Il a pu mettre les miennes, ses bottines étant trop grandes pour lui, et tout s'est arrangé pour le mieux, comme tu le vois.

Tu t'imagines dans quel état de propreté on est quand on est depuis cinq jours dans un trou — ou gourbi — de deux mètres ou un mètre cinquante — avec une bougie, une table boiteuse et une botte de paille sur du grillage ! J'ai une barbe assez longue, de la terre noire sous chaque ongle et la figure grasse et terreuse, j'entends noire, car j'ai tout de même excellente mine. Les mains, que je lave le matin, laissent un bracelet de crasse à mes poignets ; mes vêtements sont infects, déchirés en certains endroits par les ronces des fils de fer, et pleins de terre partout. Mes hommes sont couverts de poux, maintenant. Moi je n'en ai pas.

Si cela t'intéresse, nous allons deux fois par jour, à onze heures et demie et à six heures et demie au gourbi du Capitaine où nous prenons nos repas et recevons les ordres. Le reste du temps se passe dans le secteur : rondes, inspections, travaux d'approche, sentinelles ; on dort peu la nuit, on se repose le jour, nettoyage des fusils et des cartouches (il y en a un sac de 8.000 sous ma botte de paille). Pour nourriture : conserves, soupe, bœuf, légumes frais et conservés, vin, eau-de-vie, etc... — on peut faire une cuisine le soir, avec fumée — dans la journée, à l'alcool solidifié ; mais en réalité, on fait un peu de feu tout le temps.

Les jours se ressemblent à tel point qu'on ignore le plus souvent les dates et nom du jour. Une impression de calme et de grandiose silence règne sur toutes les tranchées quand l'artillerie ne donne pas ou qu'on n'échange pas de coup de fusil ! On n'entend, on ne voit rien ; seules, les alouettes commencent à chanter dans l'air pendant des heures entières, et leur chant annonce le printemps, le beau printemps après qui chacun aspire.

⁵² L'ordonnance est un soldat qui assiste un officier : entretien des vêtements et des équipements de l'officier, recherche d'un lit ou d'une paillasse en cantonnement, repas, transport des bagages lors des déplacements, etc.

Souvent, assis au coin de mon maigre feu, dans mon gourbi humide, la pipe aux dents, je pense à vous, là-bas ; à vous tous, à notre passé et à tous les souvenirs dont il se compose ; je revois nos bons et nos mauvais moments, je m'attendris dans ma solitude en pensant à la maison et à nos vieilles habitudes familiales et toujours ma pensée s'en va vers toi, vers Nette, vers les enfants et aussi vers ce vieux Boy qui doit être mort de faim maintenant. Je pense au retour, à la joie du retour et je garde intérieurement une confiance inébranlable dans l'avenir. Les soucis de ces derniers temps s'effacent de plus en plus dans ma mémoire et j'attends le jour où il n'en restera plus même l'ombre. Je n'ai reçu aucune nouvelle de vous depuis le 25 ou 20 février.

Il y a eu avant-hier six mois que je suis sur le front, y étant arrivé le 6 septembre. Quel cinématographe se déroule devant mes yeux quand je pense à tout ce qui s'est passé pendant cet intervalle de temps ! La Marne — Esternay — Montmirail — Châtillon sur-Morin — Reims — Concevreux — Quelle randonnée pendant cette vingtaine de jours ! Après, la Belgique, Ypres, Langemarck, où nous avons commencé à aller aux tranchées et où cela n'allait pas trop bien quand nous sommes arrivés sur l'Yser en fin octobre. Le retour ici en fin décembre et les tranchées depuis cette époque. J'ai vécu, du départ de Lille le 24 août jusqu'à maintenant encore, dans une sorte de rêve et je me demande quelquefois si tout cela est bien arrivé et si ce n'est pas un songe. À certains jours, je me figure t'avoir vue et embrassée hier, comme si je venais de te quitter ; d'autres, au contraire, je crois qu'il y a un temps infini que je ne t'ai pas vue ; j'ai oublié le son de ta voix, comme tu as peut-être oublié le mien, mais j'ai gardé dans mon cœur toute l'affection que tu m'as toujours témoignée et je vis avec ton souvenir.

Je te quitte, ma bonne maman, embrasse bien Nette pour moi et Jacques aussi, les enfants, et fais mes amitiés à tous ceux qui t'entourent. Peut-être nous verrons-nous bientôt ?

Ton fils dévoué,

Robert.



Ce lundi, 8 mars 1915. — 9 h. 1/2 matin.

Tranchées devant M...

Ma bien chère Nette,

C'est par une forte tempête de neige que je t'écris, les doigts gonflés et rouges, le nez de même, les oreilles brûlantes. Nous avons commencé par de la pluie hier après-midi et la neige apparue vers minuit. Nos boyaux et tranchées sont de véritables bourbiers où l'on patauge, glisse et où on attrape un froid aux pieds sérieux. Il y a de la boue collante jusqu'au-dessus des chevilles, la terre de ce pays-ci étant molle naturellement.



Cette neige donne un aspect pittoresque à nos gourbis et à nos postes, et les tranchées allemandes que nous avons en face de nous ressemblent à une véritable forteresse en sucre comme on en voit quelquefois sur les tables de mariage ou de premiers communianti. Par la gueule noire des créneaux, on voit, à la jumelle, passer les canons des fusils et ceux des mitrailleuses.

C'est avec sa jumelle qu'on vit ici. Celle que Jacques m'a envoyée ne quitte pas mon cou quand je ne dors pas dans la journée. On voit comme cela exactement l'effet de notre artillerie, les travaux que pourraient faire les Boches (il suffit qu'on voie une pelletée de terre jetée par-dessus une tranchée pour que nous tirions un feu de salve sur cet endroit et qu'on fasse, par le téléphone, tirer nos 75) ; on repère le terrain, on voit si nos travaux de défense (qu'on ne fait que la nuit) sont bien, ce que l'on pourrait arranger ; — comme ils s'avancent de cinquante à soixante-dix mètres en avant des tranchées, il est bon d'avoir une jumelle pour mieux voir.

En raison de cette neige aveuglante et glaciale, la patrouille que nous devions faire hier soir a été décommandée. Je ne le savais pas, aussi ce matin à quatre h. mon Maréchal des Logis est-il venu avec les hommes désignés pour cela, et je m'apprêtais à partir poster mon embuscade quand une ronde qui passait m'a appris que l'ordre de ne pas se porter en avant était arrivé hier soir à onze heures. L'agent de liaison que le Capitaine m'avait envoyé pour me le communiquer avait mal compris et n'était pas venu jusqu'à moi.

Je suis donc rentré dans mon gourbi après avoir fait une ronde à toutes nos sentinelles — il y en a pour le régiment vingt — deux par deux — à soixante mètres à peu près les unes des autres et à cinquante mètres en avant de la ligne de tranchées. En arrière d'elles, il y a les « guetteurs » deux par deux aussi, et enfin, derrière les « guetteurs », les « veilleurs » qui sont aux créneaux en permanence. Les pauvres bougres n'ont pas eu chaud cette nuit ; le vent soufflait du nord avec furie et la température s'était fort abaissée hier dans l'après-midi.

Nous allons être relevés ce soir vers sept heures ; on en est content. Nous arriverons à nos chevaux vers huit heures et demie, neuf heures moins le quart, et serons à notre nouveau cantonnement (nous avons changé lundi dernier) vers onze heures, onze heures un quart. Il y a d'ici où je me trouve actuellement la distance de la maison à Orchies, approximativement vingt-cinq kilomètres.

Il paraît qu'on a de bonnes nouvelles des Dardanelles, des Russes et des pays Balkaniques eux-mêmes. En tous cas, il n'y a plus aucun doute pour moi, depuis longtemps, que la Victoire est à nous. L'esprit de nos troupes est trop bon, la valeur de nos chefs trop évidente pour qu'on en puisse douter. Si je te dis qu'avec cela les ravitaillements, munitions, artillerie, etc... se font d'une façon merveilleuse et que, au contraire, les Boches semblent ménager énormément leurs munitions, tu me comprendras facilement.

On ne serait vraiment pas mal dans les gourbis s'il y faisait moins humide et s'il n'y tombait pas, dès qu'il se met à pleuvoir, des gouttes d'eau énervantes qui viennent tomber sur votre nez pendant que vous dormez ou sur le papier quand on écrit. On est presque toujours à la bougie — il y fait très peu de jour à cause des zigzags qu'on donne aux boyaux d'entrée pour que les éclats d'obus — ou les obus eux-mêmes — ne puissent vous toucher.

Pas plus que nous, le 9e Chasseurs qui est à notre droite n'a été heureux. Son embuscade a été démasquée par des fusées boches et ils ont été reçus à coups de fusils, qui les ont obligés à se replier.

Mes bons baisers, ma chère Nette ; embrasse Max et Robert de ma part.

Ton frère dévoué,

Bob.



Ce lundi, 18 mars 1915.

Ma chère Nénette,

Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour t'écrire ces jours-ci ; tu comprends combien la visite de maman et de Jacques a occulté mon esprit et mon temps.

Cette rencontre, après tant d'événements fantastiques, a été pour moi une trêve aux soucis, aux petits ennuis, aux longs isollements de ces sept mois et intérieurement cela m'a fait, en dehors du plaisir d'embrasser maman, de la voir, de serrer la main à Jacques, de les entendre parler, s'intéresser à moi, de leur parler moi-même, avec tout mon cœur, en dehors de tout cela, ça a été une bienfaisante émotion.

Ma chère Nette, la guerre, avec ses rudes moments, ses inquiétudes et ses à-coups, sa vie à outrance, sa lutte presque journalière pour garder sa peau, vous rend peut-être un peu brutal ; elle endort les raffinements de la pensée elle-même et elle endure les âmes comme les corps. D'ailleurs, bien souvent, on est « abruti » par le bruit, la fatigue, la chaleur ou le froid ; on est en somme presque « insensible » et pourtant, sous cette croûte de cuir, on garde toujours pour ceux qu'on aime, dont on a le même sang dans les veines, cette douceur, ce bon souvenir, cette affection que rien ne peut ébranler ni faire oublier.

Donc nous avons passé — ils te l'auront dit — une bonne journée ensemble. Pour moi, c'était une journée de fête, de repos ; récréation comme je n'en avais jamais eue depuis mon départ⁵³ ; bonheur de se revoir quand on a vécu si longtemps par lettre. J'ai eu des nouvelles de toi, de vive voix, et de tous les autres qui vivent près de vous à Paris, ou dont vous avez régulièrement des nouvelles.

Je suis rentré ici content de reprendre ma place, le cœur à l'aise et la route du retour, que j'ai faite à bicyclette, m'a paru belle.

Il viendra bien un jour où pour de bon et non pas pour vingt-quatre heures je réintégrerai le foyer paisible et où nous serons les uns auprès des autres.

Jour heureux et cent fois rêvé que celui-là ! Adieu, mauvais rêves, paysages tragiques et effroi du danger — (il existe) ; adieu aux mauvais jours plus pénibles que les plus pénibles métiers où, quand on croit avoir tout fait, mérité le repos et le calme, on reçoit l'ordre de continuer, de faire plus, et après — encore plus !

Tout cela pour te dire, et parce que ma pensée est folle, combien j'ai été heureux de voir maman, Jacques ; et toi si tu étais venue.

Depuis lundi, rien d'autre ; travail banal. École d'escadron, service normal, pas d'accrocs, du beau temps, du soleil, du printemps dans l'air.

Des nouvelles ? On n'en a guère, rien de neuf ; nous ne savons rien de plus que vous — moins peut-être — sur la situation générale.

J'avais reçu, la veille de revoir Maman, une carte d'Ado où il ne parle que de toi et pas du tout de lui ; enfin je sais par maman qu'il est actuellement mieux partagé qu'au début de sa captivité et que ses nouvelles sont bonnes. Dis-lui mon amitié quand tu lui écris (en principe, nous autres, militaires, nous n'avons plus le droit d'écrire aux prisonniers de guerre en Allemagne).

Je t'embrasse, fais-en autant à tes enfants, et crois à toute mon affection pour toi.
Bob.



Ce lundi. 22 mars 1915.

Ma chère maman,

Je vois dans les journaux de ce matin que 2 zeppelins sont allés voler sur Paris et y lancer des bombes, sans grand effet, dit-on. J'ai heureusement constaté qu'ils n'avaient pu t'inquiéter et que vous n'aurez sans doute pas été trop impressionnées par cette sauvage visite des Boches.

Il est fort probable qu'ils ne recommenceront plus ces expéditions, qui rapportent peu, et dont ils ont dû souffrir. On dit, en effet, qu'ils étaient partis quatre, mais que deux seulement ont pu aller jusqu'au bout.

Tu me donneras, d'ailleurs, toi-même, des détails qui m'intéresseront au plus haut point. Ce serait bien de la guigne qu'ils viennent justement maintenant au-dessus de Paris quand les affaires de leur pays semblent tourner plutôt mal.

⁵³ En 1914, au début de la guerre, qui devait être courte, il avait été décidé qu'il n'y aurait aucune permission. Cependant, les officiers bénéficient d'un congé le dimanche, quand c'est possible. Ce n'est qu'en juin 1915 que le général Joffre décide d'accorder 8 jours de permission à tous les soldats, par roulements.

On a enregistré aussi la perte de quatre cuirassés dans les Dardanelles, ça a jeté une note sombre, mais de peu de durée, et chacun, après réflexion, sortait la fameuse phrase qui a servi tant de fois depuis le début de la guerre ; « *On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs* ».

J'ai reçu ta lettre de jeudi, hier. Si on peut arranger une seconde journée à Épernay pour Nette et toi, tu comprends que je m'y emploierai de mon mieux. J'ai été trop heureux de votre première visite pour ne pas chercher à repasser encore un si bon moment. D'ailleurs, cela m'a fait le plus grand bien. Je sais, maintenant que je t'ai vue, que tu vas assez bien et que tu es énergique comme toujours, même dans ces moments d'inquiétude et d'énervante attente.

Je n'ai rien de bien spécial à te raconter aujourd'hui, sauf que nous jouissons du printemps, enfin venu, avec un bonheur immense ; le soleil est chaud et gai comme en mai ou en juin, et on se fait griller par lui avec un plaisir et une insouciance tranquille. Hier dimanche, il a donné toute la journée, et dans l'église, il brillait sur les vitraux du chœur comme autrefois il brillait sur l'église Saint-Michel ! De nombreuses jeunes veuves, de vieilles mères, des sœurs, toutes en deuil, en longs voiles de crêpes, sanglotaient pendant l'office.

À l'évocation des noms des soldats tombés sur le champ de bataille, de longs sanglots s'échappaient de leurs voiles et plus d'un parmi nous a ressenti leur émotion !... Triste tableau, plein de poésie pourtant, et quel contraste bien humain que le printemps avec son soleil enchanteur et ces pauvres femmes désolées !

C'est la rançon de la gloire ; elles baissent maintenant la tête, parce que leurs cœurs sont trop gonflés ; mais plus tard, quand elles auront surmonté leur chagrin, avec quelle fierté ne pourront-elles pas la relever !

Je te quitte en t'embrassant, ma chère maman, de mes plus affectueux baisers.

Ton fils dévoué,

Robert.

EXCELSIOR

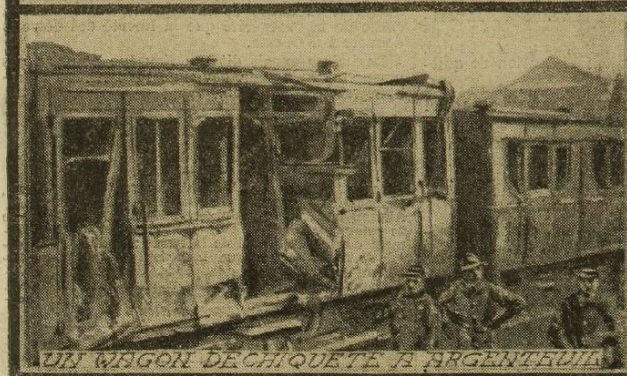
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 35 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adressez toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-13, 57-45
adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LA VISITE DES ZEPPELINS SUR PARIS



La nuit dernière, deux Zeppelins sont venus évoluer au-dessus de Paris pour y renouveler leurs criminels exploits de Scarborough et de Calais. Surpris par les projecteurs et poursuivis par les canons des forts de la périphérie de la capitale, les mastodontes teutons ont rebroussé chemin, n'ayant réussi qu'à défoncer un pavillon, quelques vagues hangars et mettre le feu à un tas de paille. Les auteurs de ce raid doivent bien regretter de ne pas avoir tué une centaine de femmes et d'enfants.

Ce 25 mars 1915.

Ma chère Madeleine,

Je réponds tardivement à ta carte de la semaine dernière. Tu auras su, par maman, qu'elle était venue, avec Jacques, jusqu'à Épernay où j'ai pu aller les retrouver avec quel plaisir, tu le devines ! J'ai trouvé maman en bonne santé, bonne mine et bon œil, enfin j'ai été content de l'état dans lequel je l'ai trouvée, ce qui doit signifier et prouver qu'elle va bien.

Elle m'a raconté tout ce qui s'était passé depuis le mois d'août à la maison, et toutes les terribles péripéties de l'arrivée des Boches à Valenciennes ; le séjour de maman avec eux, puis sa fuite sur Lille en compagnie de Jacques dans la carriole du boulanger.

Le voyage de Lille à Brest ! — enfin tous ces moments plus pénibles et plus douloureux les uns que les autres.

Et de penser que nous sommes tous passés si près des plus graves ennuis et que nous en soyons échappés, me force à croire en une chance surnaturelle qui nous a protégés !!

De mon côté, je leur ai dit un peu ce que j'avais fait depuis le 2 août. D'ailleurs rien d'extraordinaire et je commence à croire que la guerre se finira sans que j'en aie éprouvé physiquement le plus petit accroc. Tu voudrais, sans doute, autant que moi, savoir quand viendra ce jour de la Victoire... et de la Paix ? Le temps superbe que nous avons en ce moment fait sembler plus dures, encore, peut-être, les exigences de la situation. Et quand, des tranchées, du boyau, on voit ce soleil de printemps, quand on sent ces bonnes odeurs des arbres et des fleurs, comme on voudrait pouvoir librement aller s'allonger ou se promener sans cet éternel souci : la guerre !

Car le mot seul entraîne la suite de ses affreuses réalités ; la misère, l'incendie, le vol, le crime, toutes choses que nous avons vues, côtoyées, et qui sont écœurantes, je t'assure. Je ne parle pas des ruines, des églises, et des réfugiés, dont beaucoup, ici-même, souffrent ; pas d'argent, pas de linge ni de vêtements, à peine un toit pour abriter le père et la mère — quelquefois, la mère seule, et des gosses. Ce sont tous des gens qui avaient dans les champs ou dans les villages envahis un petit bien, et qui ont dû s'enfuir sans rien devant l'envahisseur.

J'ai, tu en as aussi, sans doute, de bonnes nouvelles de Pierre, et de tous les nôtres. Je t'embrasse le plus affectueusement et les petites aussi. Maman m'a dit qu'elles étaient des plus affectueuses pour elle et leur tante ; elles n'ont pas changé, elles devront seulement prendre leur oncle plus au sérieux après la guerre qu'avant. En six mois il a vieilli beaucoup et il faudra en tenir compte.

Je serre la main de Pierre en lui envoyant mes amitiés ainsi qu'à ton grand garçon et à ton petit.

Ton frère,

Bob.



Ce samedi, 27 mars 1915.

Mon cher James,

Nous quittons ces régions pour d'autres. Inutile de me demander pour où, nous l'ignorons nous-mêmes⁵⁴.

Je ne pense pas, d'ailleurs, qu'il soit question de Dardanelles. Il serait plus vraisemblable que nous remon-
tions vers le Nord — Arras par exemple, où les Anglais semblent donner un bon coup de boutoir...

Nous allons de nouveau changer de secteur. Dès que je connaîtrai le numéro, je vous l'enverrai.

Si tu vois A. Baillot, rappelle-moi à son souvenir ainsi qu'à celui de sa femme. Nous sommes trop tenus
pour que je puisse envoyer personnellement à chacun de mes amis mes amitiés. Mais ils les reçoivent par
vous.

Malgré le plaisir que j'aurais eu à aller à Épernay voir maman et Nette, cela ne me déplait pas de changer ;
j'étais un peu embêté ces jours-ci ; plusieurs de mes amis sont partis dans l'Infanterie et plus que jamais je
me trouvais seul. Cela n'a d'ailleurs fait que passer et je m'apprêtais à partir aux tranchées mardi soir ;
cette perspective me plaisait.

Qu'allons-nous faire ailleurs, tranchées ou quoi ?...

J'ai reçu une carte de P. Goffart fort affectueuse et me remerciant d'une carte que je lui avais envoyée. Il
me donne peu de nouvelles sur lui-même et me parle de Marie et d'Yvonne dont il a eu des lettres ces
temps-ci. Pauvre Goffart ! Quelle torture pour lui !

Va, mon vieux James, estimons-nous encore comme des favorisés dans notre malheur et embrasse bien
tendrement maman pour moi.

Je te serre la main. Ton frère dévoué,

Bob.

Il est probable que je n'aurai plus de nouvelles de vous avant une huitaine de jours.



Ce Vendredi-Saint, 2 avril 1915

Dans la Meuse.

Ma chère maman,

J'ai oublié de te dire dans ma dernière lettre que j'avais fait mes Pâques lundi dernier à Bouzy avant de
m'en aller. C'est une bonne chose et une prudente précaution et, mon Dieu, je ne pense pas que j'aurais
pu trouver par ici une église ou plutôt un curé pour les faire.

Nous sommes dans un pays complètement désolé et ravagé par la guerre. Il n'y a plus pierre sur pierre.
Tout a été ruiné et bridé de fond en comble. Plus d'habitants, plus de bestiaux, plus une petite fumée qui,
de loin, du haut des coteaux, sortant des toits, prouve que des humains habitent là.

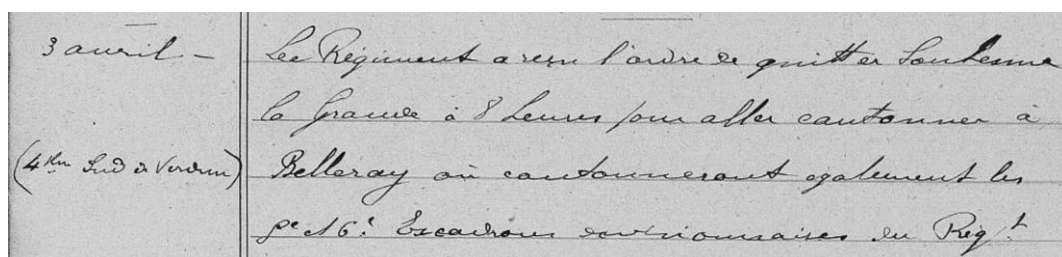
⁵⁴ Le 6^e Chasseurs est envoyé dans le secteur de Verdun où il arrive le 2 avril 1915. Il est rattaché au 1^{er} Corps d'armée.

Nous logeons chaque nuit nouvelle dans des caves, sur une botte de paille, ou dans des ruines de granges ; les chevaux sont la plupart attachés aux arbres dans les pâtures ; on fait la cuisine en plein air, comme on peut, et je t'écris sur un bout de banc.

Vendredi-Saint !! Sardines, thon, un demi-litre de lait que j'ai eu grand mal à obtenir au ravitaillement, pain, eau-de-vie — voilà mon déjeuner, bien hétéroclite, comme tu en jugeras. Et pourtant il faut bien sanctifier un peu une pareille journée ; car, quoique endurci sur toutes les questions à côté, et plus ou moins obéissant aux règles de l'Église, je crois fermement en Dieu et je l'honore à ma manière.

Nous ne savons pas encore le but de notre marche ; il est probable, cependant, que nous allons prendre part à une attaque quelque part ; tout le laisse supposer. Nous avons déjà fait une bonne randonnée depuis ces quelques jours ; il fait beau, frais la nuit, mais doux dans la journée.

Je crois que c'en est fini de nos tranchées ; nous y avons été pendant trois mois, c'est assez, et pourtant on ne peut savoir ce qui nous est réservé.



Je t'écris mal, encore plus mal qu'à l'habitude, mais tellement à la hâte et si mal installé !

Il est cinq heures et demie. — J'ai encore à faire et j'irai coucher de bonne heure sitôt la soupe, c'est-à-dire vers sept heures et demie.

Mille bons baisers de ton fils dévoué,

Robert.

P.-S. — Bon souvenir du 3. Nous marchons.

Bob.



Ce lundi, 12 avril 1915.

Devant V.

Ma chère Nette,

Enfin nous avons une journée de soleil, de bon soleil qui réchauffe tout et rend du cœur au ventre. Nos aéroplanes en profitent pour parcourir les lignes ; les Boches viennent aussi au-dessus de nous naturellement et un d'eux a lancé ce matin quatre bombes sur un peloton de l'escadron qui n'a pas été atteint.

Les rigueurs de la poste militaire m'empêchent comme toujours, de vous donner des détails qui seraient assez intéressants et rempliraient facilement mes lettres, mais on nous recommande constamment et officiellement (c'est le Colonel lui-même qui nous le communique) de ne rien dire, absolument rien sur la marche des opérations, nos cantonnements, etc...etc.

Néanmoins, il y a des à-côtés qui, sans être compromettants, ont leur intérêt. Ainsi hier nous avons eu une messe dans un manège ; il faisait à cette heure-là — sept heures — très beau, le soleil était déjà haut et par la fenêtre immense qui se trouvait au-dessus de l'autel, au bout du manège, il entrait chaud et réconfortant, venait frapper au front les cinq cents soldats de tous grades qui étaient réunis autour de l'aumônier, chantant de leurs grosses voix le Magnificat. J'ai regardé le tableau ; il était très beau ; de ces figures hâlées et fatiguées (quoique pleines en général), il ressortait une belle expression d'énergie et de simplicité ; au discours du prêtre, bien des larmes coulaient sur les visages et le souvenir des parents, des femmes et des enfants en a impressionné plus d'un.



La Grande Guerre 1914. — EN ARGONNE - La Messe en plein air.

Je crois que je conserverai de la campagne les plus beaux souvenirs.

J'ai souvent les larmes aux yeux tellement j'ai de belles et émouvantes émotions. Je les ai aussi quand je pense à « nous » — à nous d'autrefois, d'avant cette terrible guerre, quand nous étions si unis, et que le moindre événement venait déranger nos habitudes en bien ou en mal. Je te revois débarquant de l'auto le samedi avec ta « smalla », la voiture bondée comme une voiture de déménagement, des gosses sur tous les bras, des paquets, des bonnes, et toi ravie de venir à la maison. C'était le bonheur. Je regrette ce temps-là et pourtant j'ai tellement de confiance dans l'avenir, j'en ai toujours eu tellement que je vois le retour et que je l'attends sans trop de hâte tellement je le sais assuré !

D'ici où nous sommes, sans distractions, sans sourires de femmes autour de nous, on a aussi de temps en temps et forcément, ses moments de lassitude et d'énervement. Depuis que je suis parti de la maison — sauf à Lille—je n'ai jamais habité une ville, un endroit éclairé, où il y ait des civils, des femmes, des enfants, où on parle d'autre chose que du service ou de la guerre. Jamais je n'ai entendu de musique, jamais rien de doux et d'affectueux. Quand, par hasard, comme à Épernay où j'ai eu la grande joie de la visite de maman, j'ai passé quelques heures dans un de ces endroits pour des courses ou le service, c'était pour en revenir avec le cœur plus serré et retrouver ma chaumière ou ma grange plus froide et plus isolée.

Il fut un temps où je ne pensais même plus à l'avenir ; où je ne voyais que le présent ; où le passé lui-même était si loin de ma mémoire que j'avais trop d'effort à faire pour que ce soit une satisfaction que d'y faire appel.

Maintenant où le danger n'est plus aussi immédiat et où nous ne sommes pas constamment sous les obus, comme nous l'étions sur l'Yser, par exemple — où pendant trois semaines nuit et jour nous en étions entourés — maintenant je m'amuse et j'espère en faisant de nouveaux rêves, en « mettant les choses à place », je supprime la guerre et sans transition du passé à l'avenir, je continue en pensée la vie, que nous avons arrêtée au mois d'août dernier.

Bien souvent je voudrais t'écrire à toi, à Jacques, à maman, parce que pendant ce temps-là je vis un peu avec vous et que pendant que vous lisez ma lettre vous vous intéressez davantage encore à moi ; mais on est généralement si bousculé, si mal installé que le temps d'écrire tranquillement, à tête reposée, n'existe pas en réalité. Aussi, les vilains papiers que je vous envoie ne représentent pas, j'en suis persuadé, ma pensée, et ils doivent être dépourvus de l'intérêt qu'ils pourraient avoir dans de telles circonstances.

Tu n'as pas entendu, toi, la nuit, en pleine campagne, sortir de l'auto qui passe, le cri de douleur du blessé qu'on emporte ; tu n'as pas vu l'effarement, la peur de ceux qui ont échappé après des heures de combat ou des journées nombreuses dans les tranchées sous la pluie d'obus ; non pas la peur de mourir, mais l'effroi occasionné par les nerfs trop longtemps et trop durement tendus, sorte d'hébètement. Les soirs tragiques sous les fusées éclairantes ; et les aspects fantastiques que prend le paysage sous cette fausse lumière, les incendies dans le tonnerre des coups de canon ; le son mathématique des mitrailleuses, tac tac tac tac, qui fauchent sans retour et sans arrêt !

Impressions ! impressions ! ! J'en ai eu trop pour les retenir, si grandes, si fortes, si puissantes qu'on ne sait les exprimer par la parole et que seuls les peintres pourront tenter de rendre.

Je t'embrasse affectueusement, ah ! oui ! le plus affectueusement ; en ce moment toute ma pensée s'en va vers vous !

Ton frère, Bob.

P.-S.—J'ai la lettre du 9 de maman. As-tu de bonnes nouvelles d'Ado ? Amitiés à tous.



Ce 14 avril 1915.

Mon cher James,

je voudrais que tu me voies avec ma culotte de velours bleu, culotte de troupe que j'ai fait ajuster et dans laquelle je suis, ma foi, très bien. Tu n'ignores pas que la tenue a changé et que nous avons tous, maintenant, la tunique horizon et que l'on vient à la culotte de même nuance. C'est peut-être moins brillant que l'ancienne tenue bleu clair et rouge, mais on est beaucoup moins visible et c'est l'important. Les Allemands étaient dès le début de la guerre habillés en gris et leur uniforme se confondait avec la terre, ce qui les a beaucoup protégés.

Sans te dire quoique ce soit concernant les opérations, ce qui est strictement défendu et sévèrement puni (le courrier est ouvert, retenu et certains officiers ont été condamnés à des arrêts de rigueur pour avoir donné des indications — peu compromettantes d'ailleurs — sur la situation), donc je peux bien te dire que nous voyons voler journellement au-dessus de nous avions français en grand nombre et faisant la

chasse aux Boches moins nombreux. Un de ceux-ci a tout de même lancé des bombes à quelques centaines de mètres de nous l'autre jour ; pas de dégâts. Il en est revenu un le lendemain : bombes, pas de dégâts.



**SOLDAT FRANÇAIS EN 1914, PANTALON GARANCE,
GRAVEE PAR GEORGES BRUYER. MUSEE GDE GUERRE MEAUX**

J'ai un logement suffisant, une grande pièce où nous couchons à quatre — un seau d'eau en toile le matin pour ma toilette — sommaire, tu en juges ! et pas une chaise ; un vieux banc et une lourde table font tout l'ameublement de ce « courant d'air » qu'est ladite chambre.

Des rondes vont et viennent ; il y a de l'animation ; nous ne sommes pas en première ligne.

Pas vu Henry de Vienne⁵⁵.

Bonne table ; bon appétit, bon sommeil ; j'attends le moment de marcher et, si possible, de me distinguer ; mais comment se distinguer au milieu de tant de braves qui jamais n'hésitent, toujours sont prêts à marcher, ignorant la peur et pourtant sont rarement cités.

J'aurais des détails intéressants à te donner si la censure n'était là ; Marc Delcourt⁵⁶ allait bien il y a huit jours, je l'ai vu au moment où il débarquait du train avec ses hommes, venant de son dépôt.

J'ai reçu les deux paquets de maman et vos lettres ; la tienne aussi.

Affectueusement ton frère, et bonne poignée de main.

Bob.



⁵⁵ Pierre Joseph Henri de Vienne (1883-1970), cousin de Robert, est à cette époque lieutenant au 7^e régiment de Hussards.

⁵⁶ Marc Delcourt, époux de Laure M. de Poncheville, cousine de Robert par leurs arrière-grands-parents André Piérard 1789-1859 & Sophie Lefebvre 1788-1871. Capitaine au 127^e régiment d'Infanterie sera tué à Verdun, à 42 ans.

Vendredi, 16 avril 1915.

Hâtivement ! !

Mon cher Jacques,

Ce matin à neuf heures trente, nous avons été passés en revue par notre Général Commandant le Corps d'Armée. Il faisait un temps superbe ; un soleil d'été ; dans l'air des avions nombreux ; sur une route lointaine et suivant la crête, on voyait défiler de l'Infanterie, de beaux petits Français, — classe 15 — de 19 ans s'en allant au feu ! !... Au loin, le canon familier. On a défilé en colonnes d'escadron au galop. Mon peloton a bien manœuvré.

Il y a eu beaucoup de dégâts aux Épargnes ces derniers temps, mais nous avons enlevé quand même la position⁵⁷.

17 avril. — J'ai rencontré André T. de Poncheville, qui est attaché comme Maréchal des Logis au 15^e d'Artillerie, section de ravitaillement de l'Infanterie. Il m'a annoncé la mort de Paquin⁵⁸, le frère de Madeleine Mabile, et celle d'André Piérard⁵⁹. Pauvre André ! c'était un gentil garçon !

Un de nos camarades, officier du Régiment, a été tué hier et enterré aujourd'hui, un éclat d'obus dans la tête ; deux autres ont été blessés ces temps derniers ; c'est dur de mourir par un si beau temps de Printemps !

Et combien de voitures, transformées en corbillards de fortune, ornées d'un drapeau tricolore à chaque angle, franchissant les portes de la vieille forteresse !

Elles sont tristement précédées d'un curé qui se hâte ! il a tant à faire ! Personne n'accompagne les pauvres bougres, car il y a quatre ou cinq cercueils dedans ! ! Pas un ami, pas un parent et quand on apprendra leurs morts glorieuses, depuis longtemps ils reposeront en terre.

Ceux-là, encore, sont moins à plaindre qui savent leur enfant ou leur mari enterré en lieu sûr, mais combien restent dans les lignes, entre les fils de fer, accrochés de façon bizarre, sur les genoux, sur le dos, sur le ventre, sans tête, ou coupés en deux ! ! ! Plus loin, les morts debout appuyés aux arbres. Par une nuit sombre, on ira peut-être les rechercher et creuser à la hâte un grand trou où on les enfouira pêle-mêle... et cela, au risque de ceux qui, généreux, tiendront à remplir ce sublime devoir.

Ah ! ces amoncellements de cadavres qu'on ne peut aller rechercher, en avant des lignes, et qui sont là depuis des jours, des semaines, des mois ! et sur lesquels les corbeaux, voraces, viennent se poser pour

⁵⁷ Épargne est un long éperon situé sur les côtes de Meuse, à peu près à égale distance entre Verdun et Saint-Mihiel, au-dessus du village des Épargnes qui a donné son nom à ce terrible coin du champ de bataille. La crête des Épargnes dominait, d'une part, vers l'est, toute la plaine de la Woëvre et, d'autre part, vers l'ouest, toutes nos organisations défensives ; les Allemands tenaient cette crête, et l'avaient organisée de telle façon, qu'ils pensaient pouvoir y résister à toutes les attaques françaises. Les violents combats de février à début avril 1915, dans la boue d'argile et peu à peu de chair putréfiée, ont permis à l'armée française de conquérir la crête des Épargnes, tenue jusqu'à la fin de la guerre.
<http://www.chtimiste.com/batailles1418/combats/1915epargnes.htm>

⁵⁸ Henri Paquin (1880-1915), Saint-Cyrien, lieutenant d'infanterie, tué le 5 mars 1915 - Les Epargnes (Meuse), frère de Madeleine (1879-1961), épouse de Léon Julien Mabile de Poncheville (1876-1964), cousin de Robert de Vienne.

⁵⁹ André Piérard, Adjudant au 127^{ème} Régiment d'infanterie, tué le 5 avril 1915 à Hennemont (Meuse) ; cousin de Robert de Vienne.

s'en repaître. Sinistre et inoubliable tableau par ces soirées de Printemps où toute la nature chante l'amour, la bonne vie, la joie de vivre !

Bien à toi,

Robert.



CADAVRE DANS UNE TRANCHEE, GRAVURE PAR OTTO DIX EN 1924



Ce 19 avril 1915, devant V.

Ma chère maman,

Je reçois paquets sur paquets et te remercie pour toutes ces choses aussi utiles et aussi confortables les unes que les autres ; c'est bien du dérangement pour toi et tu dois passer tes journées à me confectionner tout cela et aller les porter à la poste ; je t'en sais un gré immense ; le caoutchouc est très bien ; léger, il se pliera facilement sur mon cheval.

Nous avons été passés en revue ce matin par le Général Joffre et j'ai eu les larmes aux yeux en voyant — de loin, mais bien reconnaissable tout de même — celui qui a sauvé le Pays par la fameuse bataille de la Marne, à laquelle j'ai eu le bonheur et l'honneur de participer.

J'ai senti passer devant moi, quand il a salué le Régiment, toute la France ; il représente, pour nous qui sommes loin de tous les nôtres, le sauveur des foyers, de la race, de la famille. C'est, tu l'as peut-être vu d'ailleurs, un homme fort, physiquement, au visage calme et pensif ; qui fait peu de gestes et semble toujours absorbé dans son idée. Il m'a produit, en dehors de cette douce émotion, une impression profonde, et la manière dont son entourage, État-Major, Généraux, etc., etc., respecte son silence et sa réflexion, prouve son autorité et sa valeur.

Il faisait superbe ; avions, naturellement, musiques et défilé de ces superbes Régiments d'Infanterie qui viennent de se battre encore si merveilleusement tous ces jours-ci et qui ont laissé tant des leurs sur le Champ de Bataille.

D'après les prisonniers allemands qu'on a faits ces jours-ci, les troupes boches connaissent maintenant la véritable situation de leurs armées ; on leur a caché longtemps la vérité mais ils n'ignorent plus leurs pertes, ils savent la marche heureuse des Russes sur les Carpathes, ils connaissent les échecs des leurs quand ils ont cherché à briser les lignes françaises ; ils savent la disette en marche chez eux et sur le front ils ont avoué — les prisonniers — être fort mal ravitaillés.

Heureux présages pour nous et nous nous en réjouissons !

Patience, confiance malgré la longueur du temps — endurance — et on se retrouvera pour toujours.

J'embrasse tout le monde et toi surtout ; remercie Nette de sa longue lettre et redonne-moi l'adresse exacte d'Ado. Je lui enverrai, à titre civil, une carte.

Affectueusement ton fils,

Robert



Ce lundi, 10 mai 1915.

Mon cher Jacques,

Au sujet de mon passage éventuel dans l'Infanterie, à ma demande ; tu vois les nombreux avantages que cela peut me procurer.

1^e Si je veux rester dans l'armée.

2^e Si j'ai la chance d'être cité.

Il y a longtemps que j'aurais fait cette demande, la trouvant belle et aimant l'attaque, mais j'ai été retenu par la jument de ce brave Paul. Je sais aujourd'hui qu'on me la rendra, après la guerre, car le Lieutenant-Colonel Tinel me l'a promis. Je sais qu'en cas de départ, je pourrai la confier à un ami sûr, au Colonel lui-même peut-être, et qu'en cas d'accident il n'y aurait qu'à s'adresser à lui.

J'estime que dans ces conditions-là son sort est aussi assuré que si je restais au régiment ; ce doit être ton avis aussi et tu ne me le déconseilleras pas quand tu jugeras, comme moi, que mon avenir peut-être, et la gloire qui pourra en revenir à la famille si la fortune le permet, sont en jeu.

Tu sais comme j'ai la fierté de notre nom, combien je m'étais attaché à terminer le travail documentaire fait par papa sur notre généalogie et comme j'avais été heureux d'obtenir avec elle la confirmation officielle de notre titre. Je ne veux laisser passer aucune occasion d'ajouter un autre lustre à notre nom.

Affectueusement à toi, je te serre cordialement la main.

Ton frère,

Robert.



Ce 10 mai 1915.

Ma bonne Nénette,

Tu te trompes quand tu crois que c'est pour me donner « du fond » que je te dis ; « *Bon courage* ». Je te l'assure, je crois qu'il en faut moins pour faire ce que nous faisons que pour attendre jour par jour, loin de l'excitation et de l'entrain du front, la libération définitive.

Si nous n'avons pas de distractions, si l'isolement — car n'est-on pas toujours isolé quand il vous manque ce qu'on a de plus cher au monde ? — nous vise quelquefois, on a au moins les soucis de chaque jour, les exigences de la situation, qui se composent de mes devoirs d'officiers ; j'ai des revues à passer, des services à commander et à exécuter moi-même ; quarante chevaux à surveiller et à peu près autant d'hommes. Si bien qu'en somme chaque journée arrive à sa fin et que l'on a à peine eu le temps d'écrire une lettre ou deux.

Ce qu'il y a de meilleur pour moi en ce moment, c'est de m'allonger au soleil aux moments de repos, dans une pâture ou dans un champ ; l'air est délicieux ; les lilas fleuris embaument et je m'amuse à comparer cette température d'été aux mauvais jours de l'hiver où on grelottait, sales et malheureux, dans la boue de l'Yser ou de la Champagne.

Souvent ma pensée reste comme étonnée de voir, après tant de mauvais jours, et tant de mauvaises positions, une tranquillité aussi sûre, et un temps aussi clément ! Je me trouve parfois comme un malade qui, après plusieurs semaines de fièvre ou de douleurs aiguës, le cerveau vide et faible, retrouverait la santé, recommencerait à aimer la vie, le soleil, les beaux jours.

J'ai ramassé hier du muguet dans les bois des environs. J'en ai un bouquet dans de l'eau en face de moi ; il répand une odeur d'amour et de fraîcheur dans le grenier où je t'écris..., et il me fait espérer davantage dans l'avenir.

Je t'embrasse et pense à tous ; dis à maman que je n'ai pas encore reçu le Kodak dont elle me parle. Peut-être l'aurai-je ce soir.

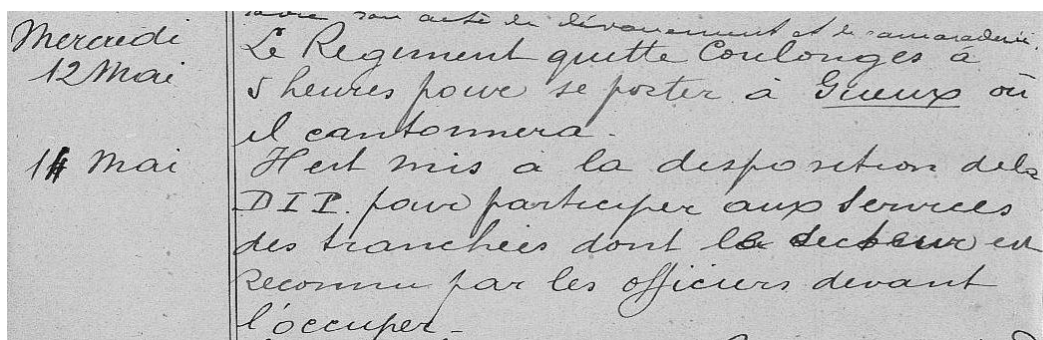
Ton frère affectueux,

Bob.

J'ai reçu ta lettre et la photo hier soir ; Max est mieux réussi que l'autre.

J'attends plusieurs cartes grises, désirant écrire à Ado, P. Goffart et P. Bernard. Donne-moi l'adresse de ce dernier.





À PARTIR DU 12 MAI 1915, LE 6^E CHASSEUR EST CANTONNE A GUEUX ET SE BAT PAR ROULEMENT DANS LES TRANCHEES DU "CAVALIER DE COURCY" ET Y RESTERA JUSQU'A LA FIN DE JUILLET.

Ce 15 mai, samedi, 1915.

Ma chère maman,

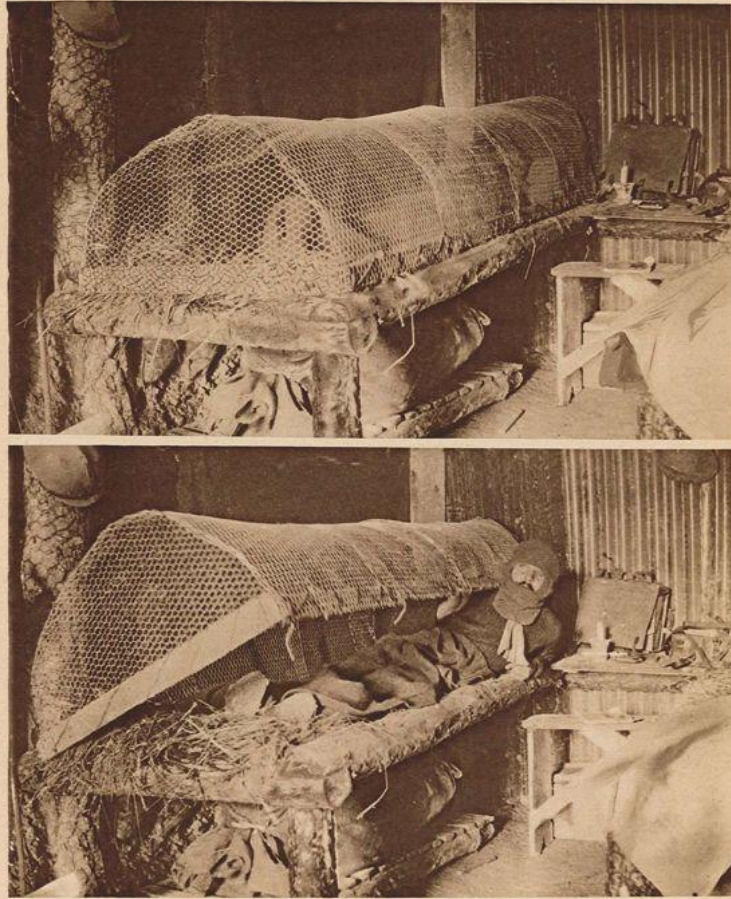
Le jour se lève ; je finis ma ronde, il est à peine quatre heures ; les tranchées sont encore dans le brouillard et on peut monter sur les talus sans que les Boches nous voient. Superbe aurore, il fera délicieux tout à l'heure. Cela me réjouit, car nous avons eu de la pluie hier toute la journée.

Nous sommes ici pour huit jours ; arrivés hier jusqu'à vendredi soir ; j'aurais voulu que tu me voies faisant nos quatre kilomètres à pattes ainsi harnachés ; grosses bottines, gilet de laine, journaux en poche, quatre paquets de tabac à droite dans la poche du pantalon — pipe, quatre boîtes d'allumettes, etc., à gauche — appareil à photo, paquet de pansement, portefeuille dans la tunique, un gros manteau long jusqu'aux pieds, doublé en laine, un caoutchouc, une couverture de laine, un pain de six livres, un bidon de vin, revolver, jumelles, porte-cartes, et, à la ceinture, une sacoche remplie de mille petits riens usuels ; tel mon porte-plume, papier à lettres, lampe électrique, timbale, assiette, cuiller et fourchette... J'avais certainement pour trente kilos de poids mort sur moi ! et encore je suis officier ; tu vois ce que les hommes avec leurs armes, gamelles, gros manteaux, boîtes de singe, etc., portent !

En arrivant — par la pluie comme je l'ai dit — nous avons dîné ; saucisson et pain ; très bon. Je vais recommencer tout à l'heure.

Nous avons de belles tranchées ; on y est tranquille. Je n'ai pas entendu dix coups de fusils pendant la nuit... J'ai dormi comme un loir, d'ailleurs, et je n'ai eu ma ronde qu'à deux heures et demie. Il y a des tas de rats dans mon gourbi ; ça ne fait rien, j'aime mieux cela que les poux. Nous sommes un peu plus près des Boches qu'à Vaudemange. Nous avons en face de nous à droite, un fort de Reims entre les mains des Allemands qui nous domine.

NOS SOLDATS ONT, PAR NÉCESSITÉ, DES LITS-CAGES



— C'est pour protéger les dormeurs contre les rats que ce modèle a été créé —

On sait combien le voisinage des rats est désagréable pour nos soldats sur le front. L'audace et la voracité de ces rongeurs sont extraordinaires. Les dégâts qu'ils commettent ont rendu nécessaires de véritables battues et nous avons publié des "tableaux"

de chasses aux rats véritablement surprenants. Pour mieux se protéger la nuit contre ces visiteurs répugnants un soldat a imaginé le lit dont ces photos font comprendre la disposition. Le dormeur se trouve en cage. Ce n'est pas joli mais très pratique.

WWW.ARCHIVES18.FR/ESPACE-CULTUREL-ET-PEDAGOGIQUE/EXPOSITIONS-VIRTUELLES/PREMIERE-GUERRE-MONDIALE/LES-ANIMAUX-DANS-LA-GRANDE-GUERRE/LES-INDESIRABLES--RATS-POUX-PUCES-MOUCHES?SLIDEINIT=7

Ma lettre est terriblement décousue ; c'est trop matin pour écrire, on est encore un peu refroidi, mais comme tu seras tout de même contente d'avoir des nouvelles, je te l'envoie néanmoins.

Je vais, si possible, prendre des photos.

Je t'embrasse de tout cœur.

Ton fils respectueux et dévoué,

Robert.

Je dois dormir la tête sous un journal à cause des rats qui font tomber la terre en grignotant la paille au-dessus de moi.

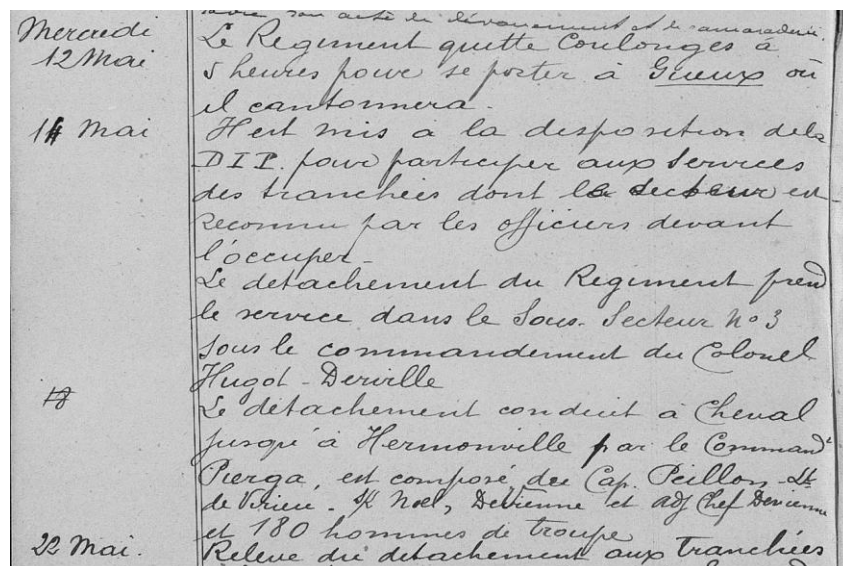


15 mai 1915. — Samedi soir, minuit, aux tranchées devant B...

Mon cher Jacques,

Tout est calme ; chacun a son poste ; je viens des « écoutes », on n'a rien à signaler, sauf le roulement des voitures de ravitaillements boches, et quelques fusées lancées par eux.

À notre gauche, on a relevé, à onze heures, le Régiment d'Infanterie, sans incidents...



JOURNAL DE MARCHÉ DU 6^E CHASSEURS DU 12 AU 22 MAI 1915 : PRISE DE POSITIONS AUX TRANCHÉES DES "CAVALIERS DE COURCY"⁶⁰. LE SOUS-LIEUTENANT DE VIENNE FAIT PARTIE DE L'ENCADREMENT DU 1^{ER} DETACHEMENT DU REGIMENT A OCCUPER CES TRANCHÉES.

Mon gourbi sent épouvantablement mauvais ; le chien mouillé, le cuir, je ne sais pas quoi ; c'est peut-être que les rats, qui y sont énormes et nombreux et m'embêtent toute la nuit, font leurs crottes dans la paille ?... J'avais enlevé mes guêtres, mais je vais les remettre avant de me coucher pour qu'ils ne se promènent pas sur mes jambes.

Dîner de ce soir, par un temps délicieux, dans la tranchée ; soupe aux légumes, viande froide et fromage, vin, pas d'eau ; ça manque et je ne peux pas me laver les mains, c'est embêtant.

La paille sur laquelle je couche est à faire vomir ; je m'empeste alors le nez de tabac en fumant pipe sur pipe. Nouvelle de la journée ; visite du Colonel ce matin.

C'est dommage, le ciel est couvert et il va pleuvoir ! Ma ronde est terminée. Bonsoir. À demain.

Dimanche matin huit heures ; en montant sur la tranchée pour repérer des points faibles avec le Capitaine Peillon ⁶¹, j'ai reçu trois coups de fusil qui ne m'ont pas atteint ; ces bougres-là ne tirent pas si bien qu'on le

⁶⁰ Les « Cavaliers de Courcy » désignent les hauts remblais situés entre Courcy et La Neuville, formés par les levées de terre de part et d'autre du canal de l'Aisne à la Marne, au Nord-Ouest de Reims, près du village de La Neuville et du hameau de Bétheny. De 1914 à 1918, les premières lignes françaises et allemandes traversent, à la perpendiculaire, le canal au beau milieu des « Cavaliers de Courcy ». C'est une zone d'escarmouches permanentes.

⁶¹ Antoine Peillon, (1878-1955), saint-cyrien, capitaine commandant le 4^e escadron du 6^e chasseurs.

dit. Déjà vu une dizaine d'aéroplanes amis et ennemis ; duel entre deux à coups de mitrailleuses. Temps superbe, au contraire de ce que je pensais cette nuit. Je voudrais en prendre en photo, mais il n'y a pas moyen, ils sont trop hauts.

Bonne canonnade ce matin vers cinq heures ; j'ai été, à plusieurs reprises, réveillé par le bruit ; ils tiraient sur nos cuisines qui sont à huit cents mètres derrière nous. Un fantassin tué hier soir par une balle destinée, paraît-il, à mon cuisinier, qui s'était montré.

J'ai pris des photos des tranchées ; j'espère qu'elles seront réussies.

Ces tranchées-ci sont saines ; pas de cadavres découverts ni trop de charognes et pourtant il y a un monde de grosses mouches à vers qui vous ennuiant tout le temps. J'ai vu, en me couchant, un rat gros comme un chat, j'ai tapé dessus et ils m'ont laissé assez tranquille.

La canonnade donne ferme surtout sur B. au B. à notre gauche et un peu sur R. à notre droite. Nos pièces commencent à s'agiter aussi et c'est toujours intéressant de constater le tir qui passe juste au-dessus de nous pour aller taper sur les tranchées boches. La plus près de moi est à trois cents mètres, les autres aux environs de cinq cents, six cents et sept cents mètres. Ou est salué dès qu'on se montre. Nous sommes encore ici jusqu'à vendredi dans la nuit ; il faut environ deux heures et demie pour venir du cantonnement jusqu'ici.

10 heures 15. — Rude canonnade, une vingtaine d'obus tombent à l'instant sur les tranchées ; j'ai été couvert de terre ; j'ai vu une fumée qui commençait à se dissiper ; j'ai ramassé dix morceaux d'éclats qui pleuvaient autour de mon gourbi. Ils déchirent l'air d'une manière bizarre, une sorte de ronron à toute vitesse comme un moteur qui tournerait à toute allure. Maintenant, c'est tout, nous avons répondu et chacun se tait.

Le temps est doux et délicieux, j'en ai profité pour prendre pas mal de vues qui seront, j'espère, réussies, et, dans ce cas, formeront un bon souvenir pour moi.

Ce soir à dix heures, je pars avec mes quarante-cinq hommes ; nous changeons de secteur ; on reprend son matériel et en route. L'embêtant est de marcher tout harnaché, armes et bagages, pendant une heure ou plus dans les boyaux et dans une obscurité qui, si elle n'est pas très forte, empêche tout de même de voir où on met ses pieds. Je suis détaché du Régiment pour deux jours avec mes hommes pour aller sans doute dans les mêmes conditions qu'ici à droite ou à gauche.

Les Boches sont très calmes ; nous aussi, d'ailleurs. Je n'en ai pas vu un depuis avant-hier soir, jour de mon arrivée. D'ailleurs, on pourrait passer des journées, jumelles aux yeux, à un créneau sans apercevoir un casque à pointe.

Il est onze heures, tout est calme, chacun se repose en attendant la soupe ; seules, les grosses mouches m'embêtent en volant avec bruit autour de ma tête.

Bon souvenir, James, je termine et t'embrasse.

Bob.



Dimanche, 16 mai 1915. — 6 h 1/4 soir.

Grosse canonnade ; arrosé d'éclats et de terre, personne d'atteint mais ça a chauffé ; on a juste le temps de se coller par terre, le nez contre le côté du boyau opposé aux Boches. On entend ; pan, c'est le coup qui part et aussitôt après ; boum, c'est le coup qui éclate. Entre les deux une dizaine de secondes (moins que ça) peut-être. Tiré sept coups très justes ; le gourbi de mes hommes a dû être évacué un moment, à cause de l'odeur de la poudre qui y avait pénétré et remplissait le lieu d'une odeur infecte. J'ai eu des bourdonnements d'oreille tellement c'est tombé près.

6 heures 1/2. — Ça recommence, mais plus en arrière de nous, quatre coups, coup sur coup, pan, pan, pan, pan. On entend le sifflement sinistre des obus qui passent — dix mille kilomètres à l'heure peut-être — au-dessus de nous et qui déchirent l'air. J'ai là, sur ma table, des morceaux tout chauds que Bugnicourt⁶² — mon fidèle ordonnance — m'a ramassés. À propos de ce brave homme, voilà huit mois qu'il est avec moi et c'est un excellent et très dévoué garçon qui me rend les plus grands services. Je l'ai pris ce matin en photo devant le gourbi et il en a été très touché. Il est de Royaulcourt, dans le Pas-de-Calais — à quelques kilomètres de Bapaume.

Lundi 17, 9 heures matin. — Je commence à être d'une saleté épouvantable. J'ai des mains noires qui forment bracelet à l'entrée de mes manches ; je n'ai pas encore pu me laver les mains depuis vendredi ; tout à l'heure j'aurai un seau d'eau, mon mouchoir me servira de serviette.



CASEMATE D'UN OFFICIER, CREUSEE DANS LA CRAIE, AUX CAVALIERS DE COURCY

Parti hier soir à neuf heures et demie, je suis arrivé avec mes hommes au poste de réserve une heure après. J'ai une nouvelle installation creusée dans la craie et humide au possible, mais ici il n'y a pas de rats qui m'embêtent pendant que je dors, au moins. Par contre, comme je suis à proximité des cuisines, ils se promènent devant ma porte — la nuit — par cinquantaines et poussent des petits cris d'effroi quand on les chasse. Quelle plaie ! Et les mouches !! les grosses mouches à vers qui se posent sur nous et reviennent tout le temps pour nous agacer de leurs bourdonnements. J'ai vu ce matin, se rendant aux postes avancés,

⁶² Émile Joseph BUGNICOURT, né en 1892 à Royaulcourt, fils d'Avilla Joseph BUGNICOURT et de Marie Esther Augustine DELOFFRE. Il était l'ordonnance de Robert de Vienne en 1915. Peintre en bâtiment, puis entrepreneur à Royaulcourt, puis à Paris. Décédé le 11 avril 1963 à Conflans-Sainte-Honorine

Guy de Lestapis ⁶³, Capitaine à l'État-Major du Général Commandant le Secteur. C'est le frère de Robert de Lestapis ⁶⁴. Je l'ai connu au 3^e Chasseurs et ai eu cinq minutes de conversation avec lui.

Je suis dans les mauvaises odeurs, la poussière et l'humidité ; pour combattre toutes ces saletés, j'ai ma pipe qui ne me quitte pas le bec. Je me suis trompé en pensant partir vendredi soir, c'est samedi soir que nous repartirons. En venant, hier soir, nous avons assisté à un magnifique feu d'artifice ; les fusées éclairantes bleues et blanches, illuminaient merveilleusement le ciel du côté de B. au B. Les canons donnaient ferme ainsi qu'une grosse fusillade, il y a dû y avoir une attaque. Du point où nous sommes, nous avons eu un splendide et inoubliable spectacle. Cela me rappelle les soirs d'hiver de l'Yser où le ciel restait embrasé par l'incendie et les coups de canon toute la nuit et au milieu d'un vacarme assourdissant.



JACQUES MEYER, FUSEE ECLAIRANTE SUR LES TRANCHEES. /WWW.DESSINS1418.FR

Midi 20. — Le ravitaillement est plutôt pénible et mon déjeuner s'en est ressenti, mais cependant j'ai pu me contenter avec du fromage, un beefsteak froid et du pain, j'ai du vin dans un litre. J'attends les journaux d'hier qui ne tarderont pas à me parvenir. Le temps est couvert mais doux et je ne pense pas qu'il pleuve beaucoup.

⁶³ Guy de Lestapis (1881-1971), Saint-Cyrien, il finit général. Commandeur de la Légion d'honneur, Croix de Guerre 14-18 et 39-45 Croix de Guerre Belge, Military Cross.

⁶⁴ Son Frère Robert de Lestapis (1877-1954), également Saint-Cyrien, Officier de la Légion d'honneur, Croix de Guerre 14-18

6 heures. — Un gros orage a changé le temps ; il a plu toute l'après-midi ; j'ai d'abord fait un somme jusqu'à deux heures et demie mais l'humidité du gourbi m'a réveillé, en même temps que le tonnerre ; mon appartement est trempé, ma paille à peu près de même et je ne sais où me fourrer pour n'être pas dans l'eau. Des caracoles se sont montrés, j'en ai pris quelques-uns et me suis amusé à les regarder manger un morceau de pain sur ma table ; il y en a des tas qui sont sortis depuis qu'il a plu et ils vont se fourrer sur tous les murs.

Coups de feu cet après-midi vers quatre heures et demie sur des hommes qui se sont montrés. Le canon recommence.

J'ai fini mon dîner, tout seul ; soupe tiède, viande de bœuf et fromage, vin, et je vais me coucher, quand ma pipe sera finie. Bugucourt couche en-dessous de moi, c'est comme en sleeping-car, il a sa tête en dessous de mes pieds.

Pas de journaux aujourd'hui, pas de courrier. J'envoie cela. Tu m'as dit un jour que je devrais prendre des notes ; celles-ci t'intéresseront peut-être, quoique en fait de notes, elles soient peu suivies, mais, enfin, tu jugeras de la vie aux tranchées. Que maman m'envoie des pellicules. Je lui enverrai, dès que possible, les rouleaux pris. S'ils sont réussis et bien agrandis. il y en aura quelques-uns d'intéressants pour plus tard, en souvenir de cette grande époque !

Embrasse tout le monde pour moi et les gosses surtout. Je vis tellement seul depuis trois jours que les larmes me viennent aux yeux en pensant à tes enfants et à ceux de Nette. Pourquoi ?

Mon vieux James, je t'aime beaucoup ; j'ai pour vous tous et aussi pour ce vieux de Vienne ⁶⁵ pour qui cette guerre doit être très pénible, — Brigadier à 40 ans ? — une profonde affection.

Ton frère dévoué,

Bob.



Ce dimanche, 16 mai 1915,

Ma bonne Nénette,

J'ai reçu, ici, aux tranchées, ta lettre de jeudi où tu me disais que mon désir de passer dans l'Infanterie t'avait bien attristée.

D'abord, il n'y a rien de fait encore et comme nous menons une vie assez intéressante en ce moment, il est fort probable que j'attendrai de toute façon avant de faire cette demande.

Tu me conseilles la réflexion, et tu as raison ; mais j'ai eu le temps déjà de réfléchir et sois certaine que ce que je déciderai ne le sera pas sans avoir été bien mûri dans ma tête et que ce n'est pas un fou désir de gloriole qui m'entraînera. Je sais trop combien et comment on la paie et que, sur cent qui l'ont cherchée, quatre-vingt-dix-neuf y sont restés ou revenus estropiés pour jamais.

Non.

⁶⁵ Robert évoque ici Pierre de Vienne, son frère aîné, né en 1873 et resté célibataire ; il a été mobilisé en août 1914, à 40 ans, comme brigadier (grade de simple militaire du rang, correspondant au grade de caporal dans l'infanterie).

Mais j'aime l'action ; je crains que notre rôle à nous — (par moments occupés) — reste dans le vague, au second plan et quand je vois passer des Régiments d'Infanterie allant ou revenant des attaques, j'ai envie de me découvrir devant eux et alors, tu comprends que quelquefois je me dis : ce serait assez chic de faire partie de ce régiment-là ; voilà des gens qui ont un rude cran, etc...etc... Et comme là-dessus viennent se greffer les embêtements dont je parlais dans ma lettre à Jacques, je songe à faire une demande pour être tranquille et satisfait.

Enfin, on verra ce qui se présentera. Pour le moment, puisque nous venons aux tranchées cela se trouve reporté à plus tard et, ma foi, plus tard, on reverra.... Ne t'affole surtout pas et n'oublie pas que je tiendrai compte de ton affectueuse lettre.

Ici, nous sommes très bien ; j'ai un bon gourbi avec de la paille et il n'y a que les rats qui m'y embêtent, car il est à l'épreuve des obus, à deux mètres sous terre. C'est un secteur assez tranquille où on ne parle pas d'attaquer. Nous avons eu une alerte hier soir à neuf heures et demie, mais décommandée tout de suite.

Ce matin : bonne canonnade ; on rentre dans ses trous et le tour est joué ; ils peuvent canonner pendant dix ans sans qu'on en souffre.

Dis à Jacques que j'ai reçu sa lettre et dis-lui en même temps que pour le moment je reste comme je suis. Si ça continue d'aller bien du côté d'Arras, il est possible qu'on nous emploie plus tôt que je le pense, comme cavalerie ? !!!

En tous cas, embrasse maman bien tendrement de ma part. Dis-lui que je lui enverrai des photos à développer d'ici huit jours ; soyez rassurés sur mes intentions qui n'ont rien de dangereuses ni d'extraordinaires et à la fin prochaine et victorieuse.

Je t'embrasse toi aussi et te charge de mon meilleur souvenir pour Jacques et Renée.

Ton frère dévoué,

Bob.



Mardi, 18 mai 1915. — 11 h. matin.

Temps extrêmement lourd, malsain ; je viens du poste du Capitaine où j'étais parti à sept heures et demie ; je suis en nage ; le terrain des boyaux est collant, glissant ; il n'y aurait pas moyen de faire une attaque par ce temps-là ; on met le double de temps à faire le trajet qui monte et descend tout le temps.

Je repartirai à six heures, avec mes hommes, pour mon nouveau secteur qui est loin d'être joli ; quand je serai assis dans mon gourbi, mes jambes resteront dehors, c'est dire que c'est un simple renforcement le long de la tranchée à l'abri des balles mais pas de la pluie.

Le temps se lèvera peut-être après-midi. Pour le moment, je vais me « caler les joues » : fromage, vin, pain et chocolat, j'oubliais une boîte de langouste.

Il n'y a pas de rats là où je vais loger, paraît-il ; mais, en revanche, on rencontre des tas de gros crapauds que la pluie a fait sortir des champs de betteraves, mon Dieu ! crapauds ou rats ou limaces, c'est kif-kif ; un coup de bâton et ils se sauvent.

Pas de canonnades depuis hier soir, mais beaucoup de coups de fusil sur les tranchées et sur les isolés. Nous nous rapprochons beaucoup des lignes ennemies et mes postes d'écoutes ne seront pas à plus de

cent mètres. On verra ça tout à l'heure. Tout est tellement humide que mes allumettes sont enveloppées dans du journal, dans ma poche.

1 heure matin. — Je termine ma ronde ; beaucoup de fusées qui éclairent les tranchées d'une lumière sinistrement blafarde. Pas de canonnade ni de coups de fusil. Des patrouilles sont en route. Je n'en suis pas aujourd'hui. Mauvais gourbi ; j'écris debout sur un bout de planche.

Mercredi, 5 heures soir. — Fusillade à droite et à gauche. Mauvais temps froid et couvert. Deux inspections des tranchées par des Colonels ; il faut faire des prisonniers pour savoir ce qu'on a devant soi. Le secteur est plus dangereux qu'au mois de janvier à B... ; et tout mouvement dépassant la tranchée est salué par des balles. Aux postes d'écoutes, les hommes, quand les fusées éclairent la nuit, n'ont que le temps de s'effacer.

L'embêtant commence à être de manger froid. En somme, mon poste n'est pas mauvais : de la paille sur la terre glaise mais avec des couvertures je n'y ai pas eu mal aux reins. Le Colonel a dit ce matin qu'on allait avancer les nouvelles tranchées. La nuit mes hommes veillent par moitié et une équipe travaille constamment : Aménager les gourbis, les boyaux, les trous à ordures, etc...etc... Travaux qu'on ne peut faire que de neuf heures du soir à trois heures du matin.

Je reçois à l'instant la carte de Jacques, de dimanche. On n'a guère de journaux que deux jours après. J'ai trouvé un bouquin, *Le Maître de Forges*⁶⁶, que je lis à mes moments perdus ou en attendant mes rondes. Je vais en patrouille ce soir vers onze heures pour deux heures environ.

7 heures. — J'ai dîné ; mon ordonnance, en face de moi, prépare mon revolver pour la patrouille que je ferai à une heure et demie ; le temps n'est pas mauvais, il ne fait pas de lune, on pourra avancer un peu, mais nous avons en face des gens sur le qui-vive et qui lancent fusées sur fusées. D'ici là, je vais me reposer sur ma botte de paille. Menu du dîner ; soupe et bœuf, légumes, vin, anisette, fromage, café froid, etc... pipe. J'ai une barbe de sapeur et les mains noires, les vêtements couverts de boue séchée, les pieds très à l'aise quoique n'ayant pas retiré mes bottines depuis vendredi matin. Rien de nouveau.

Jedi, 3 heures du soir. — Rien vu et rien entendu. Soleil aujourd'hui, c'est tout ce qu'il y a de plus intéressant, on finit par avoir une odeur de chlore dans le nez (désinfectant) qui vous gêne beaucoup ; en effet, on en met beaucoup dans les trous à ordures et dans les... feuillées. Il faut prendre garde aux infections et aux maladies contagieuses et il y a énormément de mauvaises mouches — jaunes, vertes, noires, — des rats toujours en masses. A la jumelle tout à l'heure j'ai aperçu deux Allemands qui franchissaient, baissés et en courant, d'une tranchée dans une autre ; les guetteurs ont tiré, mais impossible de compter sur un résultat à la distance de quatre cents mètres !

Je viens de faire « une heure » devant mes créneaux ; le Capitaine, fatigué, dormait sur mon épaule.

J'ai pris la photo de mes camarades Capitaine Aymon, Lieutenant de Virieu, Sous-Lieutenant Noel.

Les balles sifflent au-dessus du gourbi. Pas de canon, sauf sur R...⁶⁷ où les grosses pièces font un fracas épouvantable ! Pauvre cathédrale Ils n'arrêtent pas de tirer dessus avec leurs 305 !!! Encore deux nuits à veiller et samedi soir, sur le coup de neuf heures, départ pour G...⁶⁸ à quinze à seize kilomètres d'ici. Le courrier va partir, j'en profite pour lui remettre cette lettre.

⁶⁶ *Le Maître de forges*, roman de Georges Ohnet paru en 1882. Histoire sentimentale se déroulant dans un cadre bourgeois. Adapté pour le théâtre dès l'année suivante, la pièce connaîtra la célébrité, avec plus de 271 représentations en quelques mois : « *un immense succès d'intérêt, d'émotions et de larmes* », écrira-t-on dans *Le Figaro* le lendemain de la première

⁶⁷ Reims

⁶⁸ Gueux, à 6 ou 8 km à l'ouest de Reims, commune du cantonnement du 6^e chasseurs

Amitiés et souvenir à tous nos amis et affectueusement à toi.

Ton frère,

Bob.



INCENDIE DE LA CATHEDRALE DE REIMS, BOMBARDEE PAR LES ALLEMANDS EN 1914



GUERRE EUROPÉENNE 1914-1915. — Le Crime de Reims. — Rue des Cordeliers, bombardée
et incendiée par les Allemands. — The Crime of Reims. — The Cordeliers' street.
Cliché M. Lavergne, Reims

UNE RUE DE REIMS, APRES UN BOMBARDEMENT EN 1915



Ce 23 mai 1915.

Ma chère maman,

J'ai reçu tes bonnes nouvelles et les paquets non moins agréables ; tu vas recevoir, pour ta part, mes rouleaux de pellicules que je t'enverrai demain sans faute. Tu pourras voir si c'est bon avant d'en faire développer une ou deux en plus, de chaque, que je puisse en donner aux intéressés.

Nous sommes rentrés des tranchées cette nuit à quatre heures. Nous étions partis à minuit avec un retard, à cause de l'encombrement, de deux heures. Je ne me suis naturellement pas couché ; j'ai fait messe à six heures et demie et suis venu me nettoyer après ; j'en avais besoin.

J'ai appris à mon retour que j'étais désigné par le Colonel, avec trois autres sous-lieutenants du régiment — des camarades — pour suivre, à partir du 28, des cours d'officiers d'infanterie pour le cas où l'on en aurait besoin.

Je me doutais de cela quand j'écrivais à Jacques il y a quinze jours au sujet de mon départ ; et quoique le Colonel nous ait certifié qu'il n'y avait là-dedans qu'une question « d'études » et non de départs, il me semble impossible qu'un jour ou l'autre nous ne soyons pas désignés soit en bloc, soit l'un après l'autre ⁶⁹.

J'ai accueilli cet arrêt tranquillement ; j'ai toujours été un peu fataliste et l'on verra ce que le sort me réserve.

Le jour où je viendrais à quitter le régiment et, par conséquent, la jument, j'en fixerai le sort avec le Colonel, dis-le à Jacques ; tu peux lui dire aussi que ce matin à la sortie de la messe le Colonel m'a dit à brûle-pourpoint ; « *Je viens de Paris et j'ai vu le Général de Lagarenne ; il n'y a aucun doute que votre jument vous sera rendue après la guerre. C'est certain.* »

Nouvelle confirmation.

Voilà ; ta lettre semble laisser supposer que tu considères les tranchées comme un lieu pénible et inquiétant ; j'ai eu peut-être tort de noter au courant de la plume ce qui s'y passait. Mais je ne dirai plus rien si vous prenez tout cela aussi au tragique. C'est pour moi une distraction, au contraire, et je trouve que l'on y serait très bien si, au lieu de huit jours, on y restait cinq ou six au maximum. Tout cela n'est rien à côté de la vie qu'a menée, cet hiver, l'infanterie.

Je t'embrasse, toi et Nette, et te charge de mes amitiés pour Renée et Jacques.

Ton fils dévoué,

Bob.



⁶⁹ Au printemps 1915, l'infanterie, par suite des pertes cruelles qu'elle a subies, a ses cadres décimés et fait alors appel à la cavalerie. Le 6^e régiment lui fournit un contingent sérieux d'officiers et de gradés : capitaine Lemaire, lieutenant Bruyère, sous-lieutenants Moret, de Beausacq, de Touchet, et les maréchaux des logis chef (équivalent d'adjudants chefs) Kessler et Bruggemann promus aussitôt sous-lieutenants d'infanterie à titre temporaire. Extrait de « *Historique du 6^e régiment de chasseurs à cheval pendant la guerre de 1914-1919 contre l'Allemagne* » <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6263116g/texteBrut>

Ce mardi, 25 mai 1915.

Mon cher James,

Je t'écris, par un clair de lune superbe, de mon cantonnement où il fait bon de se reposer après ces quelques jours de tranchées !

J'ai une vraie chambre à coucher, très bien meublée et garnie d'un excellent lit de cuivre. Les propriétaires sont de fort braves gens (le mari est ancien pharmacien de Reims) qui sont d'une amabilité presque exagérée. Gens fort simples et braves petits bourgeois contents, je crois, de me loger tandis que le voisin n'a qu'un sous-officier ; petites jalousies qui résistent à tous les événements.

Chose amusante : les Boches, en face de nos tranchées, sont, paraît-il, persuadés que l'Italie mobilise contre nous et mon successeur là-bas m'envoie un mot me disant que toute la nuit dernière il les a entendus crier et pousser des « hurrahs » en l'honneur de l'entrée en scène des Italiens, criant même, en français : « *Vive l'Italie* » ⁷⁰.

Maman t'aura dit que je suis des cours d'Infanterie — avec trois camarades — à partir du 28, à quelques kilomètres d'ici ; c'est, évidemment, pour passer, dans un temps donné, dans cette arme-là ; quand ? — je l'ignore — Mais, à mon avis, d'ici un mois ce sera fait. J'en suis content ; je sais les risques qu'on y court ; mais, d'abord, tout le monde n'y reste pas et puis, s'il faut y rester, au besoin, j'aurai au moins fait quelque chose de bien dans ma vie, puisque je serai mort proprement.

Combien de fois déjà, depuis la guerre, j'ai préparé, avant d'aller, soit aux tranchées en Belgique, soit par ici en Champagne, ou au moment des Épargnes, une adresse à ton nom ! Enveloppe toute prête !... En attendant cette imposante, l'avouerai-je — presque « espérée » — décision, j'ai joué au tennis hier et aujourd'hui avec un matériel de fortune ; mais, néanmoins, cela m'a fait le plus grand plaisir et le plus grand bien ; ça change, ça repose, ça distrait ! Vieux tennis de Valenciennes d'autrefois, où es-tu ?...

Nouvelles franchement bonnes de partout. On attend incessamment le mouvement de la Roumanie qui viendra s'ajouter à celui de l'Italie et n'aura pas moins d'importance. Les Russes ont l'air de tenir le coup encore cette fois-ci et vont sans doute repartir de plus belle après. Quant au roi de Grèce, ce n'est un secret pour personne, paraît-il, qu'il a reçu un coup de couteau dans les côtés d'un interventionniste.

Ne peux-tu pas me donner des nouvelles de A. Lefebvre ⁷¹ ?... ou l'adresse de sa femme ?

Affectueusement,

Ton frère,

Bob.



⁷⁰ En réalité, c'est l'inverse qui se produit : l'Italie déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie le 23 mai 1915. L'Italie qui était restée neutre depuis 1914, malgré ses obligations dans la *Triple Alliance* avec l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, avait, le 26 avril 1915, signé en secret avec les représentants de la *Triple-Entente* (France, Grande-Bretagne et Russie) le *pacte de Londres* par lequel l'Italie s'oblige à entrer en guerre contre les empires centraux en échange de promesse d'annexion de pays italophones appartenant à l'Autriche-Hongrie : le Trentin, les environs de Trieste, l'Istrie et la Dalmatie, ainsi que des territoires et des zones d'influence dans l'Empire ottoman.

⁷¹ André Lefebvre, cousin germain de Robert par sa mère. Marié en 1910 avec Hélène Leurent.

Ce jeudi, 27 mai 1915.

Ma chère Nette,

Voilà les chaleurs, les bonnes journées au grand air et au soleil ; et par ce temps merveilleux, mais un peu assoupissant, on n'est pas très courageux pour écrire même à ceux qu'on aime bien.

D'ailleurs, nous avons, dans nos périodes de repos, assez bien de travail et mes journées sont loin d'être vides ; je me lève généralement à cinq heures, pour l'appel de cinq heures et demie, et nous avons travail à cheval de six à huit, ou à neuf, cela dépend des jours. Après cela, je monte souvent une deuxième fois à cheval pendant une heure — Pansage — à onze heures et demie, déjeuner — deux heures appel. — Pansage — revues, distributions, etc... — cinq heures, soupe des hommes ; depuis que nous sommes au repos, j'ai fait trois parties de tennis de cinq à sept ; véritable distraction. Dîner à sept heures et demie et coucher vers neuf heures ; toute la journée dehors, comme tu le vois ; aussi on se porte bien, quoique ces jours de chaleur nous aient fait maigrir un peu.

Il est possible que j'aie dans l'Infanterie, — désigné par le sort — un jour ou l'autre. En tous cas, je suis désigné pour commencer dès demain à suivre des cours de cette arme avec quelques camarades.

Je suis très content ; voilà longtemps que j'aurais voulu être au milieu de ces fantassins qui sont les vrais héros de la guerre et pour qui tout le monde a (maintenant plus qu'autrefois) le plus grand respect. J'y tiendrai ma petite place, je crois, et si le hasard ne m'est pas funeste, je serai fier après la guerre d'y avoir servi.

Rien de neuf sauf ça.

J. Dupas est actuellement sous-lieutenant au 110^e d'Infanterie ; il était auparavant sous-officier au 4^e Cuirassiers.

Le moral de nos hommes et celui de l'infanterie que nous côtoyons constamment dans les tranchées, est resté excellent ; l'entrée en jeu de l'Italie a produit le meilleur effet et chacun compte que pour l'hiver on peut avoir fini les hostilités.

Souhaitons-le.

Je t'embrasse de grand cœur.

Ton frère,

Bob.



Ce 1^{er} juin 1915.

Mon cher James,

C'est toujours en hâte que j'écris et, naturellement, fort mal.

Je viens de rentrer — il est six heures — du cours d'Infanterie à huit kilomètres d'ici et nous avons reçu une bonne douche. Mais, à cette époque-ci, l'eau ne fait pas de mal, car elle est chaude.

Pour commencer, je vais changer d'escadron, je passe au 4^e, à cause du nombre d'Officiers partis depuis six mois dans l'Infanterie.

Je ne suis pas maintenu comme Lieutenant parce que trop jeune.

Nous avons été arrosés hier soir et ce soir, à mon retour, par de grosses marmites ; hier soir, vers neuf heures, j'étais couché et lisais le journal avant de m'endormir quand j'ai sauté sur mon lit ; la fenêtre a tremblé tant qu'elle a pu, toute la maison a fait de même et les civils qui me logent étaient assez affolés pour venir chercher un peu de confiance à côté de moi. Rien de nouveau. Il est possible que nous arrêtons nos cours pour partir sur Arras ? — Rien de précis encore.

Cela me fait du bien quand j'apprends que vous allez bien et que vous êtes à peu près heureux ; cela me donne de l'espoir et du moral en pensant à l'avenir.

J'ai vu hier Henri Hollande ⁷² qui va bien ; aussi A. T. de P. va bien aussi.

Les nouvelles de partout paraissent bonnes.

Je te quitte, je dîne de bonne heure, me couche idem et me lève plus idem encore vers quatre heures et demie.

Affectueusement,

Bob.

Remercie Renée de sa charmante lettre et embrasse Gérard.

B.



Ce 5 juin 1915.

Ma chère maman,

Nos cours d'Infanterie nous tiennent beaucoup et sont assez fatigants par ces grosses chaleurs. Du lever du jour — en ce moment quatre heures et demie pour moi — au coucher, nous sommes debout et comme le

⁷² Henry Hollande, cousin par alliance de Robert de Vienne. Caporal au 128^e Régiment d'Infanterie, né le 7 avril 1881 à Valenciennes, il sera tué au front le 16 juin 1915, à 35 ans, à Quennevières (Oise).

soleil tape ferme, on est fourbu le soir, en rentrant ; on n'en est pas moins gai, bien portant et... bon appétit, au contraire.

Nette m'a fait un vif plaisir en m'envoyant la photo d'Ado qui m'a l'air d'avoir très bonne mine. Si on les laisse se faire photographier, c'est déjà une bonne preuve que leur camp n'est pas dans les plus mauvais ; les opérations actuelles permettent d'espérer, sinon que la guerre sera finie dans deux mois, du moins que nous aurons fait un grand pas d'ici là.

Il n'y a encore rien de décidé pour l'Infanterie. H de Beaurieux, qui m'a écrit dernièrement — en réponse à une lettre à moi — me proposait de passer dans un des régiments que commande le Général dont il est officier d'État-Major. C'est en Alsace ; un régiment très bien commandé, me dit-il, et où son appui pourrait sûrement m'être utile. Une fois dans ce régiment, il est certain que j'aurai, grâce à lui, bien des facilités, soit pour me faire titulariser, soit pour avoir mon deuxième galon. Si la proposition du Colonel est revenue négative du G.Q.G. (Grand Quartier Général) c'est sous le prétexte que je n'ai pas deux ans de grade (dans la Réserve il faut 4 ans pour passer Lieutenant).

Enfin, je vais voir. Je suis très bien vu de tous ici ; j'ai changé d'escadron et, en conséquence, de Capitaine ; celui-ci est charmant et j'ai de très gentils garçons comme camarades.

Je t'embrasse, ma bonne maman, et t'envoie mon affectueuse pensée.

Ton fils.

Bob.



Ce 3 juin 1915.

Ma chère Madeleine,

Un mot en hâte pour t'envoyer la photo d'Ado que Nette m'a prié de t'envoyer.

Tu m'as écrit une carte postale bien gentille mais tu sais, ce n'est pas du tout pour ma « valeur » qu'on m'envoie dans l'Infanterie ; c'est bel et bien et tout simplement parce qu'on a besoin de nous là-bas.

Je n'ai, malheureusement, à mon actif aucun acte d'héroïsme ; j'ai fait tranquillement ce que j'avais à faire, comme tout le monde, et quand je vois des régiments d'Infanterie, je les salue respectueusement, car ce sont eux, les fantassins qui ont droit aux félicitations et qui les ont, d'ailleurs, payées tellement cher et les quelques moments pénibles que nous avons eus ne sont rien en comparaison de ce qu'ils ont enduré moralement et physiquement

La campagne prend une bonne tournure actuellement et il serait possible qu'on ne passe plus l'hiver ; il vaudrait mieux cela.

En attendant, je t'envoie, ainsi qu'à Pierre et à tous mes neveux et nièces, mon plus affectueux souvenir.

Crois-moi ton frère dévoué,

Bob.



Ce 12 juin 1915.

Mon cher James,

Notre cours d'infanterie se termine demain soir ; nous n'en sommes pas fâchés, car c'est fort éreintant ; heureusement, depuis deux jours il a fait un peu moins chaud et grâce au complet kaki que tu m'as envoyé, et dont je te remercie beaucoup, je n'ai pas trop souffert de la chaleur.

Nous avons eu une séance extrêmement intéressante hier sur l'Aviation, au champ lui-même. J'ai pris quelques photos qui auront de l'intérêt si elles sont réussies.

Chose curieuse et que je regrette de n'avoir pas eu le temps de prendre en photo ; un civil s'entraînant en aéroplane pour aller descendre dans les lignes ennemies et envoyer des nouvelles par pigeon.

Pour mon Infanterie, rien de nouveau. Je suis en rapports avec Henri de Baurieux et dès le premier soupçon — auquel je m'attends d'un jour à l'autre — je demande un de ses Régiments (il est dans une Division d'Infanterie, Capitaine d'État-Major).

L'aviation a aussi son bon côté, mais c'est difficile d'y parvenir. J'ai, je crois, la tranquillité nécessaire pour en faire avec goût. Il faut du calme et un cœur solide.

Pour les dangers que ça offrirait, j'en ai assez éprouvé maintenant pour ne plus les redouter ; on s'entraîne à ça comme aux sports.

J'ai reçu les fraises de Renée il y a quelques jours, mais elles n'étaient pas mangeables — complètement gâtées. Sa bonne pensée m'a fait néanmoins autant de plaisir que si je les avais dégustées.

Adieu, je vois mes camarades qui vont à « l'École », cours sur « la marche d'une Compagnie sous le feu ». Affectueusement à toi.

Ton frère dévoué.

Bob.



Ce samedi, 19 juin 1915.

Ma chère maman,

Je t'envoie ce mot des tranchées, où j'ai été envoyé inopinément remplacer un camarade qui devait rentrer. Le beau temps nous les rend parfaitement confortables et si j'ai un peu sommeil pour n'avoir pas dormi, le soleil vient me réchauffer presque dans mon gourbi.

Nous sommes dans un nouveau secteur, et cette fois beaucoup plus rapprochés des Boches que nous ne l'avons jamais été. On est sur le qui-vive toute la nuit et on ne dort guère ; je passe mon temps à vérifier si mes hommes ont leurs munitions en règle, si les rondes sont faites, etc...; et on n'arrête pas de tirer de toute la nuit, nous et eux. En regardant à la jumelle leur tranchée, qui est à une cinquantaine de mètres, on est un peu émotionné de se sentir si près, mais à l'œil nu ça ne change guère des situations antérieures.

J'ai une installation des plus modestes et l'ouverture par laquelle je pénètre dans mon « lit » a peut-être quatre-vingts centimètres de large sur autant de haut,

Je ne m'y suis d'ailleurs pas encore couché, ayant été en alerte toute la nuit, la première que je passais ici.

En avant dans ce trou, qui a quelque analogie avec la boîte à lapin où couche Pierre, j'ai une table, un banc et en face la porte orientée du côté opposé à l'ennemi pour que les balles perdues et les éclats d'obus n'y puissent pas pénétrer. Beaucoup de mouches, de rats et de souris qui grattent tout le temps.

Je suis donc arrivé hier soir — à onze heures exactement — jusqu'à jeudi soir prochain ; j'ai une provision de tabac, de cigares, que tu m'as envoyée, et de cigarettes. Naturellement, on fume énormément dans ces endroits-ci ; c'est le meilleur moyen de combattre le sommeil quand on est par trop prêt à s'endormir et cela arrive, même dans les tranchées. Combien ai-je réveillé de bons bougres cette nuit, endormis en plein air, sous les balles qui sifflaient partout au-dessus, à droite, à gauche d'eux !

J'ai apporté aussi ta boîte de thé, qui n'est pas banale et que je vais goûter ; c'est en tous cas pratique et je te remercie en même temps de tout ce que j'ai reçu ces jours-ci en fruits, gâteaux, objets de toilette, etc... Les cigares sont fameux ; on n'en trouve pas par ici de cette sorte-là.

Bugnicourt a paru fort content de ce que tu lui as envoyé et il m'a exprimé sa satisfaction en me questionnant ; « *Je ferais peut-être bien d'écrire pour remercier ?* » — Je lui ai répondu d'un seul mot ; « *évidemment.* » Il va donc t'élaborer une lettre qui partira d'un excellent cœur de brave garçon dévoué et très sérieux et, une grosse qualité pour moi : il ne boit pas. Ceux-là sont rares, je te l'assure !

Donne de mes bonnes nouvelles à tout le monde. Je résiste plus gaillardement que jamais à cette longue guerre qui demande peut-être plus de patience que de courage, du moins pour nous.

Je t'embrasse bien affectueusement, ma chère maman. Excellentes nouvelles de Pierre, j'espère qu'il continuera à se bien porter.

Ton fils dévoué,

Robert.



Ce lundi, 21 juin 1915. 9 heures.

Ma chère Nette,

Assis au « poste d'observation », la tranchée boche en face de moi, le soleil au-dessus à droite, protégé des balles possibles ennemies par une bonne épaisseur de sacs pleins de terre, je t'écris ; cure d'air, au bon air merveilleux, fatigante la nuit, mais agréable le jour.

Nous avons en face de nous des gens calmes ; nous n'avons pas eu un coup de canon depuis notre arrivée ; toute leur artillerie a dû déloger en grande partie pour Arras où ils se trouvent dans une situation assez critique, dit-on. Tant mieux, et qu'on débouche vivement !

Pas mal de fusillade, sans résultats d'ailleurs ; ces bougres-là nous eng... quelquefois, nous leur répondons, naturellement. Ils savent bien qui nous sommes (par qui ? comment ? ... espionnage) puisqu'ils nous invec-tivent « *Eh ! les gens du Nord, vous êtes tous c...* » en excellent français...

Je suis descendu dans une sape où j'ai pris des photos, mais je crains qu'à la lumière électrique cela ne donne pas grand'chose.

Courbé, à plat ventre presque, j'ai pu avancer sous terre à quelques mètres d'eux ; gare au jour où cela explosera !...

D'ici, j'entends, apporté par le vent, le son des tambours français qui roule, accompagné des clairons. Ça vient de loin, vague, par à-coups, c'est plein de poétiques souvenirs et je me figure entendre ceux du terrain de manœuvres de Valenciennes où, le matin, par ces belles journées de juin, ils venaient, en cadence, résonner dans le jardin !

Tu entends, à ce souvenir, le bruit sourd et lointain rythmé au pas des fantassins. Il passe... et c'est un rêve ! un rêve de bonheur et de gloire ?

Hier soir (il était dix heures et demie) j'étais de quart comme en ce moment. Tout à coup un incendie s'est déclaré ; une fusée éclairante, en retombant, avait mis le feu aux feuilles desséchées des sapins qu'on plante pour masquer les créneaux et les tranchées. Il y a eu un moment d'émotion ; en un clin d'œil, ça a été éteint eu jetant des pelletées de terre ; chose qui paraît futile, mais qui n'est pas commode quand on se sent visé et qu'on se détache très nettement devant les flammes.

Par ce beau temps et ces nuits claires et courtes le séjour aux tranchées — même rapprochées à quelques dizaines de mètres des Boches — ne peut pas se comparer aux dures relèves de l'hiver où tout est cent fois plus pénible ; longues, interminables nuits de quatre heures à huit heures ! Froid, pluie, brouillard, peine à marcher, crotté, etc... etc...

Cela me fera plaisir de vous savoir au bon air, à Villers ⁷³; vous allez y faire une longue saison, au calme, au repos. Tu y liras sans doute tranquillement tes bouquins intéressants, allongée sur le sable. Rien n'est bon comme un bon livre et ma foi, je crois que c'est encore dans les vieux que l'on tire le plus d'intérêt et de profit. Fais de longues siestes au soleil ; prends tous les petits ennuis de la vie de famille comme il faut tout prendre dans la vie ; par le bon côté ; ne t'énerve pas parce qu'un gosse a avalé de travers ou que tu as rencontré ta bonne avec un soldat ; c'est tellement naturel et humain que de s'étrangler ou de se faire la cour ?

Vous allez trouver là-bas dans Tante Clémence et mes cousines ⁷⁴ un passe-temps agréable ; des histoires à raconter ; des déjeuners à faire — des riens à discuter... parce que je suppose qu'on a encore en France quelques autres sujets de conversation que cette maudite guerre ? Tu devrais prendre des bains de mer avec Max et Robert, en costume, et Marie aussi, ça permet de s'étendre à l'aise sur le sable après.

Je te quitte, l'esprit vide, mais le cœur plein de tendresses pour vous.

Ton frère qui t'embrasse,

Bob.

Ne pas oublier de me donner l'adresse de la villa.



⁷³ Villers sur-Mer, sur la Côte Fleurie, dans le Calvados, est une élégante station balnéaire créée au milieu du XIX^e siècle.

⁷⁴ Clémence Lefebvre, sœur cadette de Margueritte Lefebvre, la mère de Robert de Vienne. Clémence Lefebvre s'est mariée en 1878 à Valenciennes, avec Paul Maurice (1853-1938), dont Marie (1883-1962) et Marguerite (1885-1949), cousines germaines de Robert

Ce 24 juin 1915.

Chère maman,

Je te remercie de tes deux lettres, celle du 17 et celle du 22, et j'ai trouvé dans la première ce que tu y avais mis et dont je te remercie particulièrement aussi.

Sauf un formidable orage qui a abîmé assez les tranchées, les « gourbis » et les boyaux, notre séjour ici se sera bien passé et sans casse.

Je pars ce soir vers dix heures et demie et serai dans mon lit vers une heure.

Si bien que ça aille du côté d'Arras, je ne pense pas qu'on puisse prévoir la fin de la guerre d'une manière précise. En tous cas, si ça l'était pour la fin d'octobre, ce serait superbe.

L'avis unanime est que la cause est jugée : nous avons la Victoire ; chaque jour les Allemands s'usent un peu plus et dans une proportion qui augmente elle aussi chaque jour ; on ne nous demande plus que la patience, ou du moins à vous, car pour nous, que ce soit dans la Cavalerie ou dans l'Infanterie, il y aura des batailles et des pertes, mais nous sommes ici pour cela.

C'est avec plaisir que je vois arriver votre départ pour Villers, mais je me demande quelquefois comment ton estomac se trouvera de ce séjour à la mer qui doit être prolongé. Je sais que ces plages-là sont moins éventées que celles du Nord et qu'à cette condition tu supporteras peut-être mieux l'air maritime.

Nous avons souffert ici de moustiques ; nous sommes au bord d'un canal — exactement le long du canal — et de fort mauvais moustiques nous piquent, surtout la nuit. Je me suis réveillé la nuit dernière, alors que je m'étais endormi — fatigué — sur mon parapet (les jours où mon escadron est « aux Écoutes » je suis de garde de huit heures du soir à huit heures du matin) avec un tiraillement au poignet gauche ; j'y avais une ampoule grosse comme un petit œuf et fort énervante ; j'en avais d'autres au front, derrière l'oreille, et à la main droite ; ça a passé vers midi ; tous mes hommes — plus ou moins — ont été, eux aussi, piqués. J'aime encore mieux pourtant ces sales bêtes aux vulgaires et grosses mouches vertes qui volent par centaines sur les déchets viennent ensuite dans les gourbis et nous ennuiant sans relâche de leurs bourdonnements ; ce sont là les petits inconvénients de la guerre de tranchée et, après autant de morts, on peut dire ; heureux ceux qui en souffrent !

De Vienne doit avoir assez de mal là-bas ; j'envie sa place en pleine action, et j'attends d'entrer moi-même énergiquement dans la partie.

Je t'embrasse tendrement là-dessus et envoie mes affections à tous.

Ton fils,

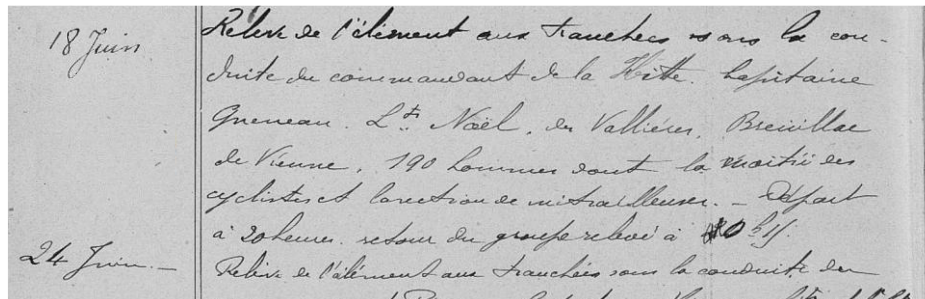
Robert



Ce 25 juin 1915.

Mon cher James,

Rentré cette nuit des tranchées, je me repose. Il y faut ouvrir l'œil, non pas qu'on y soit embêté par les canons — ou même les fusils, mais on craint toujours une surprise quand on a les Boches, là devant soi, en pleine nuit — à peine à cinquante mètres, qu'on les entend parler, marcher, travailler. Aussi, n'ai-je pas beaucoup dormi pendant mes nuits de garde.



J'apprends par maman que vous allez tous quitter Paris ; à cette époque-ci, il y doit faire bien chaud et je vous accompagnerais bien volontiers moi-même au bord de la mer dans une villa et prendre des bains ; l'hygiène manque par ici et prendre un tub est un luxe. Pourtant, par ces chaleurs, ce serait indispensable ! Mais on y est fait, on laisse son linge trempé sécher sur soi et on n'attrape rien. Tu ne trouverais pas, là où tu vas jouer au tennis, une raquette passable et une demi-douzaine de balles usagées, mais encore bonnes ? — Il devait y avoir une raquette chez Pierre, rue de Monbel ⁷⁵, seulement maman n'aura peut-être plus le temps d'aller voir. Tu pourrais téléphoner au concierge ?

On parle ici beaucoup d'Infanterie ; j'ai pris contre tout événement mes dispositions et au premier bruit « officieux » je demande — si je ne vais pas dans l'aviation — le 235^e, un Régiment qui est sous les ordres de H. de Beurieux ⁷⁶. Il m'y attend et sera, me dit-il, enchanté de m'avoir près de lui.

Je suis maintenant, te l'ai-je dit, au 4^e Escadron ; j'y suis très bien, sous les ordres d'un Capitaine charmant et avec d'excellents camarades. J'ai fait connaissance l'autre jour d'un Monsieur que tu connais, Dehesdin ; il est dans les automobiles du côté de Reims ⁷⁷. Je ne sais ce qu'il est, sous-officier ou officier ; c'était la nuit et il était avec un tas d'autres, un peu éméchés.

Je vais envoyer à Paul la photographie que j'ai prise de la jument ; t'es-tu arrangé avec lui à ce propos ? — Qu'est-ce qu'il fait au dépôt, il n'est pas encore remis de sa chute ? J'espère que si.

Heu ! Heu ! Arras ?... Longuet, hein ? Mais n'empêche, nous tenons le bon bout et je te quitte là-dessus et te charge de toutes mes affections pour Renée et Gérard.

Ton frère,

Bob.



⁷⁵ 5 rue de Monbel, dans le 17^e arrondissement de Paris, adresse donnée par Pierre de Vienne à sa démobilisation.

⁷⁶ Probablement le cousin germain par alliance de Robert : Charles Georges "Henry" de Robaulx de Beurieux (1873-1936), capitaine d'état-major, époux d'Alice Lefebvre (1879-1938).

⁷⁷ Entre 1890 et 1914, Reims était un important centre de production automobile : Siège de Bégot & Mazurié, Usine Panhard-Levassor, Usine Brasier.

Ce 27 juin 1915.

Mon cher Etienne,

Pour que tu ne doutes pas que je pense à toi — même dans ces circonstances où on a déjà pas mal à faire pour soi-même, ce mot ; mot d'amitié, de souvenir.

Je rentre des tranchées et j'ai passé six jours à cinquante mètres des Boches ; ouvre l'œil si tu y vas et méfie-toi ; c'est le meilleur conseil que j'ai à te donner. La nuit on a beau avoir du « poil », quand il fait bien noir et qu'un tragique silence plane sur les tranchées, on a parfois un œil inquiet et une oreille nerveuse ; on croit voir, on se figure entendre !... Ce qu'il y a à craindre, c'est une surprise, aussi, veille-t-on, arme en main, tout le monde debout, en silence on repère leurs mouvements possibles avec des fusées et on les harcèle avec des bombes aux effets infernaux. Ah le déchirement subit d'une bombe explosant dans le calme de la nuit profonde ? Qui le dira — qui pourra le raconter ? Te sens-tu l'âme d'un poète ? — Si oui, vas-y.

Et toi ; toi cher et ancien, que deviens-tu ? Tu as lâché le « Perpignan » pour la trompe ? Mais qui voitures-tu ? des malades ou des explosifs, des généraux ou des prisonniers ? à moins que ce ne soit du grain ?...

As-tu une bonne santé ? ne souffres-tu pas trop de la campagne ?

André ⁷⁸ vient de quitter mes parages ; Henry, au contraire, doit y être encore, je crois ; tous deux vont bien

Je te quitte, mon cher Etienne, j'ai à vingt-cinq kilomètres de moi, au nord-est, le château du Cellier, où tu m'as si aimablement reçu il y a trois ans et où tu as encore ta famille, je pense !...

Bien affectueusement à toi.

Ton copain et ami,

Bob.



Ce 29 juin 1915.

Mon cher Etienne,

Je riais en t'écrivant, l'autre jour ; je suis navré maintenant. Henry ⁷⁹, ce brave Henry, a été tué le 16 dernier, bravement, héroïquement, en allant à l'attaque à Quennevières ⁸⁰, dans les environs de Compiègne, d'une balle au ventre.

⁷⁸ André Thellier de Poncheville, né le 12 novembre 1881 à Valenciennes, était au 15^e régiment d'artillerie, dans secteur vers le sud du Godat et Berry-au-Bac, il est cousin germain de Robert, lui-même né en 1885.

⁷⁹ Henri Hollande, ami d'enfance et cousin éloigné de Robert par les Lefèbre et les Mabile de Poncheville, né en 1881 à Valenciennes. Caporal au 128^e Régiment d'Infanterie, tué le 16 juin 1915 à Quennevières (Oise) à 34 ans.

⁸⁰ En 11 jours, du 6 au 16 juin, la bataille de Quennevières lancée par le général Nivelle entraîne des pertes françaises s'élevant à 134 officiers et 7 700 hommes, tandis que 4 000 Allemands ont été mis hors de combat, pour des gains de terrains limités.

Il n'a pas souffert ; tué sur le coup.

J'avais passé la journée du 6 juin en sa compagnie avec André ; il avait été heureux, ravi de nous voir. Depuis le mois d'août, il menait la vie pénible et sans merci du troupier. Il la menait gaiement et crânement, mais néanmoins dépourvu de toute amitié, ne voyant personne de ceux qu'il aimait, il se trouvait isolé... et sa dernière poignée de main, quand il m'a quitté, en disait long sur sa solitude et son manque de camarades

Il est parti d'ici un soir ; et je pensais le revoir le lendemain il était déjà sur la route qui le conduisait à la mort.

Son corps n'a pu être retiré tout de suite du champ de bataille ; j'espère que c'est fait maintenant ; Dieu ait son âme ! Ceux qui meurent pour la Patrie vont droit avec les Justes !

Mon cher ami, voilà l'épreuve pénible. Ça me fait une émotion indicible de penser que ce bon Henry n'est plus.

Je te serre affectueusement la main,

Bob.



Ce 29 juin 1915.

Mon cher James,

Ça commence, ou plutôt ça continue et ça n'est pas près d'arrêter, hélas ! plus d'un qu'on connaît ou qu'on aime ne verra plus jamais les siens !

Hier, j'apprends la mort d'Henry Hollande, ce brave Henry, avec qui j'avais passé toute une après-midi (le 6 juin) en compagnie d'André Th. de P. Aujourd'hui, c'est celle de ce pauvre Georges T. de Poncheville ⁸¹ ! Guerre fatale ! que restera-t-il après ?

C'est par maman que j'ai appris que Georges avait été tué en brave à la tête de ses hommes ; et c'est par son propre chef de Bataillon que j'ai appris la mort héroïque d'Henry.

Il était trois heures. — C'était dans les tranchées en avant et à l'est du Parc d'Offémont, au sud de Quennevières, à huit cents mètres de la ferme d'Ecafaut ; la compagnie d'Henry reçoit l'ordre d'attaquer, après un violent bombardement d'artillerie. Henry sent que ses derniers instants sont venus et il prévient son ordonnance qu'il n'en reviendra pas ; « Il est trois heures, lui dit-il, dans dix minutes tu viendras me rechercher ».

À trois heures deux il était tué ; d'abord une balle dans le genou, puis une dans le ventre. Sur toute sa section, il n'en est revenu que quelques-uns, isolés.

⁸¹ Georges Thellier de Poncheville (1877-1915), sous-lieutenant au 246^e Régiment d'infanterie, tué le 18 juin 1915 à Souchez (Pas-de-Calais) à 38 ans. Dès l'automne 1914, les Allemands s'emparent de Souchez village de 1 500 âmes qu'ils transforment en véritable forteresse. Les poilus surnomment Souchez le "secteur de la boue" qu'ils tenteront de reprendre à partir du 9 mai 1915. Déluge d'artillerie, nombreuses batailles et, à l'automne 1915, Souchez repassera définitivement aux mains des Alliés. Le chapitre XII du roman d'Henri Barbusse, *Le Feu*, décrit le village de Souchez complètement détruit.

Son corps était resté sur le champ, impossible d'aller le reprendre tant la fusillade et la canonnade étaient violentes. A la nuit, son brave ordonnance a voulu aller quand même essayer de le ramener ; il n'a pas pu y arriver ; il a seulement rapporté sa bague, sa montre-bracelet et quelques papiers. Sa montre était arrêtée à trois heures dix ; une balle, dont on voyait encore la trace, était venue la frapper à cette minute-là.

Il n'a pas poussé un cri, et n'a pas dû souffrir ; mort sur le coup.

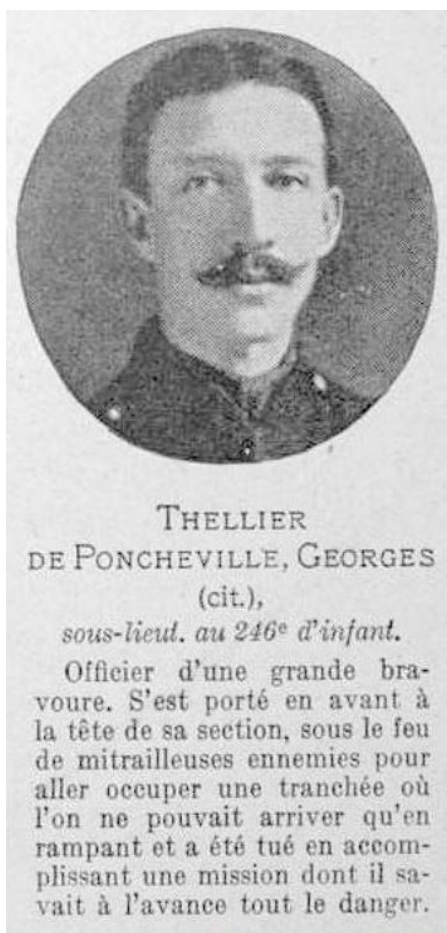


Tableau d'honneur de la revue l'Illustration

Ça me fait beaucoup de peine et une grosse impression. Avant-hier, nous avons eu un officier blessé en patrouille, la nuit. Chacun finit par attraper quelque chose et on estime heureux ceux qui s'en tirent avec une balle dans la jambe.

Nous avons eu aussi un homme blessé grièvement ; c'est journalier et pourtant on ne fait rien, on est dans un secteur calme, tout à fait calme.⁸²

Enfin ! on ne paiera pas trop cher la Victoire, mais c'est dur, tout de même, de voir ses amis partir l'un après l'autre.

J'ai écrit un mot à son frère Michel. Il sera content de savoir que j'ai une photo d'Henry, la dernière naturellement, et que je la lui enverrai dès que j'en aurai une épreuve. Maman en a la pellicule, veux-tu lui demander d'en faire tirer une ou deux qu'on enverra à Michel ⁸³ et à Mme Charles Boca à Berck ?

⁸² Le sous-lieutenant Dellaye et le chasseur Peliers (?) sont blessés par une mitrailleuse au cours d'une reconnaissance des lignes ennemies le 28 juin 1915.

⁸³ Michel Hollande, né le 7 août 1885 à Valenciennes, frère d'Henri. Mme Charles Boca, née Marie Grimonprez, tante de Henri et Michel Hollande, et belle-sœur de Mathilde Lefebvre.

Je te serre la main, mon cher James, et envoie toutes mes affections à tout le monde.

Ton frère,

Bob.

Le Commandant qui m'a donné ces détails m'a dit, en me quittant, les larmes aux yeux ; « *Moi. Monsieur, ma femme se meurt, à Épernay, et je ne puis seulement pas aller lui fermer les yeux ! et j'ai six enfants ! !* » — C'était navrant. Quel drame et que de drames ? ! !



Ce 6 juillet 1915.

Ma bien chère maman,

J'ai reçu avec plaisir le moustiquaire de tulle ; nous sommes, même au cantonnement, dévorés de mouches et moustiques et dès quatre heures du matin on ne peut plus dormir sans avoir la tête couverte.

Pour les tranchées, le moustiquaire que Renée m'a envoyé sera excellent ; là, alors, on n'y tient plus si on n'a pas la peau comme du cuir. Quand on va en patrouille dans les herbes où les moustiques règnent en maîtres — vu qu'ils ne sont jamais dérangés (il n'y a ni homme ni bête depuis six mois) — quand, donc, nous partons, de nuit en patrouille, on est immédiatement obligé de se coucher et d'avancer sur le ventre pour ne pas être vu (dans cette saison, les nuits ne sont pas bien noires) — alors des millions de cousins — vilaines mouches vertes — fourmis ailées — mouches jaunes, plus grosses de deux fois que les mouches ordinaires, viennent tranquillement vous piquer et sans qu'il y ait quoique ce soit à faire. L'autre jour, j'ai eu comme ça une ampoule grosse comme un œuf de poulette au poignet gauche — et une de la même dimension qui m'a à moitié fermé l'œil droit. C'est irritant au possible ; sans compter le bruit dont ces infectes mouches vous remplissent les oreilles. Ce sont les détritiques, les ordures, et aussi pour beaucoup des cadavres à découvert ou enterrés trop peu profondément qui les ont développées à un tel point...

Nette m'a envoyé, dès son arrivée, une lettre qui m'a laissé entendre qu'elle avait une bonne impression de Villers, de la Villa, et qu'elle allait s'y plaire... elle qui est assez difficile à jouer de la vie ; si elle voyait comme nous nous contentons maintenant — après ces durs mois d'hiver et en prévision des mois nouveaux que nous aurons sans doute à passer — d'un rayon de soleil, d'un journal de Paris où on retrouve la vie, où on a l'impression que tout, tout n'est pas la guerre !

Pour ma part, je cherche dans toute occasion le bon côté ; heureux ou utile, et ainsi les jours se passent les uns après les autres sans paraître trop longs ; mais, à la réflexion, bien isolés des vôtres !

As-tu parfois des nouvelles de Chine ? Je n'ai pas vu l'écriture de Jean ⁸⁴ depuis plus d'un an et je ne me rappelle plus que tu m'aies donné de ses nouvelles.

Tu pourrais me donner l'adresse de P. Bernard, à qui j'enverrais un mot ; il saura comme cela qu'on pense à lui ; c'est bon, quand on est dans la peine, un simple mot, une seule signature !

Je ne doute pas que tu aies été bien heureuse de retrouver tante Clémence, l'oncle Paul, Marie, Riquette qui seront aussi, me dit Nette, enchantés de vous avoir. Fais-leur toutes mes amitiés et mes souhaits de

⁸⁴ Jean de Vienne (1877-1957), frère de Robert, le 4^e des 7 enfants ; prêtre lazariste missionnaire, il partit en Chine en 1901 (Robert avait 14 ans) et ne revint en France qu'après son expulsion par les maoïstes en 1951.

fête ; je n'ai pas de calendrier (on perd tout) mais je sais qu'en juillet il y a un tas de fêtes dans la famille et surtout la tienne, ma bonne maman !

Que de fois je te l'ai souhaitée ! Presque toujours je pouvais aller t'embrasser à cette date-là ! Jamais on n'aura vu des jours aussi terribles que les nôtres et pourtant tu en as eu de bien tristes aussi, n'est-ce pas ? Mais aurait-on jamais pensé, rêvé quelque chose d'aussi abominable que cette guerre ?!!

Pauvre Henry ! Pauvre Georges ! C'est une consolation de savoir que ceux qui meurent sur le Champ de Bataille vont tout droit au séjour des élus !

Je te quitte ; on parle encore de permissions ; je suis sceptique pour la mienne !

Affectueux baisers de ton fils dévoué,

Robert.



JEAN DE VIENNE, MISSIONNAIRE
ET EVEQUE EN CHINE, FRERE DE
ROBERT



Ce lundi, 12 juillet 1915.

Mon cher Jacques,

J'ai bien reçu tes différentes lettres de la semaine dernière et t'en remercie.

En effet, il y a des permissions ; certains de mes camarades sont déjà partis, mais mon tour, à moi, est encore bien loin ; fin août, pas avant et pour quatre jours !

Comme tu le vois, c'est trop vague pour qu'on en parle. Mais au cas où cela marcherait, il est évident que j'irais à Villers auprès de maman et Nette et de vous tous.

Pour ce que tu me disais dans le carton que tu m'as envoyé il y a une huitaine, rien de plus exact. Il y a en arrière du front des sujets d'observation bien variés qui pourraient alimenter la verve de tous les moralistes. La guerre, et surtout la vie de guerre, relâche considérablement les mœurs ; la morale, malgré les exhortations pressantes et renouvelées des aumôniers, les petits laïus des chefs, n'existe plus ; celui qui a échappé à la mort une fois, dix fois, cent fois, n'admet plus les conseils ; il est devenu fataliste ; il vit d'événements en événements et a une grande impression : bombardements, patrouilles ou reconnaissances de

nuit agitées, alertes chaudes, etc., il réagit, il le faut presque, par un contrepoids violent : saoulerie, orgie, jusqu'à l'abrutissement.

Exemple ; il y a trois jours, lors d'une reconnaissance, un homme se perd dans le brouillard ; il était environ une heure du matin. L'officier fait chercher, cherche après lui ; rien à faire ; on ignore s'il est perdu, s'il s'est rendu aux Boches ou s'il a été tué, des coups de fusil ayant été tirés. Enfin la reconnaissance rentre sans lui.

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi en plein jour, et grâce aux herbes, le type rentre, à plat ventre, et dans quel état ! Il raconte que, perdu dans le brouillard, il a erré pendant la nuit, s'est orienté au jour, et a mis le temps passé à ramper sur le ventre sans être vu ; il revient au cantonnement, lâche son cheval, s'enfile au cabaret et est ivre-mort une demi-heure après. Impossible d'avoir des renseignements tellement il est soûl ; réaction ; oublier le danger qu'on a côtoyé trop fortement.

Il y a des chances pour que je sois désigné pour l'Infanterie, au cas où l'aviation ne marcherait pas ; on verra.

Bien affectueusement à toi,

Bob.



Ce mardi, 13 juillet 1915.

Ma chère maman,

Je t'avais écrit une lettre hier que j'ai déchirée, ayant reçu la tienne dans l'après-midi. J'ai eu un peu moins de temps pour t'écrire, ces jours-ci, fort tenu par mon service. Nous sommes peu nombreux comme officiers ; j'ai un camarade aux tranchées, un autre en permission, moi troisième, c'est tout.

Au sujet de ces permissions, on peut espérer y aller, mais mon tour ne viendrait pas avant le milieu d'août. Il est évident que si j'ai quatre jours j'irai les passer avec vous à Villers, je suppose qu'il y a des trains convenables de Paris ?

Ce serait une fête, tu comprends, que quatre jours, et j'y pense peu, à cause des désillusions toujours possibles ; le rêve que tu as fait sera pourtant réalisé, je le crois. Attendez-vous à me voir ; naturellement je vous télégraphierais l'heure de mon arrivée. Vous pourrez d'ailleurs m'indiquer vous-même les meilleurs trains. Sur quatre jours il n'y a pas beaucoup de temps à perdre ! ! En tous cas, inutile de s'affoler ; pour ma part je n'en suis pas capable et vous-mêmes, faites-vous une raison.

Voilà les photos que tu m'as envoyées hier ; j'en ai retiré une ou deux que j'ai données. Mais as-tu les pellicules ? Je suppose que Kodak te les rend ?... Est-ce lui qui met sur papier ?

Veux-tu m'envoyer quelques rouleaux ? Je pars sous peu aux tranchées et j'aurai peut-être l'occasion de prendre quelque chose d'intéressant.

Tu ne m'as pas donné l'adresse de Paul Bernard — L'as-tu ? — Je suis enchanté que Villers te plaise autant ; Nette doit s'y plaire aussi et ça me fait le plus grand plaisir ; j'espère la trouver en bonne santé, grasse et non pas avec des joues maigres qui me feraient venir les larmes aux yeux... et on ne doit pas pleurer.

Je t'embrasse en te demandant si tu as reçu un paquet de lettres il y a quelques jours ?... à mettre de côté. C'est mon plaisir pour plus tard.

Ton fils affectueusement dévoué,

Robert.

Amitiés à tous.



Ce 17 juillet 1915.

Ma chère maman,

Nous sommes toujours au même endroit, par un temps en somme assez beau, malgré quelques grosses averses, dont vous aurez à souffrir aussi.

J'ai eu le plaisir de dîner hier soir à dix kilomètres d'ici avec René Peslin ⁸⁵ que j'ai trouvé en très bonne santé.

Je suis revenu sur le coup de dix heures par une nuit assez noire, mais j'ai pu éviter la pluie qui n'a commencé à tomber qu'à mon arrivée ici.

Jacques t'aura peut-être dit — ou moi-même, je t'en aurai parlé — que j'avais fait une demande pour passer dans l'aviation. Elle n'a pu encore aboutir. Je serais content d'être admis, car si je n'y vais pas je serai incessamment versé dans l'Infanterie. Ça ne me déplairait pas du tout, d'ailleurs ; mais, en somme, je préférerais l'aviation qui donne une existence moins pénible.

J'ai vu aussi ces jours-ci Henry M. de Poncheville qui avait fait une sorte de fièvre typhoïde au début de l'année et qui est actuellement tout à fait remis.

Ma santé — pour en parler — est toujours excellente et mon moral aussi ; quoique les jours paraissent quelquefois longs, je réduis la « bile » au strict nécessaire et conserve ma bonne humeur, mon énergie et mon cœur frais pour ne pas les user et pouvoir être encore « sociable » plus tard.

On n'a malheureusement pas retrouvé le corps d'Henry Hollande ; je transmets à Michel, son frère, la réponse du service de santé qui est négative. Il aura eu le sort de bien d'autres modestes héros ; la fosse commune ; mais son âme est avec celles des hommes de devoir et de dévouement ! Avec Dieu !!

Mes bons baisers à tous, portez-vous bien, ne lisez jamais de journaux à vous donner mal à la tête et amusez-vous à regarder les bateaux qui passent... s'il en passe ?...

Affectueusement à toi.

Ton fils dévoué,

Robert.



⁸⁵ René Peslin, ingénieur à Valenciennes, né en 1876 à Valenciennes, époux de Germaine Adeline Jenny Marie Piérard, elle-même cousine germaine de Marguerite Lefebvre, la mère de Robert de Vienne

Ce 24 juillet 1915.

Ma chère Nette,

J'étais à R.⁸⁶ hier ; le matin un violent bombardement, dont parlent les journaux d'aujourd'hui, était tombé sur la ville, la pauvre ville qui est en ruines. Les rares commerçants restés étaient encore sous le coup de cette terrible impression ; il y avait eu assez bien de blessés et quelques tués dont une jeune fille qui a eu les cuisses coupées par un éclat et qui est morte en arrivant à la Croix-Rouge. C'est navrant ; ville morte, craintive, dominée constamment par la terreur des Boches...

J'ai eu l'occasion heureuse de voir Henry M. de Poncheville, barbu, visage rieur et bouche ironiquement gaie. Il m'a raconté sa campagne : c'est toujours ce qu'on fait quand on voit un ami qui n'avait pas reparu depuis un an ! J'étais avec André Th. de Poncheville qui n'était pas très bien portant, j'irai demain voir s'il va mieux ; il souffrait de l'estomac.

Il paraîtrait qu'un Dupont⁸⁷, l'aîné des fils de M. Louis Dupont, de Douai (qui est un original et aime peu le monde) a eu une aventure assez bizarre — c'est Henry qui est dans son régiment, qui la donne.

Il était aux tranchées, nez à nez avec les Boches. Tout à coup, un de ceux-ci — qui l'aurait connu à Douai et reconnaissait sa voix — aurait crié derrière le parapet : « *C'est toi, Dupont ?* » — L'autre répondit flegmatiquement et d'une forte voix : « *Eh bien oui, c'est moi Dupont !* », et il regarde par-dessus le parapet, le Boche en fait de même ; ils se regardaient et, au moment où ils allaient peut-être en dire davantage, un soldat français, qui était aux côtés de Dupont, descend le Boche d'un coup de fusil. Dupont se retourne vers le soldat et lui dit : « *T'aurais pu attendre un moment que je vois qui c'est !* ».

Sans être extrêmement intéressante, c'est une « anecdote » de la guerre et mon Dieu, à part que je pense journallement à vous et vous aime bien tendrement, de quoi veux-tu que je parle ? Ai-je encore des idées en tête ?...

Ton frère affectueux,

Bob.

Le moteur d'un aéro chante dans l'air au-dessus de moi ; c'est comme une musique douce et lointaine, bizarre, un vieux son d'orgue ; un peu lugubre, sentant « l'au-delà », mais combien harmonieux dans le silence d'un beau jour d'été qui va mourir.



Ce samedi, 24 juillet 1915.

Ma chère Nette,

S'il n'y a rien de changé d'ici là, j'aurai donc ma permission du 15 au 18 — moins que Pierre, comme tu le vois, mais je pourrais arriver la veille dans la journée, soit le 14, samedi, jusqu'au 18, mercredi, après-midi. Quel bon moment !

⁸⁶ Reims

⁸⁷ Peut-être Louis Marie Joseph DUPONT, né en 1884 à Douai, sous-lieutenant d'Infanterie. Mort pour la France à 31 ans, le 4 septembre 1916 à Vermandovillers, lors de la Bataille de la Somme.

Je comprends votre bonheur à revoir Pierre, mais il a bien fait de couper sa barbe, ça doit le vieillir d'abord, et lui donner chaud par-dessus le marché.

Je te remercie des photos qui m'ont causé la plus grande joie ; celle des gosses est délicieuse et. Max sur le marchepied de la voiture est tout à fait gentil. Toi, tu es fraîche et jeune ; pas mauvaise mine, semble-t-il ? Maman est bien aussi. Qui a pris ces photos-là ?...

Je devais partir aux tranchées aujourd'hui, mais en l'absence d'un camarade parti en permission, je reste pour assurer le service de l'Escadron où nous ne sommes plus que deux.

Moi aussi j'aurais voulu voir ma permission concorder avec celle de Pierre, mais c'eût été le plus grand hasard ; contentons-nous de ce qu'on nous donne... bien heureux si nous pouvons y aller !

André de Poncheville est venu déjeuner avec moi, à notre « popote », hier. Il espère que sa demande de passer dans l'aviation réussira ; c'est toujours long et difficile de faire aboutir ce qu'on veut. Moi aussi je compte être prochainement désigné pour aller là-dedans ; je crois que j'ai une bonne chance.

Quand cette lettre vous arrivera. Pierre sera déjà reparti vers l'incertain et l'inconnu ; vos vœux l'auront accompagné ; il se sera réconforté auprès de votre affection. J'en ai besoin, moi aussi, et j'attends le 14 avec impatience.

Ton frère sincèrement dévoué,

Bob.



Ce lundi, 26 juillet 1915,

Mon cher Jacques,

J'ai su par maman quelle joie vous aviez tous eue de revoir Pierre et j'en suis infiniment heureux ; ça m'a ému de lire la lettre de notre chère maman.

Si la guerre se termine pour nous comme nous devons l'espérer, une ère nouvelle s'ouvrira et nous pourrions tous recommencer une vie heureuse, interrompue par des événements sans pareils dans l'histoire. Ce grand frère aîné a eu beaucoup de courage en demandant dès le premier jour à partir au front alors qu'il pouvait rester tranquillement en garnison à Vincennes.

Isolé au dernier degré de l'échelle hiérarchique militaire, ce pauvre Pierre a dû mener une existence fort pénible depuis un an ; j'en juge d'après mes brigadiers et mes hommes. De plus, à son âge, être astreint continuellement à une discipline et à des exigences vis-à-vis de jeunes gens de 15 à 20 ans de moins que soi, c'est dur ; je ne parle pas des peines physiques ni de celles morales qu'éprouve facilement tout le monde, plus ou moins, mais surtout ceux qui n'ont plus toute leur verdeur.

Il a beaucoup de mérite, beaucoup plus que moi, de ne pas se plaindre, car nos deux existences sont totalement différentes.

Pour l'aviation, tu pourrais peut-être m'aider. J'ai fait une demande pour être pris comme pilote et observateur. Cette demande doit être depuis plusieurs semaines au Bureau Général de l'Aviation, dont le général Hirschauer est le directeur. Si tu connaissais quelqu'un qui puisse s'employer à me faire demander, ça activerait les choses, car il est possible qu'avec le numéro que j'ai, j'attende encore trois mois avant de partir. Je crois que ma demande est acceptée ; j'ai eu de bonnes notes du Colonel.

Vois si tu peux faire quelque chose.

Je te serre affectueusement la main, très affectueusement, mon cher Jacques.

Bien à toi.

Ton frère,

Bob.



Ce jeudi, 29 juillet 1915.

Ma chère maman,

Une heure. Je finis de déjeuner et aussitôt je réponds à ta lettre de mardi. Déjà mon ordonnance avait préparé toutes mes affaires de « tranchées » ; mon papier à lettres était dans mon porte-carte et j'ai dû l'en tirer pour t'envoyer ces lignes. Car on part avec un attirail complet. Vieux vêtements, manteaux, couvertures, caoutchoucs, etc... ; comme les douaniers portent leur « maison » sur leur dos quand ils vont prendre le service le long de la frontière, de même nous prenons ce qu'il nous faut pour les six jours que nous passons sur cette frontière française derrière laquelle la France peut vivre et attendre la Victoire *inévitabile*. *Répète-le à Nette, rien ne peut plus nous empêcher de gagner et gagner, cela veut dire : anéantissement du Germain, du Teuton.* Tu me dis qu'elle est de nouveau « déballée » ; c'est un état d'âme contre lequel ceux qui l'aiment ne peuvent pas grand'chose, mais elle peut, elle seule peut réagir. Une minute de raisonnement et de réflexion lui ferait vite voir qu'elle n'a pas lieu d'être « pessimiste ». C'est Ado, évidemment, qui l'inquiète ; il vient de changer de camp ; il lui écrit peut-être qu'il trouve le temps long, qu'il « espère que ce sera bientôt fini ». Et je comprends son esprit. Mais que Nette se mette bien en tête que s'il n'est évidemment pas « heureux », il n'y a aucun sujet d'inquiétude à avoir pour les prisonniers, qui sont traités durement, mais humainement, et qui sûrement reviendront de la guerre. Qu'eux seuls (qui ne sont pas blessés) sont « sûrs » de retrouver la vie comme ils l'avaient laissée et que bien des soldats, — ceux qui n'ont pas la foi patriotique ancrée au fond de l'âme, — donneraient leur place, — si ça n'était pas déshonorant, pour être à la leur. Que si des femmes avaient le droit de pleurer, en ces moments-ci, ce ne sont pas les épouses ou les mères des prisonniers, mais bien les veuves et les vieilles mamans qui n'ont plus leur soutien et ont perdu pour toujours l'objet de leur affection. On ne s'attriste pas si aisément dans une guerre comme celle-ci, où il faut du caractère et de l'énergie morale. Je sais que c'est dur ; mais tout est relatif ici-bas et que pense-t-elle de la jeune femme d'A. Piérard ⁸⁸ ? de ces pauvres mères qui restent sans ressources et réfugiées avec cinq enfants sur les bras ?... Qu'elle prenne en bonne part mes exhortations. Nous sommes entourés de malheurs et de deuils il faut réagir, être gais en vivant d'espoir et tout l'espoir nous est permis !

⁸⁸ André Pierard, cousin issu de germain de Robert. Né le 2 juin 1890 à Valenciennes. Adjudant au 127^e Régiment d'infanterie, tué le 5 avril 1915 dans le secteur d'Hennemont (Meuse) à 24 ans, laissant son épouse Edmonde Hulleu âgée de 25 ans et un fils, André, âgé d'un mois.

26 Juillet. — Le Chasseur Hullin n° 180, ordonnance du commandant de la Hitte, est atteint à la Venerie de sa blessure mortelle par l'éclatement d'un obus allemand. Est emmené sur l'ambulance 4/3 à Jean Beaudier Hullin meurt à 16 h à l'ambulance des suites de ses blessures.

J'aurais pu prendre une jolie petite photo, ce matin, d'un enterrement d'un de nos hommes ⁸⁹, tué avant-hier.

Pour chanter, un soldat qui répondait aux lamentations du curé du village ; un drapeau sur la bière, une couronne de dix francs ; des chefs et des camarades à lui derrière, émus mais sans larmes. On l'a déposé, au milieu de bien d'autres, dans le petit cimetière de Gueux que nous avons fait et dont la porte d'entrée s'orne de ces simples mais symboliques mots : *Pro Patria !* — Ils sont là une cinquantaine de tous régiments, une centaine peut-être qui sont morts pour le Pays et pour nous, pour nous tous qui formons le pays ; sans adieux, sans visage aimé ou voix consolante auprès de soi ; chacun sait qu'il est aussi destiné qu'eux à venir finir là, de la même manière et pourtant on n'y pense pas. On ne pense jamais à « la mort ». On pense aux « coups de canon », aux « balles », mais jamais plus loin. C'est inutile ; il est des sujets qu'il ne faut pas trop approfondir ; ils pourraient rendre moins audacieux ou plus prudent ; de cette prudence fâcheuse qui vous fait baisser la tête au premier coup de canon ou vous fait sortir le dernier du boyau pour aller en patrouille.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Je te renverrai des photos ; tu vois que je ne suis pas encore très adroit ; je compte, s'il fait beau — le temps semble remis ces jours-ci — en tirer quelques-unes aux tranchées où je pars demain à midi (Nos relèves depuis quinze jours se faisant en plein jour, ce qui est un énorme soulagement).

Je comprends que Pierre se soit trouvé bien à vos côtés ! Ces permissions sont excellentes à tous points de vue, mais il ne faut pas qu'elles soient une cause de larmes et d'émotions trop fortes. On se revoit, on se quitte ; ça peut faire joie ou peine mais pas empêcher de dîner. Comment vont tes névralgies ? Bien, j'espère puisque tu ne m'en parles pas dans ta lettre de ce matin.

⁸⁹ Le Chasseur Hullin, ordonnance du Commandant de La Hitte, victime de l'éclatement d'un obus allemand.

Je ferai une bonne nuit ce soir et t'enverrai dès après-demain de mes nouvelles. Sois tout à fait rassurée. Nous avons un secteur de « Père de famille ».

Affectueusement à toi.

Ton fils dévoué,

Robert.

Mes bons baisers à Nette ; qu'elle ne se tracasse surtout pas ; ne nous plaignons pas trop, le Sort n'a pas été trop dur pour nous !

Cette lettre est la dernière que Robert a envoyée

Lettre de M. le Capitaine Paillon ⁹⁰, du 6^e Régiment de Chasseurs, au Comte Pierre de Vienne ⁹¹, sous-officier au 13^e d'artillerie.

Lundi, 2 août.

Monsieur,

En voyant arriver cette enveloppe revêtue d'une écriture inconnue, je suis sûr que vous allez avoir tout de suite un mauvais pressentiment et que grande va être votre hâte à parcourir ces quelques lignes.

Elles contiennent malheureusement la plus épouvantable nouvelle qui puisse vous toucher. M'adressant à un militaire exposé comme nous plus ou moins fréquemment à donner son sang pour notre chère France, je ne gazerai pas la vérité, vous faisant l'honneur de vous croire capable de supporter sans faiblir le coup terrible qui vous frappe.

Vous avez déjà certainement deviné cette fatale nouvelle. Votre charmant frère Robert n'est plus. Quel malheur affreux pour vous, pour Mme de Vienne, à qui je n'ose faire part moi-même du sacrifice incalculable que le Ciel lui demande, comptant sur votre affection filiale pour la préparer à ce nouveau coup mieux que je ne saurais le faire, pour nous ses officiers, pour tous ses camarades.

Robert de Vienne était depuis peu de temps dans mon Escadron. Mais depuis le mois d'octobre nous faisons campagne côte à côte dans le même demi-Régiment. Immédiatement, j'avais apprécié son délicieux caractère, son humeur toujours égale, son désir de toujours faire plaisir, son entrain pour le service, sa crânerie et son désir de prouver jusqu'à quel point nous pouvions compter sur lui.

Aussi, grande avait été ma joie lorsque le Colonel l'avait passé à mon Escadron. Votre frère était pour moi plus qu'un collaborateur dévoué et charmant, je puis bien le dire, un véritable ami.

S'ennuyant de la vie monotone et peu conforme à ses goûts d'action que la guerre actuelle nous impose dans les tranchées, il avait demandé à passer dans l'aviation.

Non seulement le Ciel ne lui a pas donné le temps de réaliser ce vœu— mais au lieu de lui imposer la mort en plein ciel, c'est sous terre, dans la solitude et l'obscurité, que la mort la plus épouvantable est venue le surprendre.

Voici en deux mots le récit de la catastrophe qui l'a englouti.

Depuis un certain temps, nos sapeurs du Génie creusaient une mine en avant de nos tranchées et ils atteignaient ces jours-ci les tranchées allemandes. Mais le bruit qu'ils faisaient en travaillant avait attiré l'attention des Boches qui répondirent par le même procédé de guerre et creusèrent à leur tour une mine en-dessous de la nôtre.

Vendredi dernier, j'avais été relevé des tranchées à dix heures et l'après-midi ; vers seize heures une explosion boche se produisait.

Les sapeurs qui travaillaient au fond des rameaux ayant pu revenir, tout le monde croyait, paraît-il, que le coup avait complètement raté. Aussi, quelques instants après, deux sapeurs du Génie et un caporal ren-

⁹⁰ Antoine Peillon (1878-1955), Saint-Cyrien, capitaine commandant le 4^e escadron du 6^e chasseurs à cheval ; il était le supérieur direct de Robert de Vienne.

⁹¹ Pierre de Vienne, le plus âgé des frères de Robert.

traient dans la mine pour juger néanmoins de son état. Ne les voyant pas revenir au bout d'un certain temps, leur sous-officier voulut se rendre compte par lui-même de la cause de ce retard — lui aussi ne revint pas.

C'est alors que votre cher Robert, n'écoulant que son courage et les croyant aux prises sous terre avec des Boches, ne songeant pas un instant qu'ils avaient pu être asphyxiés par des gaz délétères, s'armant d'un mousqueton et d'une baïonnette, s'engagea à son tour dans le gouffre noir et béant qui ne l'a pas encore rendu.

Un lieutenant du Génie, un lieutenant d'artillerie ont trouvé, comme lui, une mort glorieuse dans cette sombre galerie. Notre Colonel, qui avait voulu à toute force s'y engager pour essayer d'arracher à la mort tant d'existences si précieuses, ne dut son salut qu'à un miracle.

En résumé, ce sont huit héros que cette mine sournoise et gloutonne a absorbés.

Quel bel exemple de froid et hardi courage votre frère nous a donné ainsi à tous ! Aucun de nos chasseurs n'était encore entré dans le gouffre noir à ce moment-là.

Seuls, des sapeurs du génie y avaient été engloutis.

N'écoulant que l'appel de son cœur vaillant, il n'hésite pas, pénètre seul dans la nuit et on ne l'a pas encore revu.

Tout bouleversé encore par cette horrible catastrophe, je n'ose croire à la réalité de la perte que nous avons faite.

Votre cher frère est mort en héros, mais c'est une bien faible consolation pour tous ceux qui l'aimaient tant !

Le rameau dans lequel seul il s'était engagé est le plus infesté. Aussi, hier soir encore personne avait pu y pénétrer sous peine de mort instantanée.

Au nom de tous mes camarades du 6^e Chasseurs, j'ai demandé à notre Colonel que son corps, lorsqu'on l'aura dégagé, soit ramené à notre cantonnement. Nous pourrons ainsi tous nous grouper, officiers et hommes, autour de sa dépouille pour lui rendre les honneurs si mérités, et lui assurer une sépulture que nous voulons inviolable et sacrée.

Malgré les défenses supérieures, je me risque à nommer notre cantonnement (Gueux) pour le cas où vous l'ignoreriez.

Il m'est malheureusement impossible, vous le voyez, de vous dire quel jour nous pourrons rendre à votre malheureux, mais admirable frère, les derniers devoirs.

Veillez, Monsieur, être, auprès de Mme de Vienne, l'interprète de mes sentiments de très respectueuses mais très sincères condoléances.

Je ne puis que vous répéter, en terminant, que c'est un véritable et précieux ami que, personnellement, je perds en votre frère et que ma douleur ne peut être surpassée que par celle de ses plus proches.

Quelle chose horrible que la Guerre ! Que cette guerre-ci en particulier !

Mais la mort à l'ennemi est bien la plus belle mort que puisse rêver un soldat et elle n'effrayait pas Robert.

Il en a certainement déjà reçu sa récompense et il jouit au Ciel du repos si bien mérité par tous ceux qui, comme lui, savent donner généreusement leur sang pour notre chère France.

A. Paillon.

Capitaine au 6^e Chasseurs.



Mardi, 3 août 1915.

Lettre du Comte André T. de Poncheville, sous-officier au 15^e d'artillerie, à Mme Désenfant, née Anne-Marie de Vienne ⁹².

Ma chère Anne-Marie,

C'est le cœur affreusement serré que je t'écris, ma pauvre Nette, sachant la peine que je vais te faire. Ton frère Robert est mort, mort victime de son héroïque dévouement.

Parti aux tranchées vendredi 30 juillet, à midi, il est mort quelques heures après en se portant au secours de trois hommes en danger, trois hommes qui n'étaient même pas les siens ; mais il a suivi sans hésiter le mouvement que sa nature généreuse lui a suggéré.

Pauvre cher Bob ! Son Capitaine est venu hier soir m'apporter en pleurant la triste nouvelle de sa fin héroïque. Il a écrit à Pierre ; mais je crains que sa lettre et celle de Pierre ne mettent bien longtemps à vous parvenir et que l'avis officiel, brutal, ne vous arrive avant.

J'ai préféré t'avertir de suite, afin que tu prépares ta mère ; que tu lui dises toi-même l'héroïsme de son fils et le dévouement admirable dont il a fait preuve en se sacrifiant généreusement.

Voici, telles que me les a données le Capitaine Paillon, son Capitaine, les circonstances dans lesquelles il a trouvé la mort.

Les Allemands de la tranchée d'en face avaient miné la tranchée de Robert (et il le savait) ; les sapeurs de notre côté avaient contreminé, en creusant sous la mine boche une longue galerie allant jusqu'à la tranchée d'en face.

Vendredi, à quatre heures de l'après-midi, les Boches font sauter leur mine, qui rate et fuse. Nos sapeurs s'engagent aussitôt à trois dans leur mine pour constater si des dégâts sont commis.

Comme ils ne revenaient pas, Robert, anxieux et n'écoulant que son courage, dit à l'un de ses camarades « *Certainement les Allemands ont envahi la galerie de mine et nos sapeurs se battent avec eux* ».

Il prend le fusil et la baïonnette de l'un de ses hommes et s'engage dans la galerie avec son camarade de tranchée, un lieutenant du Génie.

⁹² André Thellier de Poncheville est un cousin germain de Robert, de 4 ans son aîné ; à Valenciennes et à Paris, ils partageaient de nombreuses activités.

Anne-Marie de Vienne, sœur de Robert, a seulement un an de plus que lui ; derniers enfants d'une famille de sept, ils étaient très proches ; Robert la surnommait affectueusement Nette ou Nénette.

Arrivés à l'endroit où la galerie avait trois ramifications, ils en prennent chacun une et s'engagent à plat ventre (les galeries ayant à peine quatre-vingts centimètres carrés).

Le camarade de Robert revient seul au bout de quelques instants, n'ayant rien vu dans la galerie ; Robert n'étant pas revenu, il repart et ne revient pas non plus. Un troisième officier part à son tour à leur secours avec cinq hommes ; aucun ne revient. Le Colonel du 6^e Chasseurs veut à son tour entrer dans la galerie et se fait attacher par les jambes ; on le retire évanoui au bout de quelques instants et l'on constate qu'une fissure a dû laisser passer des gaz provenant de l'explosion de la mine allemande.

On a alors essayé tous les moyens ; beaucoup de dévouements se sont offerts ; les pompiers de Reims, appelés par téléphone, sont venus avec des casques et appareils respiratoires et ont failli y rester à trois (ils sont encore à l'hôpital).

Le dégagement du gaz est devenu d'instant en instant plus fort et toute tentative a dû être interrompue à la nuit.

On a pu retirer les derniers entrés dans la journée de samedi et de dimanche, mais ce n'est qu'hier lundi après-midi que le malheureux Robert a été ramené au jour !

Il a été ramené à Gueux ce matin, et nous l'avons enterré au cimetière militaire de Gueux, après lui avoir fait les funérailles qu'il méritait, celles d'un héros.

Je rentre moi-même de Gueux où j'étais parti ce matin, encore sous la pénible émotion des adieux à un ami que j'aimais comme un frère.

Le Général avait tenu à venir témoigner par sa présence à quelle valeur il estimait le courage de Robert ; et son Colonel et son Capitaine lui ont fait, en présence de nombreux officiers et de tout son régiment, leurs adieux en termes touchants, vantant ses qualités militaires et disant toute l'estime, toute l'affection de ses chefs et de ses camarades pour lui.

Après avoir parlé sur sa tombe, le Colonel l'a cité en exemple à ses officiers en disant ; « *Lorsque, dans un moment difficile, vous aurez la plus petite hésitation, pensez à de Vienne, à votre camarade qui vous a si magnifiquement montré l'exemple, et faites comme lui.* »

J'avais déjeuné avec lui, il y a une dizaine de jours, à la table des officiers de son escadron, et il était gai, plein d'entrain, me parlant de son grand désir d'entrer dans l'aviation, exprimant l'espoir que nous nous y retrouverions. Que de projets nous avons faits !

Et puis, il me disait sa joie d'avoir changé d'escadron et d'être au milieu de camarades charmants . . . et il se faisait un bonheur des quelques jours qu'il allait bientôt passer au milieu de vous . . .

Dis à ta mère que Robert est mort en brave, emportant l'admiration et l'estime de tous. Dis-lui aussi que Robert était prêt, qu'il ne craignait pas la mort et qu'il était en paix avec sa conscience. Sa mort est celle d'un martyr et, je te le répète, il y était prêt. Nous avons souvent causé religion et je sais qu'il ne serait jamais allé aux tranchées sans être parfaitement en règle ; d'ailleurs, ici, c'est l'habitude.

André T. de Poncheville



Lettre du Colonel Tinel⁹³, du 6^e Chasseurs à cheval, à Mme de Vienne.

Ce 29 septembre 1915.

Madame,

Voilà deux mois déjà que le malheur vous a terriblement atteint. Devant la douleur que vous aviez — et que je comprends, car moi aussi j'ai des enfants — je n'avais pas eu le courage, sachant qu'il n'y a pas de mots consolateurs, de venir vous trouver. Dieu, j'espère, sans vous consoler, ce qui n'est pas possible, du moins atténuera votre peine avec l'espoir vrai et juste de la réunion future.

Quel charmant enfant que le vôtre et quel charmant officier c'était. Toujours gai, plein d'entrain, d'une bravoure et d'un courage à toute épreuve, c'était un beau type de Français. Tout le monde l'aimait et l'appréciait et moi j'avais une estime particulière pour ce jeune brave, si dévoué, en même temps si consciencieux, si attaché à ses devoirs.

Il s'est précipité, comme toujours, là où il y avait du danger. Il y a, hélas ! trouvé la mort, mais aussi un impérissable honneur. Vous avez fait, Madame, un lourd sacrifice à votre Patrie, vous lui avez donné tout ce qui était votre cœur et votre chair en lui donnant votre enfant.

Il est mort le sourire aux lèvres ; il paraissait n'avoir pas souffert ; son visage était calme et il est passé de la joie de la bataille à Dieu sans s'en apercevoir et certainement sans douleur.

Que ceci adoucisse votre peine et que Dieu vous garde, Madame. En vous priant d'agréer mon hommage le plus respectueux et le respect que j'ai et l'admiration que nous avons pour votre fils héroïque.

H. Tinel,

Lt-Colonel - Ct le 6^e Chasseurs à cheval.

Ci-inclus les quelques mots que j'ai dits sur sa tombe, qui est pieusement entretenue par Mme Lambert, de Gueux.

Souvenir à mon petit Sous-Lieutenant de Vienne.

La page que le 6^e Chasseurs a ouverte dans le grand livre de gloire de la France se couvre tous les jours. Le sous-lieutenant de Vienne vient d'y inscrire son nom. Jeune, riche, n'ayant rien à désirer dans ce monde,

⁹³ Henri Jacques Gaston TINEL (1861-1932). Il commanda le 6^e régiment de chasseurs à cheval de mai 1915 à juillet 1917, puis fut affecté à la direction de la Cavalerie, au service des Remontes (achat et gestion des chevaux pour l'Armée). Chevalier de la Légion d'Honneur (1906), Officier (1916), Commandeur (1924).

au premier appel du pays il est debout, levé sur ses étrières, le sabre haut, prêt à frapper l'ennemi — et sans rien regretter, et avec ardeur, avec joie, il dresse sa jeune poitrine pour couvrir la Patrie.

Quel charmant officier de cavalerie c'était ! Toujours prêt à marcher, rien ne le rebutait ; toutes les charges du métier lui paraissaient douces. Il avait l'âme d'un soldat et il accomplissait tout son devoir avec le sourire aux lèvres. Et quel charmant camarade ! gai, aimable, serviable, tout le monde l'aimait et ses hommes sentaient en lui l'affection, profonde qu'il avait pour eux.

La mine éclate, des soldats sont tombés, vite de Vienne n'écoute que son désir de sauver ceux qui se battent à ses côtés ; il y court, et il tombe foudroyé mais face à l'ennemi.

Nous le pleurons tous ; mais il nous grandit ; il nous a donné l'exemple du sacrifice et je sais que tous ici qui l'honorons, nous sommes prêts à suivre son bel exemple.

Au nom de votre Régiment, au nom de la France qui vous remercie, mon brave de Vienne, je vous salue du plus profond de mon âme !

H. Tinel.

(Colonel au 6^e Chasseurs à cheval).



Jeune, riche, n'ayant rien à désirer dans ce monde...

Extrait du discours du Lt Colonel commandant le régiment lors de l'enterrement du sous-Lieutenant Robert de Vienne, mort pour la France le 30 juillet 1915 dans les tranchées du « Cavalier de Courcy » au N-O de Reims.

Louis « Robert » Boson de Vienne

Louis Robert Boson, dit Robert de Vienne, est né le 6 novembre 1885 au domicile de ses parents, dans la maison du 1 boulevard Pater, à Valenciennes.

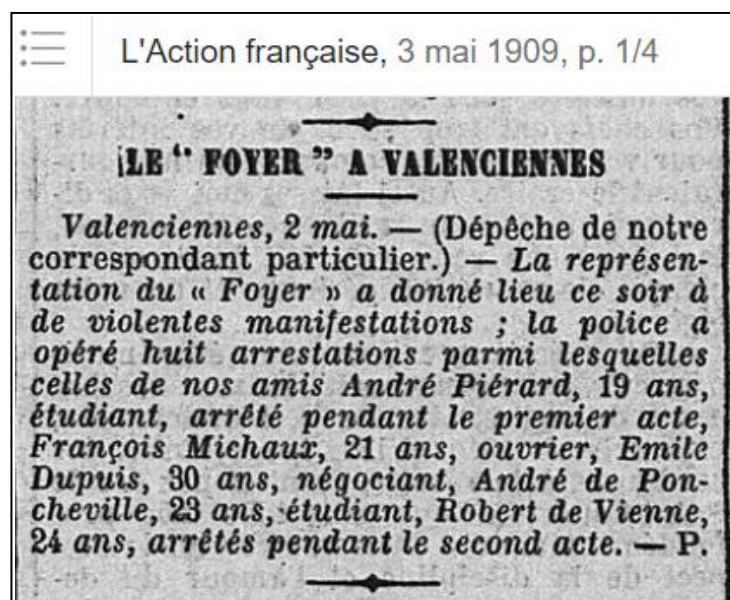


Robert suit des études secondaires à la fin desquelles il parle couramment anglais et allemand. À partir de 21 ans, après sa période d'engagement dans l'armée, il mène la vie d'un jeune bourgeois aisé entre Valenciennes et Paris. Il a constamment hésité entre différentes professions, militaires et civiles : engagé volontaire pour 3 ans, d'octobre 1904 à octobre 1907, puis civil durant 6 ans, tout en suivant une préparation militaire pour obtenir le grade de sous-lieutenant ; en service militaire actif d'octobre 1913 à mai 1914, puis de nouveau civil avec « une activité commerciale », jusqu'à la mobilisation générale du 1^{er} août 1914.

Robert de Vienne pratique plusieurs sports, notamment le tennis et l'équitation. Nous savons, par exemple, qu'il jouait au tennis, sport récemment introduit en France, avec son cousin André Thellier de PONCHEVILLE, plus âgé de 4 ans : ils s'étaient affrontés au championnat de tennis de Lille en 1913 ; André avait battu Robert au 3^e tour, avant d'être battu en quart (www.tennisarchives.com/player/?pl=8837). André Thellier de Poncheville avait été sélectionné en tennis en simple pour les Jeux Olympiques de Paris en 1900 (www.olympedia.org/athletes/1500133).



Par ailleurs, Robert de Vienne était un activiste de L'Action Française, mouvement nationaliste, royaliste et violemment antisémite. Les journaux rapportent que Robert de Vienne, et ses cousins André Piérard et André Mabilie de Poncheville, ont été arrêtés et condamnés pour avoir manifesté contre la programmation à Valenciennes de la pièce d'Octave Mirbeau « Le Foyer »⁹⁴, et avoir perturbé les représentations en lançant des boules puantes. L'Action Française avait cherché à faire interdire cette pièce dès la première représentation à la Comédie Française, puis dans les villes de province.



⁹⁴ Dans « Le Foyer », Octave Mirbeau dénonce la collusion entre les politiciens de tous bords, toujours prêts à étouffer les scandales ; il y démystifie la prétendue charité chrétienne, dont il estime que ce n'est que du *business* et au nom de laquelle on exploite, dans Le Foyer, une main d'œuvre corvéable à merci ; et il y évoque sans fard l'exploitation sexuelle d'adolescentes démunies, livrées à la concupiscence de messieurs « respectables ».

Dans le journal La Croix de Roubaix-Tourcoing du 3 mai 1909 :

Le « Foyer » à Valenciennes. Manifestations et arrestations.

La Tournée Baret donnait samedi soir une représentation de la scandaleuse pièce « Le Foyer » au Théâtre municipal.

Quoique l'abstention ait été prêchée aux catholiques, il était à prévoir que des protestations se feraient entendre. De son côté, le « Réveil du Nord » avait engagé les « camarades » à se rendre au théâtre et à y malmenier les catholiques qui manifesteraient leur dégoût. Après cette provocation directe, des troubles étaient à craindre. Aussi un important service de police avait été organisé. Comme il paraissait insuffisant, on avait fait appel aux socialistes qui étaient chargés de renforcer la police. Les catholiques les plus remarqués se voyaient entourés d'un certain nombre de socios et flanqués d'un agent.

Au lever du rideau, un étudiant. M. André Piérard, se lève et crie « *Au nom des jeunes catholiques valen-ciennois, je proteste...* » Le reste se perd dans le bruit. Des agents se précipitent sur lui et le citoyen Gustave Délépaut⁹⁵, se faisant policier volontaire, vient à la rescousse. Le vacarme est intense mais à ce moment une odeur épouvantable se dégage dans la salle. On a lancé des boules puantes. C'est dans cette atmosphère que se terminera la pièce.

Au 3^e acte, au moment où le prêtre parle en termes voilés (le passage ayant été modifié) du secret de la confession, un manifestant se lève et proteste violemment. Il faut quatre agents pour l'emmener au poste. Le chambard est à peine fini que de deux côtés à la fois, éclatent de nouvelles interruptions.

Les agents sont visiblement énervés et malmènent fortement les manifestants, toujours avec le concours des socios devenus les larbins des « sergiots ». Une cinquième arrestation a eu lieu ensuite. Elle est motivée par une injure gratuite des auteurs de la pièce à l'adresse du nonce du Pape. Il est inutile d'ajouter que d'autres manifestants profitaient du vacarme causé à chaque expulsion pour continuer à écraser des boules puantes. Aussi à la fin de la pièce, l'odeur était insupportable.

M. André Piérard a été relâché presque aussitôt. Il a porté plainte contre le citoyen Délépaut, l'auxiliaire de la police.

Les autres manifestants ont été relâchés vers minuit et demi après s'être vu dresser contravention.

Ce sont : Edmond Verplanck, domestique, 27 ans, de Valenciennes ; François Michaux, 21 ans, tourneur en fer, à Beuvrages ; André Mabile de Poncheville, 23 ans, étudiant, rue de Mons ; Robert de Vienne, propriétaire, boulevard Pater ; Emile Dupuis, 30 ans, négociant, place Saint-Jean.

Confirmant l'activisme politique d'extrême-droite des jeunes gens de la famille, on note qu'Henri de Vienne, lieutenant de cavalerie et cousin de Robert du côté paternel, a été suspendu de son emploi pour 6 mois, en mai 1914 par un tribunal militaire, pour avoir distribué des tracts antirépublicains concernant *l'affaire des fiches*⁹⁶ ; ceci alors même que toute expression politique des militaires était, à l'époque, rigoureusement interdite⁹⁷.

Nous connaissons plusieurs éléments de la vie de Robert de Vienne grâce à son dossier d'officier, conservé au Fort de Vincennes sous la cote GR 5 YE 123998. Robert a suivi des études secondaires puis s'est engagé

⁹⁵ Gustave Délépaut était gérant du journal socialiste de Valenciennes L'Émancipation.

⁹⁶ En 1901, le gouvernement fait appel à une obédience maçonnique pour identifier dans l'armée les officiers acquis, ou hostiles, à la République. Une initiative scabreuse suivie de fuites dévastatrices. Voir : *L'affaire des fiches. Quand le Grand Orient de France espionnait l'armée française*. Entretien avec Emmanuel Thiébot, Propos recueillis par Jean-Marc Binot. Humanisme 2008/2 (N° 281), pp. 93-97(www.cairn.info/revue-humanisme-2008-2-page-93.htm) et *Des fiches et des flèches* (www.historia.fr/histoire-de-france/xxeme-siecle-a-aujourd'hui/des-fiches-et-des-fleches-2064935).

⁹⁷ Voir à ce sujet : *Être soldat et citoyen en France de la révolution à la libération*. Marie-Hélène Renaut. Revue Juridique de l'Ouest. Année 2010, n°2, pp. 233-256

pour 3 ans dès ses 18 ans, le 18 octobre 1904 ; il a été incorporé comme simple cavalier au 3^e régiment de Chasseurs à cheval. Il a gravi les échelons de sous-officier : brigadier (équivalent de caporal) en février 1905, Maréchal des logis (sergent) en décembre 1905 ; il est revenu à la vie civile, en octobre 1907.

Espérant servir au Maroc, puis utiliser la Loi du 1^{er} août 1913 pour devenir officier d'active et faire carrière dans l'Armée, il a préparé l'examen de chef de peloton et a été nommé sous-Lieutenant de réserve au 6^e Chasseurs le 9 octobre 1913. Mais, les règles ayant été modifiées et les officiers de réserve n'étant plus autorisés à servir au Maroc, il a démissionné de ce grade le 25 mai 1914, pour se consacrer à des activités commerciales.

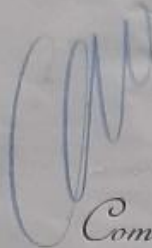
Lille, le 16 juin

1914

1^{re} Brigade de Cavalerie6^e Régiment de Chasseurs

N° 1 M/C.

Objet :


 Lieutenant-Colonel Sanson
 Le Colonel de Gramont,
 provisoirement
 Commandant le 6^e Régiment de Chasseurs,
 à Monsieur le Ministre de la Guerre
 2^e Direction - 1^{er} Bureau à Paris



J'ai l'honneur de vous transmettre

l'offre de démission du S. lieutenant de réserve
 de Vienné promu à ce grade par décret du 9 octobre
 1913 - Ce S. lieutenant avait sollicité sa nomi-
 nation au grade actuel afin de pouvoir bénéficier
 des dispositions de la loi du 1^{er} Août 1913 et des décrets
 du 13 Sep^{bre} 1913 autorisant les officiers de réserve à
 servir au Maroc et à demander ensuite leur
 admission dans le cadre actif

Les officiers de réserve n'étant plus admis à
 servir au Maroc, M de Vienné a entrepris une
 profession commerciale qui ne lui permet pas d'accomplir
 une période d'instruction tous les 2 ans.

En conséquence, je transmets avec avis favorable, l'offre

de démission ci-jointe.



Avis du Colonel Gouzil Commandant
Pl la 4^{ème} B^{de} de Cuirassiers
Transmis avec avis favorable.

=====

À la déclaration de guerre, Robert a rejoint son corps, le 6^{ème} régiment de Chasseurs à cheval, le 3 août 1914.

La famille de Robert de Vienne, ses parents et frères et sœurs

Robert est le 7^{ème} et dernier enfant d'Edmond (1840-1891), juge d'instruction au tribunal de Dunkerque puis de Valenciennes, et de Marguerite LEFEVRE (1851-1933), fille d'un notaire de Valenciennes. Ils eurent sept enfants : Pierre (1873-), Jacques (1874-1965), Madeleine (1876-1951), Jean (1876-1957), Gérard (1881-1899), Anne-Marie (1884-) et Robert (1885-1915).

Pierre, le frère aîné de Robert, est né le 18 avril 1873 à Valenciennes ; il est resté célibataire. Mobilisé en août 1914, à 41 ans, comme brigadier, il est affecté au 13^e régiment d'artillerie. Il est promu maréchal des logis en juillet 1915.

Jacques (1874-1965), celui qui fit éditer les lettres de guerre de Robert, fut industriel et éleveur ; il a créé en 1922 l'Association des propriétaires et éleveurs de chevaux de selle français et fut président de la Société Hippique Française de 1951 à 1963 ; chaque année, le « prix Jacques de Vienne », une course annuelle de galop en plat, des poulains et pouliches de 3 ans, est organisée en sa mémoire. Il épousa Renée MIOT (~1880-1959) ; ils eurent deux enfants : Gérard (1907-1965), industriel, pilote d'avion amateur, qui épousa Ghislaine de La CROPTÉ de CHANTEAC, et Jacqueline (1913-2011) qui épousa Humbert du PASSAGE (1910-1946). Sous-officier (Maréchal des logis), réformé pour raison médicale en 1909, Jacques de Vienne se réengage en 1914, à 40 ans, et est placé en service auxiliaire. En 1917, il est affecté au 1^{er} régiment de cuirassiers.

Madeleine (1876-1951) a épousé Pierre DERVAUX, industriel sucrier à Wagnies le Grand (Nord). Ils eurent six enfants : Simone (1899-1985), mariée à Maurice DAMBRICOURT (1894-1981) ; Jean (1900-1919) ; Odette (1902-), mariée avec François FREMEAUX ; Anne (1904-1996), mariée à Gabriel DAMBRICOURT (1899-1968) ; André (1907-1965), marié à Simone BROGNE (1907-1969), et Marie-Antoinette mariée à Yvon MARZLOFF (1912-1980). Pierre Dervaux a été mobilisé en août 1914, à 39 ans, comme maréchal des logis au 15^e régiment d'artillerie, à 43 ans ; il a été rendu à la vie civile le 30 novembre 1914, comme père de 6 enfants.

Jean (1877-1957) a été missionnaire en Chine durant 50 ans, évêque de Tianjin de 1923 jusqu'à son expulsion. Il n'a pas revu la France, ni sa famille, entre son arrivée à Shanghai le 16 mars 1901 jusqu'à son expulsion le 14 juin 1951. En Chine, il a été témoin de tous les grands événements de la première moitié du XX^e siècle : - les pressions du gouvernement français qui considérait les missionnaires catholiques comme des représentants de la France, - la révolution de 1911 qui renversa la dynastie des Qing et instaura la République de Chine avec Sun Yat-Sen, - une nouvelle étape de l'ancien débat de l'Église Catholique concernant l'adaptation de la liturgie à la culture traditionnelle chinoise, - l'évolution de l'Église Catholique en Chine, passant du statut de Mission européenne liée à la politique étrangère de la France, à celui d'une Église locale avec des prêtres et évêques chinois, - Chiang Kai-Shek et le Kuomintang, - la guerre sino-japonaise et la terrible occupation de Tianjin par l'armée japonaise de 1937 à 1945, - puis la révolution communiste, la Longue Marche, les persécutions et l'expulsion finale en 1951.

Anne-Marie Suzanne (1884-1936) a épousé Adolphe Louis Arsène DESENFANT (1874-1943), banquier, héritier de la banque locale du Quesnoy, qui portait son nom et qui fut racheté en 1905 par la banque L. Dupont & Cie. Ils ont eu quatre enfants, dont deux avant-guerre : Max, né en avril 1912, et Robert, né en 1913. Adolphe « Ado » Desenfant avait 39 ans à la déclaration de guerre ; mobilisé comme caporal au 4^{ème} régiment territorial, au Service de la garde des voies de communication, « Ado » a été fait prisonnier dès le

9 septembre 1914, lors de la reddition de Maubeuge et n'a été rapatrié que le 9 décembre 1918. Anne-Marie était réfugiée à Brest, puis à Paris.

La famille paternelle

Le grand-père paternel de Robert, Jean Baptiste Amand DEVIENNE (1783-1875) était laboureur à Neuville-Saint-Amand, dans l'Aisne, comme ses ancêtres. Il acheta le château d'Ollezy⁹⁸ en 1823 et fut élu maire de cette commune en 1837 ; il était membre correspondant de la section d'agriculture de la Société Académique de Saint-Quentin au sein de laquelle il fut très actif.

Par jugement⁹⁹ du tribunal de Saint-Quentin daté du 19 mars 1869, Amand DEVIENNE et ses trois fils Amand, Quentin et Edmond, demandèrent au tribunal de Saint-Quentin et obtinrent que le nom "DEVIENNE" s'orthographie en deux mots « de VIENNE »¹⁰⁰.

L'aîné des oncles de Robert, Charles Amand de Vienne (1819-1887) était négociant et industriel ; il fonda une raffinerie de sucre à Montdidier dans la Somme ; il fut élu conseiller municipal et anima la vie économique de cette ville, étant notamment Président du comice agricole, et organisa les manifestations du « Centenaire de Parmentier » en 1886 ; en 1863, il déposa un brevet pour un élévateur mécanique. Il fut commandeur du Mérite Agricole. Un grand portrait de lui orne le salon d'honneur de Montdidier et une des rues principales y porte son nom. Charles Amand (1819-1887) et son épouse Marie Caroline CARDENIER (1828-1903) eurent deux enfants : Louis (1849-1933) et Marie (1854-1937).

Louis de Vienne (1849-1933), ingénieur de l'École Centrale, fut directeur de la manufacture des glaces de Saint Gobain, à Chauny, ville dont il fût conseiller municipal de 1884 à 1924. Il épousa Berthe Louise PETERS (1854-1893) et ils eurent deux enfants : Thérèse de Vienne (1876-1966) mariée avec Étienne HOCQUART de TURTOT (1866-1918), capitaine d'infanterie, dont Guy (1900-1902) et Gisèle (1904-1986).

Marie de Vienne (1854-1937) épousa Ernest DUPLEIX (1836-1902), directeur de succursale à la Banque de France. Ils eurent cinq enfants : Madeleine (1878-1879), Pierre (1879-1962), Anne-Marie (1881-), Joseph (1883-1981) et Louis-Marie (1893-).

L'autre oncle de Robert, Charles Quentin de Vienne (1821-1904) hérita du château d'Ollezy et fut élu maire d'Ollezy à la suite de son père. Il épousa Marie DUPONT (1825-1886) et ils eurent un seul enfant : Charles Marie Frédéric Jean de Vienne (1850-1904)

Jean de Vienne¹⁰¹ (1850-1904) épousa le 1er mars 1879 Suzanne de NECKÉRE (1858-1944), fille de Léon de NECKÉRE, conseiller à la cour impériale de Douai. Ils eurent deux fils : Roger et Henri ; dans sa lettre du 10 novembre 1914, Robert demande des nouvelles de son cousin Henri de Vienne.

⁹⁸ L'association Généalogie Aisne a publié en 2023 « Le château d'Ollezy », contenant l'histoire des Devienne (puis de Vienne), derniers propriétaires du château, avec des photographies inédites. www.genealogie-aisne.com/revues/

⁹⁹ La référence de ce jugement figure in-extenso dans le registre d'état-civil d'Ollezy (Aisne) de 1869 : archives en ligne, acte n°6, page 63.

¹⁰⁰ La présence d'une particule dans le nom de famille n'a jamais impliqué l'appartenance à la noblesse... et pourtant ces noms, au XIXe siècle, étaient surreprésentés au sommet de l'échelle sociale : la noblesse d'apparence avait l'apparence de la noblesse. Baptiste Coulmont, « Dupont n'est pas du Pont », Histoire & mesure, XXXIV-2 | 2019, 153-192. <http://journals.openedition.org/histoiremesure/10468>

¹⁰¹ Jean de Vienne (1850-1904) obtint le titre héréditaire de « comte romain » par une bulle du pape Léon XII du 11 juin 1890, soit 21 ans après le jugement accordant à sa famille de droit de s'appeler « de VIENNE » (en deux mots).

Roger de Vienne (1881-1963) épousa Jeanne HURALT de VIBRAYE (1883-1974) et ils eurent deux fils : Jean (1908-1989) diplomate, et Guy (1911-2009) officier de l'arme blindée.

Henri de Vienne (1883-1970) fut officier de cavalerie et champion international de saut d'obstacles ; il épousa Aliette de BOISGELIN (1884-1968) et ils eurent deux enfants : Jacques (1911-1959) et Huguette (1914-1996) qui épousa François CHAUCHAT (1916-1997). Henri de Vienne est le seul cousin du côté paternel que Robert cite dans ses lettres.

La famille maternelle

La mère de Robert, Marguerite LEFEBVRE (1851-1933), était issue d'une ancienne famille de Valenciennes : son père Auguste Lefèbvre (1814-1898), le grand-père maternel de Robert, était notaire à Valenciennes, comme son grand-père Charles Lefèbvre (1786-1871) et son arrière-grand-père Charles Lefèbvre (1752-1818) ; ce dernier avait été député du Nord à l'Assemblée nationale législative du 31 août 1791 au 20 septembre 1792 puis maire de Valenciennes de 1797 à 1798.

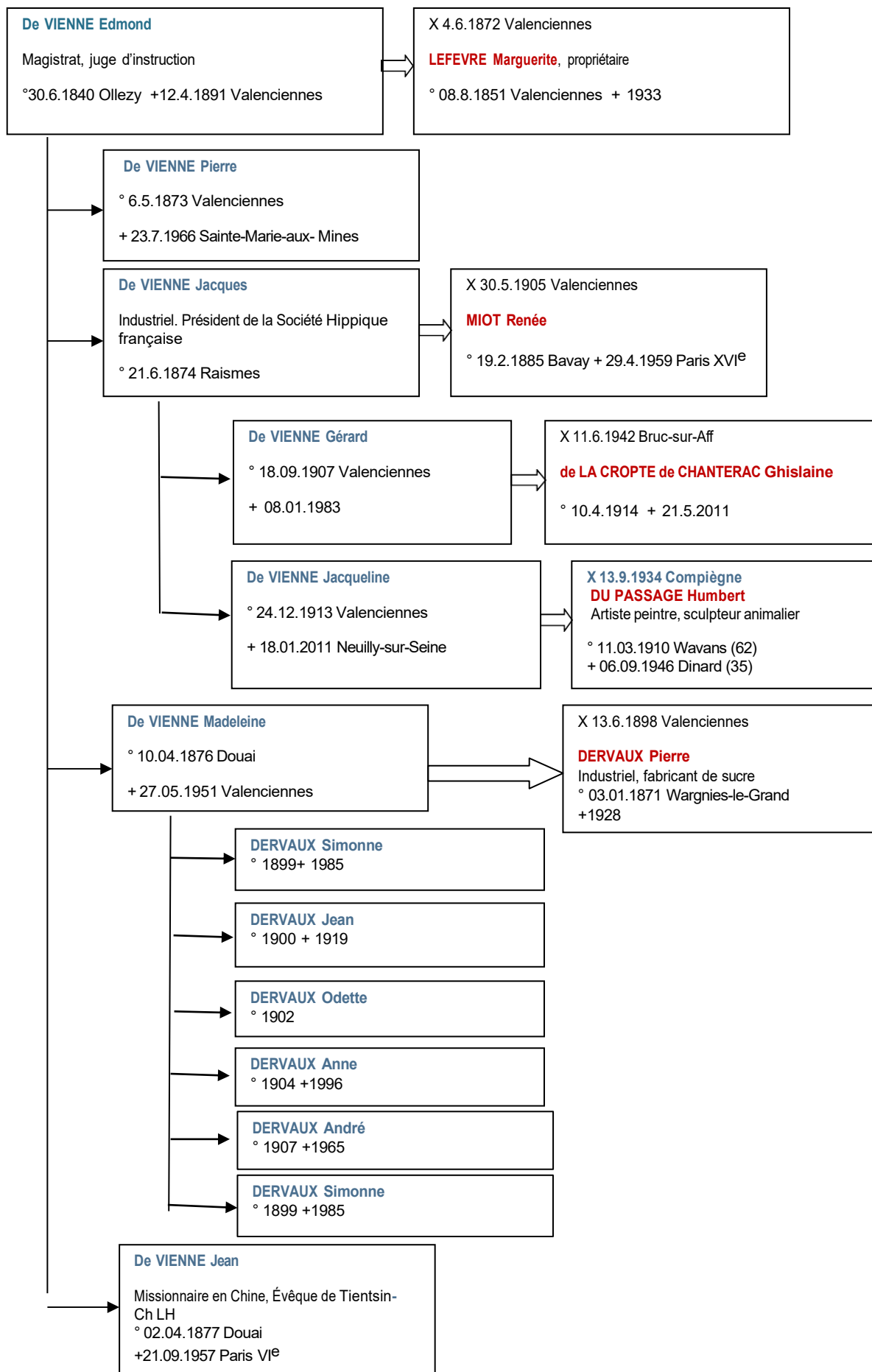
La grand-mère maternelle de Robert, Sophie PIERARD (1815-1890), épouse d'Auguste Lefèbvre, était née, mariée et décédée à Valenciennes, comme ses parents.

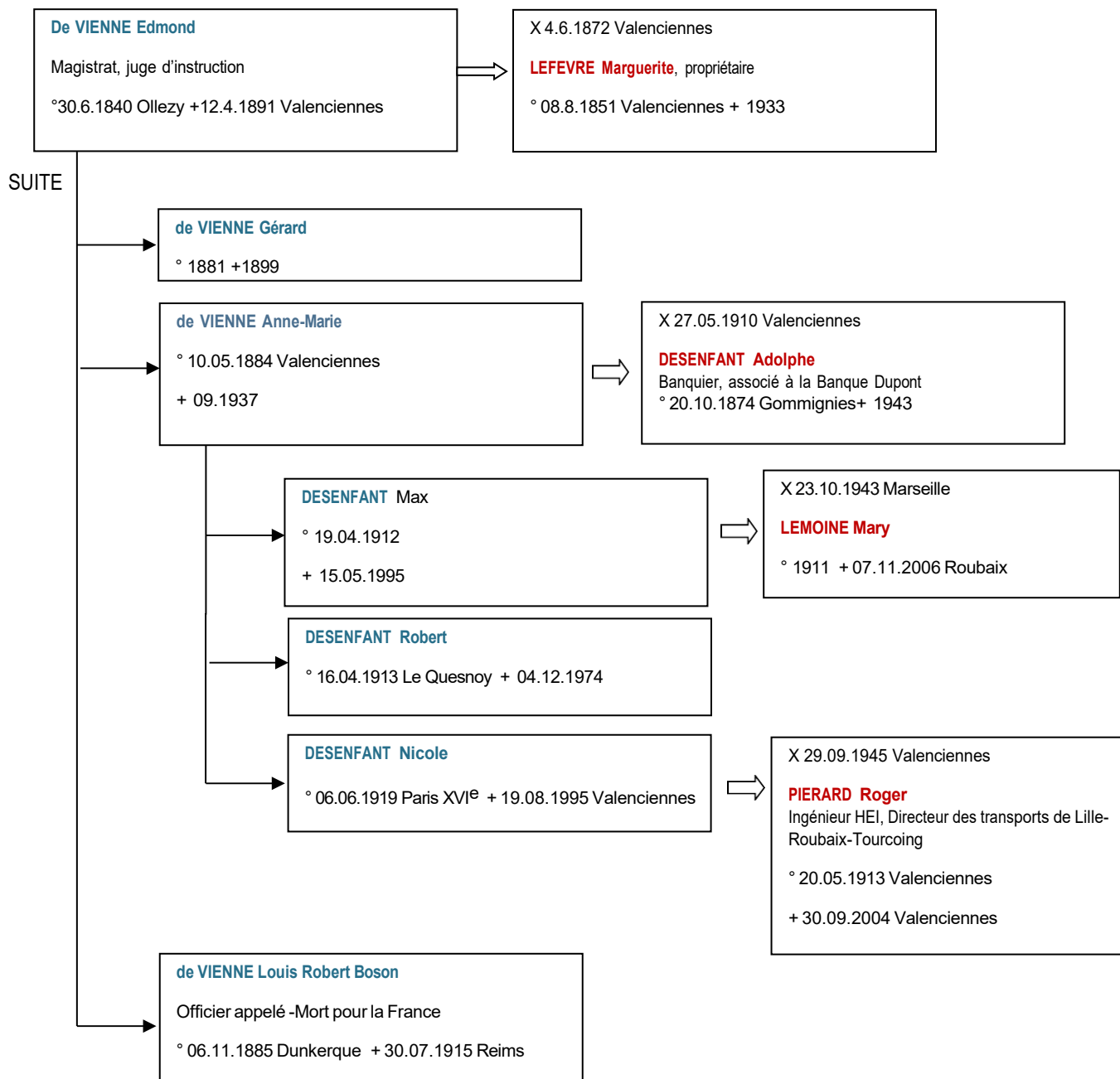
Auguste LEFEBVRE et Sophie PIERARD avaient eu 7 enfants dont 3 ont survécu : Mathilde (1842-1908), Berthe (1844-1868) et Marguerite (1851-1933), la mère de Robert.

Robert n'a pas connu sa tante Berthe Lefèbvre (1844-1868), morte deux ans après son mariage avec Charles Thellier de PONCHEVILLE (1842-1915) ; trois ans après son veuvage, celui-ci se remaria, en deuxième noce, avec sa belle-sœur Mathilde, ci-dessous.

L'aînée des tantes de Robert, Mathilde LEFEBVRE a épousé son beau-frère veuf Charles Thellier de PONCHEVILLE (1842-1915), dont 7 enfants : Jean (1874-1903), Charles (1875-1958), Georges (1877-1915), Maurice (1878-1948), Marie (1880-1973), André (1881-1937), Louis (1883-1966) et Joseph (1885- ?). Dans sa lettre du 15 septembre 1914, Robert écrit qu'il a vu son cousin André Thellier de PONCHEVILLE avec lequel il était très lié, puis le 28 janvier 1915, il donne des nouvelles de ses cousins, André, Joseph et Louis de T. de Poncheville, tous trois mobilisés et de leur frère Charles, « l'Abbé », aumônier militaire.

Annexe 1 : Famille de Robert de VIENNE





Noms en Bleu : lignée des de Vienne

Noms en rouge : Conjoint

⇒ Lien de mariage

→ Enfant

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Editeur : Association Généalogie-Aisne

Siège social – Centre des Archives et de la Bibliothèque départementales de l'Aisne Parc Foch – avenue du Maréchal Foch – 02000 Laon

Adresse de correspondance : BP 79 02102 Saint-Quentin Cedex

ISBN : 978-2-9565208-4-9

Dépôt légal : Juillet 2025



5^e ARMÉE
1^{er} CORPS D'ARMÉE

ORDRE GÉNÉRAL
N° 485

Le Général commandant
le 1^{er} Corps d'armée cite
à l'ordre du jour du Corps
d'armée :

M. LOUIS-ROBERT DE VIENNE

Sous-Lieutenant
du 6^e Régiment de Chasseurs

“ Apprenant que des
sapeurs du Génie partis en
reconnaissance dans une
mine après l'explosion d'un
camouflet n'étaient pas re-
venus, s'est porté coura-
geusement à leur recher-
che, est tombé victime de
son dévouement, asphyxié
par les gaz délétères. ”

Signé :
GUILLAUMAT.

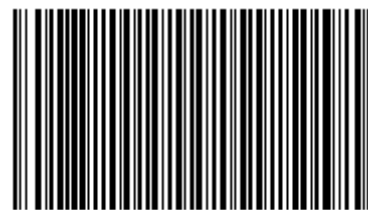
Copie certifiée conforme,

Le Lieutenant-Colonel
commandant le 6^e Régiment
de Chasseurs,

Edité par Généalogie-Aisne avec le concours et l'aimable
autorisation de Jean-Hugues CHAUCHAT.

Exemplaire gratuit- Reproduction interdite sans autorisation.

© Jean-Hugues CHAUCHAT



EAN 9782956520849